


U d'of OTTAWA



39003002180825



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa



*Hommage à l'illustre
Savant*

Lucien M. Hély

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

1800—1815

LE TABLEAU
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
1800-1815

COMPREND TROIS PARTIES

Première partie : MOUVEMENT RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUE ET
POÉTIQUE. 1 vol. in-8, broché. (*Prix Bordin à l'Académie*).

Deuxième partie : LE ROMAN ET L'HISTOIRE. 1 vol. in-8, broché.

Troisième partie : LA CRITIQUE ET L'ÉLOQUENCE. 1 vol. in-8,
broché.

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

1800—1815

1754

PAR

GUSTAVE MERLET



TROISIÈME PARTIE

LA CRITIQUE ET L'ÉLOQUENCE

PARIS

LIBRAIRIE

HACHETTE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 79

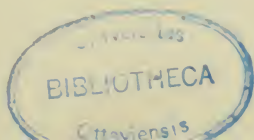
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie

Quai des Grands-Augustins, 35

1883

Tous droits réservés.



PQ

276

.M4

1878

n. 3

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

1800-1815

LIVRE TROISIÈME

La Critique sous l'Empire

CHAPITRE I^{er}

I. Réveil de la curiosité littéraire. — Vogue des athénées et des lycées. — Leurs causes. — Les programmes des cours. — Les grands écoliers. — Le lycée Marbœuf et La Harpe. — Ses palinodies. — L'homme. — Le critique. — Ses ignorances, ses lacunes. — Sa poétique et sa rhétorique. — Il restaure la tradition. — Son courage, son importance. — II. L'ÉCOLE DE VOLTAIRE. — L'abbé MORELLET et *Atala*. — GARAT; le sophiste et le rhéteur. — Le renégat. — SUARD; l'ami de tout le monde, l'homme des salons; l'art des accommodements. — Le directeur du *Publiciste*. — Le secrétaire perpétuel de l'Académie. — MARIE-JOSEPH CHÉNIER. — *Tableau de la Littérature française* depuis 1789. — Modération méritoire. — Le classique orthodoxe. — Son réquisitoire contre Chateaubriand. — Le passé jugeant l'avenir.

I

Le 26 décembre 1805, dans son discours de réception à l'Académie, le chevalier de Parny

disait : « On se plaint de la décadence des lettres, et on la reproche à ceux qui les cultivent. Sans doute, les vrais talents sont rares, mais ils le seraient moins si le public savait les connaître. Il existe une lacune dans l'éducation. Les études classiques ont été suspendues; on a même révoqué en doute leur utilité. Après de grands troubles politiques, on revient difficilement aux jouissances paisibles. L'agitation des esprits survit aux causes qui la firent naître. C'est presque toujours l'ignorance ou l'insouciance qui juge; c'est presque toujours la partialité qui distribue l'éloge ou le blâme. » Puis, il ajoutait : « Cependant, la production est plus abondante que jamais; et le nombre des auteurs égalera bientôt celui des lecteurs auxquels la médiocrité suffit. » Cette plainte, qui constate un mal et en appelle le remède, ouvre naturellement le chapitre que nous allons consacrer aux critiques de l'Empire; car elle nous avertit que, pour les apprécier, il convient d'examiner tout d'abord le milieu social dont ils ont été les interprètes ou les guides.

En France, au lendemain des crises, le réveil de la curiosité littéraire fut toujours un symptôme de convalescence. On le vit bien, même en pleine anarchie, lorsque les athénées et les lycées devinrent les clubs du Directoire¹. De tous côtés sur-

1. C'étaient ici la *Société philotechnique*, là le *Lycée républicain*, le *Lycée des langues européennes*, mais surtout le *Lycée* par excellence, celui que dirigeait l'affable Lebrun, et qui

girent en effet de petits instituts bâtards où trônèrent des milliers de Vadius et de Trissotins. Dans ces auberges académiques se pressait tout un monde de coquettes et de mirliflors assez étrangers à l'orthographe, mais qui s'amusaient pourtant à jouer la comédie du bel esprit, ceux-ci par désœuvrement, ceux-là par vanité, quelques-uns avec la candeur de l'ignorance qui croyait s'instruire en applaudissant ce qu'elle s'imaginait comprendre. Le grec et l'allemand, l'espagnol et le latin, la logique et la rhétorique, l'histoire et la géographie, la philosophie et le système décimal, la grammaire et la phrénologie, la métaphysique et la tenue des livres ; tout, jusqu'au français, s'y enseignait, à tort et à travers, entre deux contredanses. Traductions, biographies, voyages, éloges, fables, épîtres, bouquets à Chloris, chansons et flonflons y alternaient avec des couronnements d'artisans ou d'artistes, des distributions de médailles, des apothéoses de morts célèbres et des intermèdes de violons. On y subissait jusqu'à des rapports sur le papier-monnaie en Chine, et des mémoires sur Paris port de mer. La plus maigre pitance était un régal pour des appétits aiguisés par un long jeûne. Or, ce ne fut point une mode passagère ; car, sous l'Empire, cet engouement sévit de plus belle.

« Entrez-vous dans le vestibule de l'Athénée, dit un contemporain, une machine suspendue au pla-

eut son siège au faubourg Saint-Honoré, dans le magnifique hôtel Marbeuf.

fond vous indique la direction des vents : c'est une girouette intérieure, et j'ai vu tel habitué, les yeux fixés sur cet appareil pendant plus d'un quart d'heure¹. » Au fond d'une longue salle, « une énorme cheminée ouvre sa large bouche garnie de cornues, ballons, matras et creusets. » Aux murs latéraux s'étalent sous leurs vitrines des collections de coquillages et de minéraux; ailleurs les regards sont attirés par « toute une batterie d'instruments de physique, et un télescope monté sur son affût. On n'en fait point usage; mais c'est pour que les souscripteurs soient terrassés d'étonnement. » Puis, tout à coup, un huissier crie d'une voix forte : « M. de Fourcroy!... Le cours de M. de La Harpe! » Alors, quel émoi! quel empressement! Bientôt s'avance le professeur « qui sort d'une pièce interdite aux profanes, comme le prêtre d'une sacristie. » L'office commence, et le silence religieux des fidèles n'est interrompu que par des explosions d'enthousiasme : cependant afflue la marée montante des visiteurs arrivés trop tard pour pénétrer dans le temple. « Ils entendent les joies des élus, et ne peuvent les partager. » D'interminables files de voitures stationnent aux alentours. Heureux les abonnés pour lesquels le sanctuaire n'a pas de secrets! Eux, on les voit « digérer au coin du feu les leçons des maîtres, dans un sommeil plein de béatitude. » Il

1. *Annales* de Dussault. Les citations suivantes sont aussi empruntées à Hoffman, et au *Mercur*.

en est qui passent là des journées entières. « Si la prose manque de douceur, ils en sont dédommagés par une cantatrice. Si les vers n'ont pas toute l'harmonie désirable, une symphonie répare ce mécompte¹. »

Du reste, en ces années d'indigence, on n'avait pas le droit d'être exigeant. Après la dispersion de la société polie, ces salles de conférences remplacèrent les salons de l'ancien régime. Ne sachant plus causer, on se contentait d'écouter. Tantôt ce sont les niaises bagatelles de quelque rimeur sentimental, d'un M. de la Chabeaussière récitant *l'épître d'une personne aux petits oiseaux qui voltigent sur sa fenêtre*. Tantôt un jeune homme, revenu de Hollande, monte à la tribune pour décrire solennellement le village de Bruck, comme s'il avait découvert un nouveau continent. Une autre fois, M. Gaill commente le *Banquet* de Xénophon, non sans y trouver l'occasion de foudroyer les *sophistes* de l'Encyclopédie. Ou bien encore l'affiche annonce un discours de M. Baptenstein sur *l'influence commerciale des femmes*. Aussi accourent-elles en foule, pour s'entendre prodiguer de fades compliments auxquels applaudit la galanterie des muscadins. En même temps l'orateur invite « le beau sexe à ne plus faire usage des marchandises anglaises », grand sacrifice pour les mondaines qui

1. « Pour y passer la nuit, il ne leur manque que des lits. »
Dussault.

aiment le fruit défendu. La présence des élégantes qui venaient là faire assaut de toilettes eût, à elle seule, soutenu la faveur de ces parlottes où l'on bâillait à plaisir, tout en se persuadant qu'elles étaient instructives et amusantes. Ce fut pour plaire à ces belles que Demoustier, le Berquin de l'amour, marivauda sur la morale, et l'enguirlanda de rubans ou de fleurs. Après avoir mis des mouches à la philosophie de Newton, et des pompons à la loi de la gravitation, il enjoliva le Styx, et fit lécher à Cerbère « les petits pieds d'Emilie ». Quel prédicateur plus séduisant que ce « mignon des Grâces, dont la voix perlée et flûtée transformait l'enfer en paradis » ? Aussi, quel deuil quand il mourut ! Mais quelle bonne fortune pour les panégyristes qui firent son oraison funèbre ! L'affluence fut telle « qu'on s'étouffait aux portes ». Aucune des pièces du défunt n'avait jamais attiré semblable concours.

On n'était pas toujours à pareille fête ; car il fallait souvent se contenter des débutants qui cherchaient fortune, ou des auteurs méconnus qui mendiaient un encouragement. Les uns et les autres s'en allaient satisfaits ; car jamais public ne fut plus bénin. « Sur la porte du Lycée, on aurait pu graver cette inscription : *Ici, on loue.* » Au besoin, le même professeur répétait le lendemain ce qu'il avait dit la veille. Il était presque sûr de trouver des auditeurs tout neufs, parmi ceux mêmes qui l'avaient suivi le plus attentivement. « Il y a là, dit un témoin, des hommes qui passent leur vie à faire leurs classes,

et qui les recommencent toujours, pour ne les finir jamais. » Aussi certains morceaux d'apparat figuraient-ils sans relâche, comme un plat de résistance, sur la carte de ces tables d'hôte où des affamés se restauraient à bon marché¹. Si un écrivain trop timide n'osait pas se produire en personne, ou si son œuvre risquait de paraître ennuyeuse, il suffisait, pour la faire valoir, de la confier à tel ou tel lecteur attitré, dont l'action et le débit étaient sûrs d'enlever un succès, entre autres à Luce de Lancival qui prenait pour lui tous les bravos décernés à la puissance de ses poumons.

De ce qui précède il résulte que cette vogue recouvrait le relâchement des études et la décadence du goût. Bien que ces institutions aient profité surtout à la sottise présomptueuse et à l'opiniâtre médiocrité, il serait pourtant injuste d'oublier que nous leur devons un maître et une œuvre, La Harpe et son monument.

En effet, après avoir été la gloire du lycée républicain où il tonna contre les rois et les prêtres, « ces charlatans à sceptre et à couronne, à étole et à mitre, » il devint, à dater du 31 décembre 1794 jusqu'en 1805, le coryphée du lycée Marbœuf, où il fit le procès à la philosophie, du même cœur qu'il mettait naguère à défendre sa cause. Lui que Vol-

1. « M. de Chazet, écrit Dussault, a lu cet éternel fragment d'un poème sur *l'Étude* qui a déjà été lu et relu dans tous les lycées, et qui traîne depuis deux mois dans tous les journaux. C'est un recueil de lieux communs aussi surannés qu'ennuyeux. »

taire avait baptisé son filleul, lui qui dénonça la Comédie française au fanatisme des Jacobins, lui qui, le 5 décembre 1792, monta dans sa chaire, le bonnet rouge en tête, pour déclamer cet hymne révolutionnaire :

Du fer!... il boit le sang, le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort;

lui qui complimenta la Commune de 95, et dont les odes étaient éditées à vingt-cinq millions d'exemplaires par le Comité de salut public, maintenant il jetait aux vents les cendres de ses amis; et, nouveau Polyeucte, prêt à renverser les idoles, servant Dieu comme on sert le diable, il lançait contre la Révolution de tels anathèmes qu'il réussit à calomnier jusqu'à ses crimes. Au besoin, Corneille, Racine et Voltaire lui servaient de prétextes à des réquisitoires violents contre les doctrines dont il n'aperçut le danger qu'à l'heure de son propre péril¹. Ses désaveux égalèrent donc son aveuglement pour des fautes dont le repentir put ressembler à une vengeance personnelle.

Ce fut du moins le cri de l'opinion; mais nous ne ferons point écho à ces rumeurs; car on ne lit pas couramment dans les consciences, surtout en ces époques troublées où se dérange l'équilibre des têtes les plus solides. Tout en admettant la bonne

1. On sait qu'en avril 94, il avait été emprisonné au Luxembourg. Ce fut alors qu'il se sentit renversé et retourné par le coup de foudre qu'on appelle la Grâce.

foi d'une conversion tardive, regrettons seulement qu'elle n'ait pas exercé plus d'influence sur un caractère qui ne perdit rien de son orgueil, de son âpreté, ni de son amertume. C'est dire qu'il faut se défier de sa partialité, lorsqu'il cite à sa barre des amis ou des ennemis. Toutefois, si l'homme eut ses défaillances ou ses préventions, et si le poète fut vertement sifflé, le critique a droit à notre estime, et, en dépit de ses travers, fit grande figure dans une époque où s'était éclipsée la lumière des traditions. Aujourd'hui même, son Cours de littérature nous offre des parties durables qui sauveront sa mémoire.

Ce n'est pas que nous fermions les yeux sur les faiblesses d'un esprit qui justifia trop ce mot terrible de Voltaire : « Son four chauffe toujours, et rien n'y cuit. » On ne saurait donc nier qu'il y eut dans son œuvre une dépense de chaleur parfois stérile, que la proportion et l'unité manquaient à l'ensemble, que plus d'un sujet trahit son incompetence, qu'il lui arriva de démontrer des vérités trop évidentes, qu'il ne fut point un investigateur curieux, que son goût n'eut rien de rare ou d'exquis, enfin qu'il ne sut jamais éclairer l'étude des lettres par la connaissance de l'homme, des mœurs et de l'histoire. Si nous l'abordons de plus près, nous ajouterons qu'il partage avec Voltaire le tort de n'avoir pas connu les anciens par un commerce direct, et face à face. Il les entrevit seulement à travers les formes élégantes et majestueuses, mais

factices, que leur prêta l'imitation, au siècle de Louis XIV. Aussi, ne lui demandons pas la libre intelligence des beautés primitives. Lorsqu'il célèbre l'antiquité, il a l'air de n'avoir jamais lu les textes qu'altèrent ses contresens. C'est surtout la Grèce qui échappe à son insuffisance d'érudition, ou à la timidité de sa rhétorique. Les Latins lui furent plus accessibles ; mais, ici même, ses analyses n'ont rien d'original et de vivant : ce ne sont que des paraphrases académiques. Quant aux époques intermédiaires, c'est à peine s'il les effleure. Donc, en mainte rencontre, il raisonne à faux, ou simule le savoir par l'aplomb de ses erreurs.

Mais il ne tâtonne que dans les âges lointains, et ses jugements s'affermissent à mesure qu'il approche des périodes classiques. Aussi les études qu'il consacre à notre théâtre sont-elles encore une lecture profitable. S'il est incomplet sur Molière, et trop complaisant pour Voltaire, si Bossuet et Boudarloue, Retz et La Rochefoucauld ne sont appréciés que par des impressions superficielles, il excelle à comprendre les artifices, les convenances ou les règles de la tragédie ; il sait bien démêler les ressorts de son mécanisme, ressentir l'émotion des scènes pathétiques, et légitimer par des raisons plausibles les dogmes d'une poétique orthodoxe. Sans doute, il ne franchit pas des horizons trop étroits : il se borne à développer ou appliquer le catéchisme de Boileau et de Voltaire, sans avoir ni la franchise de l'un, ni le piquant et l'imprévu de l'autre. Il

professe donc une doctrine qui n'est pas exempte de parti pris. Mais, en se réduisant à un enseignement qui a sa date, et intéresse le passé plus que l'avenir, il anime ses commentaires par un accent qui s'élève quelquefois jusqu'à l'éloquence. A défaut d'une inspiration dont la source ne se trouvait pas en lui-même, il eut la faculté si rare de s'échauffer au foyer du génie et d'y enflammer sa parole. Or, l'admiration est toujours féconde ; et, dans le déclin qui menaçait, il raviva les clartés d'un flambeau prêt à s'éteindre. Vulgarisateur habile, sinon sympathique, il accomplit donc le pronostic de son maître qui lui disait : « Quoi qu'il arrive, je vous regarde comme le restaurateur des belles-lettres. »

Oui, ce rôle fut le sien, lorsqu'après l'invasion des barbares et des sophistes il vint exposer des idées saines et simples dans un langage pur et facile, dont la justesse devait contribuer à l'éducation du bon sens public. Son exemple, comme son goût, vengea donc l'esprit français de tous les attentats qui venaient de l'outrager, et ces leçons réparatrices firent honneur à son courage ; car, il en fallait pour exercer la censure dans un temps où les passions littéraires se compliquaient de haines politiques. Or, il sut leur tenir tête avec autant d'audace que de sang-froid. Un jour qu'une de ses victimes, un ami, se plaignait de sa rudesse, il répondit naïvement : « Je ne puis m'en empêcher ; *c'est plus fort que moi.* » Voilà un trait que Despréaux lui eût envié ; car il exprime ce que ses con-

victions eurent d'irrésistible et de sincère. Il atténua certains excès d'une polémique où fermente, avec trop d'exaltation, la fièvre du combat. Il explique aussi l'autorité d'un juge dont les arrêts furent dictés par une conscience. A tout prendre, il y eut un fonds généreux dans cet arbitre, qui, une fois tourmenté par ce qu'il croyait la vérité, ne résista jamais au besoin de la dire ouvertement. Ne soyons donc pas irrévérents pour le fondateur d'une élégante Sorbonne où fut inauguré le haut enseignement, à l'usage des gens du monde. Répétons plutôt cet éloge de M. Villemain : « La Harpe me présente souvent l'image de cette critique à l'œil sévère et juste, que Voltaire plaçait à la porte du temple dont il était lui-même le véritable Dieu. »

Parler ainsi n'est point exagérer l'importance d'un Aristarque auquel un ennemi rendait, le 26 novembre 1801, cet ironique hommage : « Le Lycée ressemble à ces climats qui jouissent, pendant la moitié de l'année, de la présence du soleil, et demeurent ensuite ensevelis dans une obscurité profonde, ou ne sont éclairés que par la faible lueur des étoiles. M. de La Harpe est pour cette société ce qu'est l'astre du jour pour les peuples qui habitent sous le cercle polaire. Il la remplit de sa lumière durant six mois ; et, quand il se retire, elle achève l'année au sein de la nuit la plus épaisse. C'est en vain que quelques petits rimeurs, semblables à des insectes phosphoriques, viennent y faire briller leurs étincelles : il n'est plus question de Lycée quand

M. de La Harpe cesse d'y paraître¹. » A lui seul, il faisait donc la gloire d'une institution dont on put dire, non sans une nuance de persiflage : « Un grand homme suffit pour illustrer le hameau qui lui donna naissance. »

II

Il est encore d'autres noms légués par le siècle précédent : ils ne représentèrent plus seulement la poésie de Voltaire, mais ses opinions et ses préjugés philosophiques. Tel fut par exemple l'abbé Morellet dans lequel plusieurs générations ont révééré un vétéran de l'Académie, le sauveur de ses archives, un ami de Turgot, un disciple de Swift et de Franklin, le témoin d'un âge disparu, et le patriarche de la libre pensée. Ce respect, il le mérita par la droiture de son caractère, par la fermeté d'une âme que le temps et ses vicissitudes n'avaient pu entamer. Mais, s'il aimait les réformes économiques, il fut hostile à toute nouveauté littéraire, comme le prouva trop sa verte vieillesse qui ne craignit pas de rompre une lance contre l'auteur d'*Atala*. C'était affronter une défaite inévitable ; car il eut affaire à un enchanteur dont l'épée magique fit voler en mille éclats les armes débiles d'un octogénaire. On vit alors que la partie n'est pas égale entre les logiciens

1. Dussault. *Annales littéraires*. Quand il parlait ainsi, La Harpe venait pourtant de réveiller bien des hostilités par la publication de sa *Correspondance secrète avec la cour de Russie*. Elle eut un succès de scandale.

et les poètes. Les plus solides raisonnements du pesant abbé ne démontrèrent que la myopie d'une intelligence bornée de tous côtés par l'esprit de système ou de routine¹.

Sa franchise a du moins quelque prix, surtout comparée à la rouerie de Garat, qui jouait avec la dialectique comme un prestidigitateur avec des muscades. Client des encyclopédistes, lauréat de l'Académie, professeur de l'Athénée, journaliste et député aux États généraux, ministre de la justice après Danton et de l'intérieur après Roland, ambassadeur à Naples et membre du Conseil des anciens, ce personnage est le type de ces rhéteurs que forme l'école dissolvante des révolutions. Ce fut là qu'il apprit à déguiser les vérités dangereuses, à encenser la force triomphante, à parer de belles phrases les mauvaises actions, à devenir le louangeur officiel des principes, des pouvoirs et des hommes les plus opposés. Après avoir exploité les mensonges d'un optimisme tour à tour girondin et jacobin, après avoir absous à la tribune les journées de Septembre, et présidé, la mort dans l'âme, à l'exécution de Louis XVI, ce courtisan des causes victorieuses, tantôt dupe, tantôt dupeur, ne pouvait manquer de faire l'apologie du 18 Brumaire, pour devenir sénateur et comte de l'Empire : ce qui ne l'empêcha pas de voter la déchéance de l'Empereur et de célé-

1. C'est de lui que Chénier disait :

Morellet dont l'esprit trop souvent se repose,
Enfant de soixante ans qui promet quelque chose.

brer publiquement la magnanimité de Wellington. Dans son principal ouvrage, les *Mémoires sur la vie de M. Suard*, autour duquel ses hyperboles font tourner toute l'histoire du dix-huitième siècle, il distribue des louanges à droite et à gauche; il pousse même la délicatesse jusqu'à « ne vouloir pas affliger les mânes du sensible Robespierre qui, en écrivant, avait toujours près de lui la *Nouvelle Héloïse*, ce roman où respirent les passions les plus tendres avec les plus doux tableaux de la nature¹. » Voilà bien l'homme dont les flatteries écœurantes inspirèrent un jour à Bonaparte ce mot dédaigneux : « Quel enfileur de paroles! quel *animal* que ce Garat! » Sa politique consistait à nager toujours entre deux eaux; elle se payait de phrases comme celles-ci : « Les hommes ne seront heureux que lorsque les rois seront philosophes, ou les philosophes rois. » A l'entendre, les bourreaux n'auraient pas été moins innocents que leurs victimes. On eût dit que l'échafaud avait fonctionné tout seul, par le malheur d'une fatalité aveugle, comme une éruption volcanique ou un tremblement de terre. Cette amnistie qu'il prodiguait à tous les partis, il en avait besoin plus que personne, et ce fut pour faire oublier son passé qu'il pardonna les méfaits dont il avait profité. Sa modération immodérée a donc l'air d'un

1. Quand Robespierre était tout puissant, il lui écrivit : « Vos discours seront des modèles classiques dans les écoles de la République. » Après Thermidor, il déclarait que « son éloquence fut un rabâchage insignifiant ».

calcul intéressé : c'est ce que dénonce l'emphase équivoque d'un style évasif et louche comme son caractère¹. Aussi n'eut-il pas le droit de se plaindre lorsqu'en 1816 il fut banni de l'Institut qu'une réaction venait d'épurer.

Ami de tout le monde est une devise commode pour qui veut ménager sa fortune. Or, parmi les habiles qui pratiquèrent utilement l'art de la conciliation, il sied de distinguer un autre littérateur, M. Suard, auquel il avait suffi de vieillir pour hériter des renommées contemporaines, et devenir considérable à son tour. L'autorité dont il jouissait, il la dut moins à la valeur de ses ouvrages qu'à ses qualités personnelles, à une conduite adroite, à la dextérité de sa diplomatie, et à ses relations avec les écrivains, les artistes, les savants, les philosophes, les hommes d'État ou les femmes célèbres qui avaient brillé, depuis l'époque où Fontenelle tenait bureau d'esprit dans le salon de M^{me} Geoffrin. Quelle souplesse et quelle prudence ne lui fallut-il pas pour vivre en constante harmonie avec des personnages aussi différents d'humeur que l'étaient Montesquieu, Helvétius, Raynal, l'abbé Trublet,

1. Il a des phrases qui pèsent sur un écrivain, celle-ci par exemple : « M. Suard combinait du coup d'œil le plus juste les éléments du punch le plus exquis, et prévenait l'épuisement des idées en transformant de petits verres parfumés d'arôme et de citron dans les calices féconds d'Horace, *secundicalices*. » Ailleurs, il représente un Turc « assis sur le bord de la mer, et partageant ses regards entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, toutes trois sous ses yeux. » Plus loin, il prend le pôle pour l'équateur.

Arnaud, Gerbier, d'Holbach, Voltaire, Rousseau, Diderot, M. et M^{me} Necker, Morellet, Galiani, le baron Grimm, et tant d'autres dont il se fit des patrons ou des amis, par le charme de sa conversation, l'étendue de ses connaissances, sa probité, sa tolérance, l'agrément d'un commerce toujours sûr ! Dans ses *Mémoires*, Marmontel lui rendit ce témoignage : « C'était un jeune homme d'un esprit délié, juste et sage, d'un caractère aimable et liant, parlant bien, écrivant d'un style pur, aisé, naturel, et du meilleur goût, surtout fort discret, avec des sentiments honnêtes. » Philosophe assez hardi sans donner dans aucun excès, politique libéral mais plus partisan de la médecine expectante que des brusques réformes, il accueillit les idées nouvelles jusqu'au jour où, passant de la théorie à la pratique, elles menacèrent dans sa quiétude l'académicien, le censeur royal et le commensal des grands seigneurs. Ce fut alors qu'il écrivit à Condorcet : « J'ai toujours pensé que les gens d'esprit pouvaient seuls bien concevoir une révolution, mais qu'elle ne s'exécutait que lorsque les sots et les fripons y mettaient la main. »

Aussi eut-il soin de battre en retraite, mais insensiblement, et avec une circonspection qui lui assura des protecteurs dans tous les camps, si bien que, sous la Terreur, les plus violents firent mine de l'oublier¹. On put dès lors prévoir que ses sympa-

1. Il vécut alors à Vaugirard. En 94, il y promit un asile à Condorcet; mais, par des circonstances qu'on n'a jamais expliquées, celui-ci n'en put profiter.

thies seraient acquises à tout gouvernement qui lui assurerait la sécurité. Ses souvenirs et ses affections l'avaient engagé dans les menées royalistes qui précédèrent le 15 Vendémiaire et le 18 Fructidor. Mais un exil momentané refroidit son zèle; et, rappelé après le coup d'État de Brumaire, il put reprendre la direction du *Publiciste*, où il réussit à gagner les bonnes grâces d'un maître ombrageux, sans lui sacrifier une indépendance relative. Il eut même son heure de courage, lorsqu'après la mort du duc d'Enghien et le procès de Moreau, invité par une prière impérieuse à « ramener l'opinion égarée », il répondit au duc de Bassano : « J'ai soixante-treize ans; mon caractère ne s'est pas plus assoupli avec l'âge que mes membres; je veux achever ma carrière comme je l'ai parcourue.... Je ne puis donc redresser un sentiment général que je partage. » Il est vrai que d'ordinaire ses vellétés d'opposition ressemblaient fort à une adhésion déguisée. Malgré certains accommodements qui ne compromirent jamais l'honneur, Suard fut cependant obligé, en 1806, de renoncer à une collaboration qui devenait épineuse : Napoléon ne parlait de rien moins que d'enfermer à Bicêtre un journaliste indocile à ses caprices. Mais une démission apaisa ces colères. Elle fut doublement opportune; car les abonnés désertaient une feuille dont la modération parut fade à une époque où Geoffroy, dans les *Débats*, avait accoutumé les lecteurs au ton d'une polémique virulente. Secrétaire perpétuel de

l'Académie¹, à laquelle il appartenait depuis le 4 août 1774, Suard se renferma donc dans les devoirs de sa magistrature littéraire. S'il faut en croire quelques-uns de ses confrères, il voulut la transformer en dictature, et imposer ses sentiments comme des oracles : car, sous des dehors séduisants, il cachait, dit-on, des instincts despotiques et une susceptibilité vindicative. Affirmons seulement qu'il fut un classique endurci, et trop inhospitalier pour les talents que tentait la nouveauté. Dans son rapport sur les *Prix décennaux*, ses préventions furent en effet si injustes que le jury cassa la plupart de ses décisions². Il n'en faut pas moins reconnaître du tact, du sens et de la finesse dans les notices piquantes, mais trop rares, qui lui valurent, à peu de frais, une célébrité viagère. Les moralistes dont elles avaient analysé le génie, La Rochefoucauld, Vauvenargues, et surtout La Bruyère, semblaient avoir communiqué un peu de leur vertu à sa plume aussi avisée que paresseuse. On lit encore avec plaisir ses études sur Robertson, Le Tasse et Mme de Sévigné : mais, s'il savait cueillir la fleur d'un sujet heureux, nous ne lui appliquerons pas le vers où il est dit

Qu'il est bien peu d'auteurs qui vaillent leurs ouvrages.

Car, chez lui, l'homme du monde fut très supérieur

1. Il fut nommé le 20 février 1803.

2. On a dit qu'en 1816, chargé de réorganiser, à l'Institut, la classe dont il était secrétaire perpétuel, il sacrifia neuf de ses anciens confrères à ce grief personnel. Nous mentionnons le fait, sans le garantir.

à l'homme de lettres qui vécut si longtemps à crédit sur la réputation de quelques pages maintenant fort oubliées.

Pour achever cette rapide revue des critiques formés à l'école de Ferney, rappelons encore un esprit irascible et hardi, un républicain de la veille, Marie-Joseph Chénier, qui, en 1808, fut chargé par l'Académie, à l'exclusion du secrétaire perpétuel, d'esquisser le *Tableau de la littérature française depuis 1789*. Ambitieux de soumettre l'art et la pensée à une sorte de hiérarchie officielle, dont les cadres auraient eu quelque analogie avec l'organisation du mandarinat chinois, Napoléon avait, comme on sait, demandé à l'Institut un vaste rapport dont ce travail devait faire partie. Des couronnes étaient promises aux élus de ce concours. Apprécier des contemporains est toujours un office délicat. Or, en choisissant pour le remplir un poète connu par des satires, et mêlé aux plus ardentes contentions des partis, les collègues de Chénier semblaient l'inviter, par cette marque de confiance, à se dégager de ses ressentiments, à pacifier son humeur, et à se faire pardonner des violences regrettables. Cette responsabilité bien comprise lui porta bonheur ; car il dépouilla l'emphase qui donnait une apparence de vie à ses discours ; et, pour la première fois, sa prose rencontra l'élégante fermeté que ses vers avaient laborieusement conquise. Mais (ce qui fut surtout méritoire), faisant preuve de mesure et d'impartialité, il substitua l'atticisme

de jugements pondérés à l'aigreur des véhémentes diatribes qui transformaient des querelles littéraires en guerres civiles. -

En face de noms hostiles, ses rancunes désarment : il redouble d'égards, et n'exagère que des scrupules attentifs à discerner les moindres qualités de ses adversaires déclarés. C'est ainsi qu'il rend justice à Delille, et met en bon rang la « finesse polie » de Suard, les « écrits judicieux » de Morellet, le « talent » de M. Michaud. *Mademoiselle de Clermont* est admirée « comme un ouvrage posthume de M^{me} de La Fayette ». Il propose pour le prix décennal le *Lycée* de La Harpe, son plus implacable détracteur. C'était réparer généreusement ses torts, et peut-être même avec un excès contraire à ceux d'autrefois.

Mais ce qui manque à ce *Tableau*, comme à tous les continuateurs du dix-huitième siècle, c'est une esthétique vraiment libérale. Par un singulier contraste, les ennemis de l'ancien régime étaient les plus obstinés conservateurs de sa religion littéraire. Ceux qui avaient renversé un trône n'osaient toucher à la rhétorique. Ceux qui venaient de fermer les églises s'agenouillaient dévotement dans cette petite chapelle qu'on intitulait le *Temple du Goût*. Parmi tant de ruines, il demeurait seul debout et inébranlable.

A cette date, la critique professait donc certains dogmes acceptés de tous, auteurs et lecteurs, comme un symbole hors duquel il n'y avait pas de salut.

Les articles de ce *credo* étaient là, dans un tabernacle; et, pour distribuer l'éloge ou le blâme, il ne s'agissait guère que d'ouvrir le code révéral, que d'en appliquer les ordonnances à l'ouvrage sur lequel prononçait le tribunal de la tradition. Aussi, avec quelle foi imperturbable Chénier approuve ou condamne! Voilà pourquoi Chateaubriand seul fut attaqué par l'acrimonie blessante d'un intransigeant, et l'orthodoxie superstitieuse d'un fanatique. Il énumère tous les délits dont s'est rendu coupable ce grand contempteur des principes consacrés. Il procède contre lui à un réquisitoire méthodique jusqu'au pédantisme; et ses conclusions se croient infaillibles comme ses prémisses; car il prétend soumettre les œuvres de l'intelligence à la rigueur de formules presque mathématiques.

C'est ne pas voir que les lois de la pensée ne sont point constantes comme celles du monde physique, et que le goût peut, avec l'âme elle-même, se modifier par l'effet de cette liberté morale qui est son attribut essentiel. Il ne comprenait pas qu'à la longue l'imitation des modèles aboutit à des œuvres mortes, lorsque l'art n'est plus qu'un artifice.

Cela devait être. La poétique de Joseph Chénier répondait à sa poésie. C'était le passé jugeant l'avenir. Quand il laisse échapper ce mot : « Les talents qui nous restent », il avoue que son idéal est en arrière, non en avant. Aussi la révolution prochaine lui paraissait-elle une émeute : il était, en

cela, aussi aveugle que la cour de Versailles traitant de factieux Mirabeau et ses amis. C'est qu'en littérature comme en politique on se défie de ses héritiers, et l'on n'aime pas ses successeurs. Cet esprit de résistance avait du reste son à-propos, ainsi que le prouvera le chapitre suivant où nous allons étudier non plus les disciples de Voltaire, mais ses contradicteurs qui, tout en combattant l'influence du philosophe, demeuraient fidèles aux doctrines de l'écrivain.

CHAPITRE II

I. L'ÉCOLE CONSERVATRICE. — Son à-propos. — La critique et l'opinion. — La Presse. — L'arrêté du 27 nivôse, an VIII. — La censure, la servitude civile de l'Empire. — Réaction politique et religieuse contre le dix-huitième siècle, encouragée, puis contenue par le pouvoir. — Déclin du *Journal de Paris*, du *Publiciste*, de la *Décade*, du *Mercur*. — Le *Journal des Débats* devient une puissance. — Ses vicissitudes. — Les frères Bertin. Fiévée, 1805. — Il s'appelle *le Journal de l'Empire*. — Dictature de M. Étienne; confiscation, 1811. — La critique gagne le terrain perdu par la politique. — La génération qui n'a rien appris et a tout oublié. — Disette littéraire. — Les éditions classiques, les traductions. — Le silence et l'ennui. — Le groupe des *Débats*. — II. GEOFFROY. Il crée le feuilleton des théâtres. — Le polémiste hostile aux philosophes. — L'humaniste. — L'Aristarque. — L'ennemi de Voltaire, de La Harpe, de Chénier, de Morellet. — III. HOFFMAN. L'auteur dramatique. — L'homme; Alceste ombrageux. — Savoir encyclopédique. — L'humoriste; le polygraphe. — Indépendance et pessimisme. — Le procès des *Martyrs*. — Guerre au romantisme. — IV. DUSSAULT (1800-1817). — Le rhéteur. — Le fanatique. — Article évasif sur le *Génie du christianisme*, violent contre Mme de Staël. — Le style faux. Le régent. — M. BOISSONADE; l'Attique. — V. M. DE FELETZ. — L'homme de l'ancien régime. — Le royaliste. — Le causeur. — Ironie courtoise. — Opposition discrète. — Conclusion: services rendus. — Rivalités des lettres et des sciences. — Insuffisance de la critique verbale et négative.

I

On a souvent répété que la critique eut de beaux jours sous le Consulat et l'Empire. Il est au moins incontestable qu'alors le public s'intéressait vivement à des questions auxquelles nous sommes de-

venus trop indifférents. Après un branle-bas qui avait tout renversé, les esprits désorientés ne demandaient qu'à se laisser conduire, et à se sauver enfin de la licence. Tandis qu'un pouvoir provisoirement titulaire rendait à la France l'ordre et le repos, une restauration morale était donc appelée par bien des vœux : car la politique et la littérature vont presque toujours de concert, surtout chez un peuple qui vient d'échapper à des épreuves douloureuses. L'instinct de conservation se réveille alors avec plus d'énergie que jamais, et ne se trompe guère sur les remèdes appropriés aux maladies du corps social. On le vit jadis sous Henri IV et sous Louis XIV : l'avènement de Malherbe et de Boileau n'avait-il pas suivi le dévergondage de la Ligue et de la Fronde? De même, l'anarchie du Directoire produisit bientôt, dans les lettres comme dans l'État, une réaction favorable au principe d'autorité : tous les hommes de sens crurent donc qu'ils faisaient œuvre de patriotisme, en lui prêtant main-forte.

Il était naturel que la critique subît cet entraînement; car elle puise sa force dans le concours de l'opinion. Or, ce point d'appui ne manquait pas en un temps où des ferments de haines et de colères sollicitaient la plume à dire tout haut ce que chacun pensait tout bas. Les écrivains trouvèrent donc autour d'eux un stimulant très actif dans la collaboration secrète des lecteurs. Il leur suffit presque d'avoir l'oreille fine, et d'entendre ce que dictait le

sentiment universel. Pour attaquer des doctrines qui, à tort ou à raison, paraissaient complices des calamités récentes, il ne fallait plus un grand effort de bravoure; car, sous l'Empire, ce n'était qu'une armée en déroute; et ceux qui la poursuivaient l'épée dans les reins n'eurent besoin que de répondre au signal donné par la conscience publique. Leur voix ne fut que l'écho du cri populaire. Après les orages, il se forme des courants si rapides qu'ils deviennent irrésistibles : il est même dangereux de leur obéir aveuglément; car ils précipitent vers de nouveaux écueils. Telle fut alors la faute de quelques-uns. Poussés par le vent, plusieurs en effet s'emportèrent à des représailles dont la violence faillit compromettre la cause qu'ils voulaient servir. Un frein leur eût donc été plus utile qu'un aiguillon.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des luttes acharnées qui précédèrent le règne du silence. On connaît l'arrêté du 27 Nivôse, an VIII : réduisant à treize le nombre des journaux tolérés, il interdisait définitivement la création de toute autre feuille, sous peine de mort ou de déportation. C'était supprimer un droit inscrit dans la constitution de l'an III, mais auquel le Comité de salut public avait infligé déjà de sanglants démentis. Plus tard, en avril 95, la faiblesse du Directoire s'était aussi armée de décrets draconiens contre une presse qui l'abreuvait d'injures. Mais il n'avait réussi qu'à constater son impuissance par de vaines menaces; car

il n'empêcha point le 18 Brumaire d'en finir avec l'hypocrisie d'un ordre légal qui ne cessait pas de trahir ses promesses. L'arbitraire engendre le scepticisme; et, après tant de coups d'État, nul ne se révolta contre la mesure qui frappait au cœur une liberté précieuse, mais discréditée par ses abus. Une censure inquisitoriale sera dans le régime permanent de la servitude civile inaugurée par l'Empire. Or, au début, la France n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Outre que les souvenirs de la veille ne se prêtaient point à des regrets, elle était éblouie par des victoires retentissantes, des coalitions détruites, des provinces conquises, des royaumes improvisés, des alliances dictatoriales signées dans les capitales ennemies, en un mot par l'éclat d'une suprématie européenne. D'ailleurs, tant qu'il fut heureux, Napoléon mêlait à son despotisme quelques dédommagements sensibles à la fierté nationale : d'éminents honneurs prodigués aux travaux intellectuels, le respect de la grandeur morale souvent déclaré par sa parole officielle, « et son ambition contradictoire, mais solennellement proclamée, de faire monter plus haut le génie du peuple qu'il tenait asservi¹. » La ruine de toute opposition semblait aussi tempérer l'humeur du maître; et, sans renoncer à des maximes qui étaient un ressort de gouvernement, il se relâchait par calcul de leur extrême rigueur. Faute de mieux, il laissa du moins

1. Villemain, *Souvenirs contemporains*.

quelque latitude aux discussions qui pouvaient profiter à sa politique.

C'est ainsi qu'il encouragea d'abord un véritable déchaînement contre l'âge précédent et ses grands hommes. Tandis que le *Génie du christianisme* était préconisé par le *Moniteur*, et que le Concordat sanctionnait la réconciliation de la France avec le Saint-Siège, l'église des philosophes se réduisit bientôt à un petit groupe de fidèles mis à l'index, honnis, bafoués ou persécutés. Ceux qui, avant 89, avaient été les plus fervents propagateurs de l'incrédulité rendaient alors Voltaire et Jean-Jacques responsables des crimes qu'ils eussent abhorrés, et contre lesquels protestaient d'avance les plus éloquents pages de leurs œuvres. En revanche, ces renégats regardèrent comme inviolable et sacré tout ce qu'ils traitaient naguère d'abus, de préjugés, de superstition ridicule. Le dix-septième siècle y gagna une recrue subite d'admirateurs ; car ces néophytes s'empressèrent de relever les statues brisées de Fénelon, de Bossuet et de Massillon : ce fut à qui rendrait justice à une société dont les torts avaient été trop cruellement expiés. Si tant de conversions furent chez la plupart le contre-coup de la peur, ou l'effet d'un désabusement sincère, elles recouvraient chez d'autres un retour vers les idées monarchiques et la dynastie proscrite. Bonaparte était trop avisé pour s'y tromper ; et, après avoir tiré bénéfice d'une polémique antivoltairienne qui venait en aide à ses vues personnelles, il y coupa court dès qu'elle lui

parut une manœuvre de quelques mécontents, et le masque d'une hostilité clandestine. D'ailleurs, très expert dans l'art de séduire, il aimait mieux acheter les anciens révolutionnaires que se les aliéner : la prudence lui conseillait donc de maintenir sa neutralité entre les croyances comme entre les partis, pour être plus sûr de les dominer. Aussi toutes ces querelles furent-elles pacifiées, à l'heure propice, soit par la désertion des antagonistes dont quelques-uns métamorphosés en personnages renoncèrent à la lutte, soit plutôt par un mot d'ordre qui commanda la réserve en des questions ardentes.

Du reste, l'indifférence allait gagner de proche en proche ; car la croisade religieuse était moins l'élan des convictions que l'alarme des intérêts ; et, dans l'autre camp, on se battait pour l'honneur, sans espérance de vaincre. Tandis que le *Journal de Paris* avec Rœderer, et le *Publiciste* avec Suard brûlaient leurs dernières cartouches, la *Décade* où Ginguéné faisait encore le coup de feu périssait de mort subite ; et le *Mercur*e s'affadissait de plus en plus, malgré le concours que lui donnèrent, de loin en loin, Fiévée, Michaud, Fontanes, Bonald et Chateaubriand¹. Dans ce désarroi, le *Journal des Débats* resta donc presque seul maître du terrain, et

1. Le *Journal de Paris*, le *Publiciste*, et la *Décade* étaient les organes du parti philosophique : le *Mercur*e défendait les intérêts conservateurs : il fut supprimé après l'article de Chateaubriand sur Tacite.

finit par devenir une puissance avec laquelle il fallait compter. Fondé en 1789 par Baudouin, imprimeur de l'Assemblée nationale, il n'était qu'un simple répertoire d'actes officiels, lorsqu'en 1799 les frères Bertin en acquirent la propriété, au prix de vingt mille francs. Or, en quelques semaines, il fut transformé par un miracle d'intelligence et d'habileté. Auxiliaire des efforts qui tendaient à une renaissance sociale, cet organe des classes éclairées ne tarda point à être dès lors un centre de ralliement pour des talents qui trouvèrent le secret de sauvegarder leur dignité, tout en subissant les inévitables conséquences des faits accomplis. On a même dit qu'il fut une des rares libertés de l'Empire; c'est peut-être forcer la note : pourtant, n'oublions pas qu'un jour vint où il y eut péril dans l'indépendance relative d'une rédaction soupçonnée de regretter l'ancien régime. Les Jacobins qui occupaient de hautes positions ne virent pas sans jalousie la direction des esprits passer en des mains hostiles. Aussi firent-ils jouer toutes leurs batteries contre un adversaire dont l'influence croissait de jour en jour. « Ne voulant pas s'avouer que l'opinion était contre eux, ils mirent la vogue de leur concurrent sur le compte du royalisme¹ » ; et, en 1805, leurs intrigues réussirent à imposer un censeur au journal qu'ils auraient fini par exproprier, sans le crédit de Fiévée qui plaida chaleureuse-

1. Note de Fiévée à l'Empereur.

ment sa cause près de l'Empereur. Ce fut toute une affaire d'État ; et la spoliation ne put être évitée que par un changement de direction. L'avocat du droit, Fiévée, ne sauva les intérêts des fondateurs qu'en consentant à prendre leur place. Cette crise fut signalée par un nouveau titre qui donnait aux *Débats* une couleur officielle : il s'appela désormais *le Journal de l'Empire*, et l'on s'habitua peu à peu à le regarder comme un confident du souverain.

Mais cette dangereuse faveur ne fit que raviver des haines qui guettaient l'occasion d'une revanche. Elles furent activement servies par Fouché, le ministre de la police, qui vengeait ses rancunes personnelles, en ayant l'air de prendre sous son patronage les idées philosophiques et la libre pensée. En pleine Académie, M. Suard dénonça les collaborateurs de Fiévée comme partisans des Bourbons. Bientôt, on l'accusa de révéler à l'Angleterre l'état de nos armements maritimes, pour avoir annoncé que deux vaisseaux de ligne venaient d'être lancés dans le port d'Anvers. Or, cette note avait été empruntée textuellement au *Moniteur*. Sous ces vaines chicanes se cachaient les griefs de certains révolutionnaires devenus Césariens. Ils ne pardonnaient pas à des hommes d'esprit une modération qui condamnait leur passé. Voilà pourquoi, toujours prêts à intenter des procès de tendances, ils eussent volontiers fait revivre la loi des suspects contre des écrivains qu'il était plus facile de bâillonner que de

réfuter¹. Ces perfidies et ces calomnies en vinrent à leurs fins. « Je ne peux plus vous défendre, » dit un jour l'Empereur à Fiévée ; et, lui retirant ses pouvoirs, il les transmit à M. Étienne, qui, par ses opinions et ses amitiés, appartenait à l'école du dix-huitième siècle. C'était capituler devant des ennemis qui seraient entrés dans la place en conquérants, si le nouveau titulaire n'avait pas, à force de tact, essayé loyalement de concilier les traditions du journal avec les exigences de sa dictature. Mais son adresse ne put conjurer d'impérieux caprices dont le dénouement fut, en 1811, l'acte d'un autocrate confisquant la propriété du journal, comme un butin de guerre, sans même excepter l'argent qui était en caisse, les papiers déposés en magasin, et les meubles du bureau de rédaction.

Ce coup de foudre justifie le *Journal des Débats* contre ceux qui lui reprocheraient d'avoir grandi à l'ombre de la pourpre impériale. Sachons-lui gré plutôt de ne s'être pas alors résigné sans murmure à l'obéissance passive. Si sa résistance fut presque imperceptible, la faute en est aux entraves qui réduisirent toute protestation à des allusions indirectes et fugitives. Il eut du moins le courage de défendre plus d'une victime, de rester fidèle à la gloire disgraciée, de louer constamment Delille dont le silence déplaisait fort, d'exalter Chateaubriand,

1. C'est ce que témoignent les notes adressées par Fiévée à l'Empereur.

de combattre des doctrines sympathiques au despotisme, et parfois de se taire, ce qui était l'unique forme du blâme. On ne lui refusera pas non plus d'avoir consolé les honnêtes gens par la seule liberté qui fût possible, celle de la critique littéraire.

Elle eut alors plus d'à-propos que jamais. Après un tel déluge d'erreurs, le bon sens allait donc enfin retrouver, à son tour, cet air de nouveauté qui, en France, est indispensable au succès. Dans un article du *Mercur*¹, Fontanes disait : « Loin d'être épuisées, toutes les matières sont neuves ; car tout ce qui était sage et utile a été contesté ou avili. C'est le droit ou plutôt le devoir des maîtres de tout raffermir, de tout remettre en honneur. » Oui, les idées justes étaient tellement méconnues que le rappel de souvenirs effacés passait pour invention. Parlant à un public qui n'avait rien appris, ou avait tout oublié, les écrivains purent donc recommencer l'éducation des intelligences, et leur faire un cours de principes élémentaires, sans s'exposer au risque de rebuter l'attention par des lieux communs, ou des vérités trop souvent redites. De là vient qu'il y eut une opportunité salutaire dans ces leçons que nous jugeons superflues. Rien n'était usé pour des lecteurs depuis longtemps sevrés d'instruction, et qui comprenaient la nécessité de se mettre en quelque sorte à l'école. Voilà pourquoi les critiques

1. *Mercur*, novembre 1809 ; article sur le discours de M. Teissidre, professeur de belles-lettres au lycée Louis-le-Grand.

les mieux accueillis furent alors ceux qui ressembaient le plus à des instituteurs.

Du reste, la politique leur céda le pas ; car elle se bornait à tenir le registre des lois et des actes officiels : en dehors de la question anglaise que Napoléon abandonnait volontiers aux journaux, pour simuler l'entrain d'un mouvement national, le monde des idées militantes était donc, lui aussi, fermé par un rigoureux blocus. Dans ce vide, la littérature devint une ressource. Soumise à la surveillance d'une police qui ne lui permettait aucun écart, elle dut sans doute se faire humble et discrète pour avoir la vie sauve ; mais, à ce prix, elle n'excita pas trop les ombrages d'un maître qui vit avec plaisir la curiosité des hautes classes se porter vers des questions innocentes et propres à servir de dérivatif aux souvenirs, aux regrets ou aux espérances.

Dans cet asile se réfugièrent toutes les plumes privées d'emploi ; parmi tant d'interdictions, force leur fut de s'ingénier pour découvrir des sujets de causerie ; et les plus habiles chasseurs ne levalaient qu'un assez maigre gibier. Il fallait bien se contenter des premiers livres venus, et, faute de mieux, donner le coup de grâce à une foule d'auteurs ridicules qui, aujourd'hui, n'auraient besoin d'aucune aide pour mourir solitairement dans l'ombre. En ces jours de chômage, c'était une bonne aubaine que l'apparition de la moindre brochure, et même d'une simple préface. Un almanach obtenait la faveur d'un compte-rendu aussi légitimement qu'un poème

épique. On souhaitait la bienvenue à un discours de distribution prononcé dans une école perdue au fond de la Bretagne¹. Un académicien, Auger, célébrait jusqu'à des devoirs d'élèves, entre autres un lauréat de composition française, au concours de 1808². A plus forte raison les grosses caisses du feuilleton tambourinaient-elles pour les élucubrations des professeurs. Maintes études furent consacrées par tel ou tel membre de l'Institut à des émules du père Rapin et de Vanière qui avaient paraphrasé en hexamètres latins, l'un (M. Alexandre Veil) le *Télémaque* de Fénelon, l'autre (M. Dubois) l'*Homme des champs* de Delille³. Un secrétaire perpétuel ne croyait pas déroger, en exposant aux abonnés du *Mercur* les mérites d'un lexique, d'un jardin des racines grecques, d'un recueil de morceaux choisis, d'un rudiment, ou d'un cahier d'expressions. Une méthode de thèmes ou un traité de prosodie étaient annoncés par toutes les trompettes de la renommée. On salua M. Guéroutt comme un autre Quintilien, pour avoir « élevé le vocatif de la cinquième place à la seconde, balayé devant lui la règle du *que* retranché, et fait justice de l'ablatif absolu⁴. « Les *Leçons de littérature et de morale* par M. Noël prirent les proportions d'un monument; et ce mala-

1. Par exemple au discours de M. Maillet-Lacoste, professeur à l'école de M. Laurent, à Brest.

2. Louis Armet, élève de M. Le Chevalier (*Mercur*).

3. Ces articles sont d'Auger et de Fauriel.

4. Ce sont les expressions de Dussault.

droit compilateur marcha de pair avec les écrivains plus ou moins classiques dont il n'était que le porte-voix.

Mais, en ces jours de disette, ce fut surtout aux auteurs anciens que des affamés demandèrent leur pain quotidien. Dans le *Mercur*e du 15 novembre 1809, M. de Jouy s'écriait : « L'avenir appellera notre âge le *siècle des traductions*. » Elles pullulèrent en effet de tous côtés, soit en vers, soit en prose; et, bonne ou mauvaise, chacune d'elles suscitait une légion de panégyristes ou de censeurs. Ils ne lâchaient pas leur proie avant d'avoir élaboré quatre ou cinq longs articles, sur lesquels s'abattait une nuée d'autres parasites avides de pâture. En face de ces interminables *notices* et de toutes ces gloses, on croit assister à une classe. La littérature de l'Empire n'était plus qu'une manufacture de versions latines. Mais, faisons trêve à l'ironie : outre que les ouvrages nouveaux avaient une médiocre valeur, et qu'il ne fut pas toujours commode d'en parler franchement, lorsque l'auteur plaisait en haut lieu, il y a quelque chose de touchant dans la candeur avec laquelle chacun avouait l'insuffisance de ses études, et dans l'empressement qu'on mit à la réparer.

Un *extrait* de M. Thurot, analysant une traduction de l'*Iliade* par M. Aignan, débutait ainsi : « L'*Iliade* est le chef-d'œuvre d'Homère, et Homère, le plus ancien écrivain que l'on connaisse, est le plus grand des poètes qui aient jamais existé. » Ceci paraîtrait

maintenant un peu naïf même au moins cultivé des lecteurs; eh bien, c'était une révélation pour quelques-uns de nos arrière-grands-pères dont l'adolescence commença au moment où un ouragan culbutait toutes les institutions de la vieille France, sans que la nouvelle pût encore surgir de ces ruines. Il y aurait donc ingratitude à sourire de ces vœux ardents à rétablir une tradition interrompue : car ce fut à leurs fils que tant de parents songèrent, en applaudissant aux travaux modestes par lesquels l'Université récente préludait à son œuvre d'avenir. Voilà pourquoi tout ce qui intéressait l'école devint à ce point populaire qu'un contemporain put dire : « On ne voit sortir des presses que des livres d'éducation¹. »

Le signal de cette initiative était venu de Napoléon qui eût été merveilleusement habile à organiser les conquêtes de la Révolution s'il n'avait pas eu peur de la liberté. Ce fut cependant pour elle qu'il travailla, sans le vouloir, en ouvrant ces lycées d'où s'élança bientôt la jeunesse généreuse de 1815. Parmi les symptômes d'une émulation qui préparait de meilleurs jours, notons les hommages rendus à Rollin, dont les éditions se multiplièrent à l'envi. On fêta surtout le *Traité des Études* « comme la plus éloquente censure des méthodes vainement essayées par dix années de charlatanisme. »

Si des arrière-pensées politiques se mêlaient à

1. Annales de Dussault.

ces sympathies, elles attestèrent du moins un retour au respect des maîtres, dont la gloire était depuis trop longtemps éclipsée par un injurieux oublié.

Des questions de goût, et des controverses sur la prééminence du dix-septième ou du dix-huitième siècle, telles furent donc les seules distractions qui, succédant aux débats orageux de la tribune, trompèrent l'ennui de l'Empire, pendant les entractes du drame militaire. Encore ces divertissements de la pensée n'avaient-ils pas les coudées franches ; car, lorsque les journaux ressemblaient à des fiefs distribués à des vassaux par le ministre de la police, il n'y avait nulle sécurité pour qui ne voulait pas se vendre. Quand les livres étaient mis au pilon, la liberté des juges littéraires fut celle du prisonnier qui se promène dans un préau, sous l'œil d'un geôlier. Pourtant, malgré les contraintes d'une situation subalterne ou précaire, nous devons un souvenir aux principaux écrivains qui, dans le *Journal des Débats*, représentent la critique de l'époque impériale.

II

Avant tout, il convient de nommer Geoffroy, puisqu'il est le doyen de ces arbitres dont la fêrule s'appelait alors un sceptre. Né à Rennes, en 1745, élève des Jésuites, il appartenait à leur noviciat, lorsque la dispersion de cette compagnie le laissa dénué de toutes ressources : âgé de vingt ans, il prit alors le petit collet, et entra au collège de

Montaigu comme maître de quartier. Il quitta ces humbles fonctions pour devenir précepteur chez un riche financier, M. Boutin, dont il menait souvent les fils au spectacle : ce qui lui inspira le goût de l'art dramatique¹. Mis en vue par trois prix de discours latin, et nommé à la chaire de rhétorique du collège de Navarre, puis du collège Mazarin, il remplaça bientôt Fréron dans la direction de *l'Année littéraire*, où, de 1776 à 1792, il continua les fâcheux exemples du polémiste acerbe immortalisé par cette épigramme de Voltaire :

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron ;
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

En même temps, il travaillait au *Journal de Monsieur* et à *l'Ami du Roi*, feuilles monarchistes qu'emporta le tourbillon du 10 Août. Pendant la Terreur, il dut lui-même dérober sa personne : caché au fond d'un hameau, à quelques lieues de Paris, il se fit alors maître d'école, et n'osa reparaître qu'au lendemain de Brumaire.

Il vivait de leçons données dans une pension obscure, quand M. Bertin l'y découvrit, et s'avisa de lui confier le feuilleton du théâtre, institution

1. Il fit même une tragédie intitulée *Caton*, qu'il semblait avoir oubliée, lorsque, plus tard, des ennemis lui jouèrent le mauvais tour de citer, comme tirés de sa pièce, des vers ridicules qu'ils avaient eux-mêmes fabriqués. Il n'osa, pour les démentir, publier son œuvre.

nouvelle dont Geoffroy fut, comme il s'en vante, « le créateur et le père » ; car il y conquit rapidement une célébrité prodigieuse qui imposa le genre à l'avenir.

Il n'était certes pas facile d'amuser et d'instruire le public trois ou quatre fois par semaine, d'avoir de l'esprit à heure fixe, et argent comptant, de traiter plaisamment les sujets sérieux et de mêler aux plus frivoles des réflexions judicieuses, de louer le répertoire classique avec un accent personnel, de rajeunir un fonds épuisé, de purger une scène déshonorée par des barbares, de faire la leçon aux spectateurs, aux auteurs et aux acteurs, de remettre ainsi chacun à sa place, en un mot de châtier les vices d'une décadence, et trop souvent d'improviser quelque chose avec le néant. Pour y réussir, Geoffroy eut besoin de modifier ses habitudes ; car son naturel visait à la justesse plus qu'à l'agrément. Solide jusqu'alors, mais un peu lourd, il dut s'assouplir et s'alléger, non sans peine, (car l'effort se trahit) ; cependant, il finit par animer d'un vif entrain des articles précis comme un rapport officiel, et belliqueux comme des bulletins de bataille. Sa plume fut en effet une arme de guerre ; et, pendant quatorze ans, elle s'acharna sans merci contre tout ce qui, de près ou de loin, rappelait l'esprit philosophique et révolutionnaire. La meilleure part de sa popularité vint donc de l'adresse qu'il mit à flatter ou irriter les passions des partis.

C'est dire que la politique nuit à la littérature

dans ces éphémérides où se combinent les haines et les préjugés d'une double réaction. Apre et mordant, il a le nerf et la verdeur d'un bon sens qui assène avec force des vérités brutales; mais, lors même qu'il a raison, il risque de se donner tort par une outrecuidance qui sent le collège. Ce qui domine en lui, c'est l'humaniste qui, tout plein de ses auteurs, s'appuie sur leur autorité, comme un théologien sur les Écritures. On ne peut lui contester un savoir étendu, mais qui n'eut rien de curieux ou de raffiné. Étranger à toutes les finesses de l'atticisme, il comprend les mâles beautés de Sophocle ou de Démosthène; mais la grâce lui échappe, et il défigure Théocrite dans une traduction où il l'affuble de fausses élégances. Bien que formé à la meilleure école, son goût est celui qui s'apprend et se transmet. En face des modèles, il exprime seulement les aperçus rapides qu'une première lecture suggère à un esprit bien fait et suffisamment orné. Tout en appliquant aux chefs-d'œuvre anciens et modernes d'heureuses facultés d'analyse, il manque de vues supérieures, et ne dépasse jamais la limite des régions moyennes où se tenaient les prétendus connaisseurs d'autrefois.

Malgré l'infatuation d'un Aristarque trop prompt à décider et à trancher sur un ton d'oracle, avec un air d'infailibilité despotique, on ne lui refusera pas un jugement sain qui ne se trompe guère, toutes les fois que sa clairvoyance n'est point offusquée par une prévention ou un intérêt. Il sait dire : « Ceci est bon, cela est mauvais. » Or, ce mérite a

d'autant plus de prix qu'aujourd'hui la critique est trop souvent la fantaisie du pur caprice « sentenciant les procès au sort des dés », comme dit certain personnage de Rabelais. Lui, du moins, il croit avoir charge d'âmes, et se prélassa dans un sacerdoce. C'était pécher par un autre excès, mais qui eut son à-propos à une époque où le fer et le feu étaient nécessaires pour guérir des plaies invétérées. Dans cet office, il ne se ménagea pas, et fit merveille contre le sophisme ou le paradoxe. Il y allait de tout cœur; et, par la gaillardise d'une verve gauloise qu'eût applaudie Boileau, il ressemble à ces bourgeois de Molière qui s'en donnaient à gorge chaude. Ne disait-il pas : « C'est énerver la justice que de chercher des circonlocutions pour exprimer des défauts qu'on peut spécifier d'un seul mot. Appliqué à la personne, il serait une injure; mais, appliqué à l'ouvrage, c'est le mot propre. » Or, il le lâche, sans le moindre scrupule; et à qui s'en étonne, il répond : « Quelques-unes de mes expressions paraissent ignobles; je voudrais en trouver de plus capables encore de peindre la bassesse de certaines choses dont je suis obligé de parler. Mes phrases suivent le mouvement de mon âme : j'écris comme je suis affecté; et voilà pourquoi on me lit. » Avouons que cette méthode est excellente, mais que l'équité du censeur n'a pas toujours valu sa franchise.

On n'est jamais entré dans le monde littéraire avec moins de révérence pour les grands noms de

la veille. Agé de soixante ans, lorsque le dix-huitième siècle se terminait, Geoffroy l'avait traversé, sans être un instant ébloui par son éclat. Aux griefs de l'abbé s'ajoutaient ceux du lettré dont la patrie était le siècle de Louis XIV. Aussi Voltaire lui fut-il odieux à double titre, comme « le pontife de l'église philosophique », et comme « un maire du palais », qui avait fait violence aux souverains légitimes de notre scène. Il s'agissait donc de détruire en lui le chef de secte, et de détrôner l'usurpateur du laurier dramatique. L'occasion encourageait ces représailles : car un assaut livré au patriarche de la libre pensée ne déplaisait point à l'ennemi des idéologues ; et le vainqueur d'Iéna souriait aux sarcasmes lancés contre le courtisan du grand Frédéric. Le dessein d'*écraser*, à son tour, *l'infâme* est donc ici l'âme d'une polémique religieuse sous apparence littéraire. Corneille offrit prétexte au premier engagement de ce duel à outrance. On ne saurait dire si Geoffroy en veut plus au philosophe qu'au poète : il déchire à plaisir ce fameux *Commentaire* où il ne voit que « l'orgueil d'un nain toisant un géant ». C'est, à ses yeux, « un mets empoisonné » : les louanges mêmes, il s'en défie comme « d'une hypocrisie ». Sa haine porte les coups droit au cœur ; pourtant, le réquisitoire serait plus persuasif, s'il était moins outrageant. — Avec Racine, il y a reprise d'hostilités, mais indirectes : car il se trouve alors en face de La Harpe, un de ceux qu'il nomme dédaigneusement « les gens, les nègres de Voltaire ».

Sans se laisser désarmer par une abjuration solennelle, Geoffroy incrimine les erreurs, les artifices, la mauvaise foi et les bévues d'un « fade panégyriste », qu'il déclare complice d'une « conspiration » ourdie contre le père de la tragédie. « Oui, s'il a couronné Racine de fleurs académiques, c'est, dit-il, pour l'immoler en sacrifice sur les autels de son idole,

Vainqueur des deux rivaux qui partagent la scène. »

Mais ce fut surtout en face de Voltaire que se déchainèrent les fureurs d'une épée qui a des perfidies de poignard. Zaïre elle-même ne l'attendrit pas ; jugez-en par cette boutade : « Femmes sensibles, puisque votre bonheur est d'être trompées, craignez de regarder Voltaire dans son cabinet, préparant avec un sourire malin les filets où il veut vous prendre, rassemblant autour de lui toutes ses machines dramatiques ; ici les Turcs, là les chrétiens ; la croix et les palmes d'un côté, les turbans et le croissant de l'autre ; tantôt Jésus, tantôt Mahomet ; Paris et la Seine à droite, Jérusalem et le Jourdain à gauche ; mettant tous les sentiments, toutes les passions en salmis, la religion, la galanterie, la nature, la jalousie, la rage, pêle-mêle : espèce de chaos tragique où l'on fait l'amour et le catéchisme, où l'on baptise et l'on tue. Il y en a pour tous les goûts : peu de sens et de raison, beaucoup de tendresse, de fureur et de déclamations. En voyant tout l'échafaudage de cette pièce

turco-chrétienne, on est vraiment honteux d'être dupe de ce charlatanisme. » Ailleurs, se tournant vers les jeunes gens, il s'écrie : « Le théâtre de Voltaire vous accoutume à improviser d'une manière lâche, vague et incorrecte, à nous donner pour des vers de la prose rimée, enflée de grands mots, à faire ronfler dans un pompeux galimatias des sentences obscures, à tromper le vulgaire, à vous admirer vous-mêmes, à travailler en toute hâte, et à vous moquer du public. » C'est la conclusion des diatribes où Geoffroy discrédite des vérités incontestables par un dénigrement forcené.

Ce malappris qui desservait « le temple du Goût », n'osait-il pas se permettre les impertinences que voici : « Voltaire jouait en Europe le rôle du grand Lama. On sait que ce dieu terrestre envoyait aux monarques du Thibet de petits sachets pleins de ses ordures pulvérisées, et que ces princes les vénéraient comme des reliques. C'est ainsi que les philosophes adoraient les grosses bouffonneries du vieillard en goguette. » On s'explique les tempêtes soulevées par ces plates facéties. L'insulteur devait s'attendre à être payé de même monnaie, lui qui ne se gênait pas plus avec les vivants qu'avec les morts. Quelle morgue de cuistre lorsqu'il tance un téméraire qui avait reproché des contre-sens au traducteur de Théocrite ! « M. Chénier, dit-il, imite ces gens du peuple qui prétendent savoir écrire sans même savoir lire. Il se flatte de connaître le grec, lui qui ignore le latin, dont il n'apprit jamais un

mot au collège; *j'en suis témoin!* Pour avoir dédaigné d'être écolier dans ses classes, il le sera toujours dans le monde. » Mais ce ne sont là que douceurs en comparaison des invectives déversées sur la tête de l'abbé Morellet qu'il appelle publiquement « théologien renégat, juge incompetent de l'honneur, bas parasite, perturbateur des lois, charlatan méprisable, effronté menteur, insigne faussaire. » Il l'accuse de « vendre pour de l'argent des chimères, des erreurs et des sottises, d'abuser les ministres pour attraper des pensions, et de se faire payer des ouvrages qu'il ne fait pas. »

Il est vrai qu'il était en droit de légitime défense contre de méchantes rumeurs trop complaisamment acceptées. Elles eurent assez de crédit pour se glisser jusque dans l'intérieur du journal qu'il avait rendu si populaire. Le 15 mars 1812, on put y lire une lettre signée par un *vieil amateur* qui, se plaignant de la décadence du théâtre, en recherchait les causes, et laissait planer des soupçons sur les motifs de l'éloge ou du blâme distribués aux auteurs ou aux artistes. Sous ce masque, Geoffroy reconnut son confrère Dussault; et, prenant pour lui des allusions fort transparentes, il se crut obligé d'y répondre par une apologie évasive, où il paraphrasa fièrement ce mot de Louis XIV à un courtisan qui critiquait Versailles : « Je m'étonne que Villiers ait choisi ma maison pour en dire du mal. » Toujours est-il qu'il resta ferme à son poste jusqu'en 1814 : ce qui suffit peut-être à justifier sa mémoire. Ce n'est pas

d'ailleurs impunément qu'on défie les cabales, les coteries, les partis, les passions, les vanités, les intérêts, et qu'on devient une sorte de potentat aussi envié que redouté. La calomnie est voisine de toute dictature : or, celle de Geoffroy pesait à bien des ennemis qui saluèrent sa mort de cette épigramme :

Nous venons de perdre Geoffroy.
 — Il est mort? — Ce soir, on l'inhume.
 — De quel mal? — Je ne sais. — Jè le devine, moi;
 L'imprudent, par mégarde, aura sucé sa plume¹.

III

Toutes les qualités morales qui commandent le respect s'allieront à de vastes connaissances et au don de l'invention chez un autre écrivain, François Hoffman, qu'un arrêt de Geoffroy avait condamné à ne faire que des opéras². Ce pronostic ne l'empêcha pas d'être le mieux doué de tous les critiques dont nous esquissons la physionomie.

Né à Nancy le 11 juillet 1760, d'une famille originaire de Hongrie, fils d'un brasseur, il devait, par la limpidité d'un style piquant, rappeler les vins légers de la Moselle plus que la grasse liqueur du houblon. Après de fortes études, il s'essaya dans la

1. Une des doublures de Geoffroy fut Pierre Duvicquet (1766-1836) qui défendit aussi la tradition classique, mais avec moins d'âpreté : il n'eut de fanatisme qu'en faveur de Marivaux et de son théâtre.

2. En 1802, dans une querelle où Hoffman avait défendu, plume en main, son opéra d'*Adrien*, Geoffroy lui dit : « Croyez-moi : laissez là vos dissertations, et ne faites que des opéras. »

poésie par des quatrains et des odes que couronna l'Académie de Stanislas. En 1784, le lauréat partit pour Paris : le théâtre l'attirait, et bientôt l'opéra de *Phèdre* inaugura brillamment une série de quarante-quatre pièces publiées, de 1786 à 1806, sur nos principales scènes, dans les genres les plus divers. Parmi ces témoignages d'une imagination féconde, un opéra-bouffe, *les Rendez-vous bourgeois*, a seul surnagé, grâce à la gaieté d'un imbroglio désopilant. Cette folie de carnaval précéda de quelques mois l'entrée d'Hoffman au *Journal de l'Empire*, où l'amitié de M. Étienne l'enrôla, en septembre 1807.

Du jour au lendemain, il lui fallut donc improviser une métamorphose ; mais elle ne coûta point à un talent flexible qui ne tarda pas à se distinguer dans une élite. Il méritait d'ailleurs les plus cordiales sympathies par une réputation d'honnêteté si bien établie que les acteurs et les directeurs lui soumettaient la plupart de leurs conflits comme à un arbitre. Il avait même l'indépendance ombrageuse et intraitable. Sous la Commune, Pétion exigeant qu'il supprimât d'une comédie un passage mal sonnant pour des oreilles républicaines, il répondit : « J'écouterais des conseils, mais non des ordres ; je ferais plutôt mille mauvais vers qu'une bassesse. » Une des raisons qui le déterminèrent à s'enfuir dans sa solitude de Passy fut la crainte des relations qui pouvaient entraver la liberté de sa plume. Ces scrupules finirent par dégénérer en sauvagerie ; car il fermait sa porte aux visiteurs, pour se mettre à l'abri de toute sollicita-

tion, et il ne dînait jamais en ville, de peur de rencontrer parmi les convives un de ses justiciables. Lorsque sa santé ne lui permit plus de fournir le nombre d'articles convenu, il refusa le traitement que la caisse du journal voulait lui servir encore. Après la chute de l'Empire, on lui demandait un jour pourquoi il n'écrivait pas contre Napoléon : « C'est, dit-il, parce que je ne l'ai jamais flatté¹. » Aussi ne pardonnera-t-il point à l'abbé de Pradt d'appeler *Jupiter-Scapin* l'homme dont il avait courtisé la toute-puissance pour devenir archevêque. A cette rude probité s'alliait une discrétion éprouvée. M^{me} de Genlis ayant riposté vertement à certaines épigrammes anonymes qu'elle eut le tort de lui attribuer, il subit ces représailles sans souffler mot, parce que le coupable, M. Auger, l'avait mis dans sa confiance. Bref, il vécut en Alceste, au fond d'une retraite honorée, où il ne causait guère avec les vivants que plume en main.

Aussi consciencieux que sincère, il ne parla jamais d'un livre sans l'avoir lu et annoté d'un bout à l'autre. Or, les souvenirs les plus lointains s'emmagasinaient dans sa mémoire vraiment encyclopédique. Très exacte, et toujours assaisonnée d'esprit, cette instruction rayonnait en tous sens, car les sciences physiques et naturelles ne lui furent pas moins familières que l'histoire, la politique, la théo-

1. Il ne fut pas de ceux qui adressèrent tour à tour des hommages intéressés à Robespierre, à Bonaparte et aux Bourbons. Il ne loua que le Directoire, mais dans un journal intitulé *le Menteur*.

logie, la philosophie et la littérature ancienne ou moderne. Toutes les fois qu'il touche à des questions techniques, son style unit la précision à l'agrément, par exemple dans cette page où il décrit les merveilles de la vapeur appliquée à l'industrie : « Ici, d'énormes marteaux écrasent des barres de fer et les convertissent en rubans flexibles ; là, des ciseaux gigantesques les découpent comme du papier ; ailleurs, elles s'étendent sous l'inévitable cylindre comme la pâte sous un rouleau. Cette force, qui ne se lasse jamais, fait tourner d'innombrables roues dont les dents laissent échapper la laine et le coton en longues traînées blanches qui, saisies et tordues par un nouvel engrenage, *coulent en fontaines de fils*, et se perdent dans un tourbillon de fuseaux : plus sûre que sous la main du tisserand, la navette va, vient, et fait miracle : des milliers d'aiguilles se meuvent d'elles-mêmes et semblent obéir à l'adresse d'une fée. La pompe à feu, qui est l'âme de ce grand corps, n'est guère plus bruyante que les rouages d'une montre. »

L'érudit cachait un humoriste qui sut toujours parer sa matière, comme en témoigne cette fantaisie où, s'égayant aux dépens des géologues, il suppose ironiquement qu'un caillou, « né en Afrique », raconte l'odyssée de ses évolutions séculaires, depuis l'époque où ses éléments gazeux flottaient dans l'espace, jusqu'au jour où un professeur du Collège de France le rencontra sur la route de Suresnes. Dans cette façon de mettre les idées en scène se retrouvait l'aptitude dramatique. C'est ainsi

qu'Hoffman débuta par des *Lettres champenoises*, où un soi-disant provincial, membre de l'académie de Châlons, rend compte à un sien cousin de tout ce que Paris lui offre d'intéressant. Ailleurs, il introduit des personnages qu'il fait manœuvrer et dialoguer avec naturel. Telle est la scène qui représente l'abbé de Pradt venant le sermonner à son quatrième étage : tous les ridicules de l'irascible et patelin prélat revivent dans cette petite comédie, où nous lisons : « La leçon fut longue et sévère : cependant, elle commença par une exposition pleine de douceur. Plusieurs fois, je voulus placer quelques mots dans les courts intervalles de l'homélie ; mais, d'un léger signe de sa main, M. de Pradt me forçait au silence ; et ce signe était encore si paternel que je crus recevoir la bénédiction.¹ »

S'il aiguisse finement une malice, sa causticité emporte la pièce, lorsque la cause en vaut la peine. Une de ces généreuses colères lui inspira son chaleureux plaidoyer en faveur de M. Étienne, et de ses *Deux Gendres* accusés de plagiat. Quelle volée de bois vert il administre aux complices d'une intrigue où l'envie coalisa « les petits talents à grande prétention, les manœuvres qui se croyaient ouvriers, les artisans qui se disaient artistes, les facteurs de poétique *ad libitum*, les hurleurs demé lodrame, les fabricants de pointes, les parfumeurs du Parnasse,

1. Le récit paraîtra plus plaisant, si l'on se rappelle qu'Hoffman était bègue, et que M. de Pradt parlait avec une extrême volubilité.

les petits neveux de Tabarin », en un mot toute la cohue des médiocrités jalouses ! Animé par l'amitié, l'avocat prouva du moins que son esprit valait son cœur. — Signalons encore l'amusante campagne qu'il mena contre le docteur Gall. Il courut sus à la phrénologie, sans se laisser déconcerter par l'engouement universel ; et, malgré les mères qui s'obstinaient à tâter le crâne de leurs nourrissons pour explorer leurs vertus ou leurs vices, il retourna si bien l'opinion que les plus chauds partisans du nouveau système se vantèrent de n'y avoir jamais cru. Lorsque Spurzheim essaya de ranimer une foi éteinte, Hoffman revint à la charge et réduisit en poudre toutes les mappemondes ou tabatières craniologiques. Il ne fut pas moins redoutable à Mesmer, et aux jongleurs, dont le plus grand miracle était de faire pleuvoir les pièces d'or dans leur bassin magnétique.

Son bon sens se défiait de la passion comme de l'erreur ; et ce confrère de Geoffroy craignait trop d'être dupe pour s'associer au fanatisme d'une réaction. S'il ne jure point sur la parole de Voltaire, il n'est pas de ceux qui le calomnient, ou veulent le proscrire. S'il déteste les violences de la Révolution, sa raison dit sagement : « Il ne s'agit plus de s'apitoyer sur des malheurs irréparables. Un peuple nouveau habite la vieille France ; il l'a conquise : c'est folie de vouloir lui rendre comme par un coup de baguette les idées, les croyances, les institutions d'autrefois, et leur prestige. Qui commettra cette faute

doit nécessairement périr. » Sa franchise n'épargne pas non plus « ces faux Brutus, qui, valets sous César », attendirent les premiers craquements de son trône pour se rappeler qu'ils avaient été jacobins. Il soufflette de son mépris « ces libéraux qui ont écrit sur les droits de l'homme, sur la monarchie constitutionnelle, sur les bienfaits de la Terreur et du *maximum*, sur le bonheur de l'athéisme, sur la nécessité de l'Être suprême, sur le grand Empire, le grand Empereur, le grand système continental, et qui reviennent aux droits des peuples, depuis que, desséché, l'arbre impérial ne donne plus de fruits. » Il foudroie de ses philippiques ces « fiers républicains qui ont porté la blouse et les sabots pour flatter les sans-culottes, qui se sont couverts de soie pour plaire à Bonaparte, qui ont crié : *Périssent les Rois ! vive l'Empereur et Roi !* qui ont encensé, flagorné Napoléon, et le couvrent d'injures lorsqu'il n'alimente plus leur fabrique à louanges. »

Ces coups de lanterne distribués à droite et à gauche démontrent l'impartialité d'un misanthrope qui, désabusé par tant de mécomptes, se lassa de parler à des sourds et d'ouvrir le livre de l'histoire devant des aveugles. Après avoir crié casse-cou aux hommes d'État convaincus de leur infailibilité, il se réfugia dans un pessimisme dont la tristesse clairvoyante conseillait la tolérance et la modération. Au risque d'offenser des amis, le royaliste ne leur ménagea pas ses doléances ; quand la monarchie de 1815 eut le tort d'allier sa fortune à celle d'une

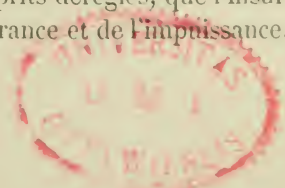
société célèbre, et aussi compromettante que compromise, il raviva le souvenir des *Provinciales* par une polémique incisive qui le fit surnommer le Pascal du feuilleton.

Il y eut pourtant des lacunes dans cette intelligence alerte. On lui reprochera du moins une orthodoxie trop rebelle aux nouveautés, et peu accessible au charme de la haute poésie. Ce défaut discrédite les jugements qu'il porte sur *les Martyrs* de Chateaubriand. Outre que sa raillerie fut alors plus acerbe qu'il ne convenait, nous ne lui pardonnerons pas d'avoir été insensible au désespoir de Velléda. Le secret d'un style modelé sur l'antique échappe aussi parfois au spirituel auteur des *Rendez-vous bourgeois*¹; et des saillies irrévérentes donnèrent au maître le droit de se plaindre « qu'un peintre en grotesque fût admis à prononcer sur les tableaux du peintre d'histoire. » Déclarer que « ce prétendu poème est le *mauvais ouvrage* d'un grand talent », n'est-ce pas en effet une sorte d'impertinence? Nous reconnaitrons pourtant que plus d'un trait fut lancé d'une main sûre, comme le prouvèrent des retouches dont triomphe ce dilemme d'Hoffman : « Si le critique n'a dit que des sottises, l'auteur est bien faible de lui obéir; si le critique n'avait pas tort, l'auteur

1. Par exemple, Geoffroy s'étonne que le poète ait pu dire de Démodocus retrouvant sa fille : « Cymodocée se jette dans ses bras; et, pendant quelque temps, on n'entendit que des sanglots entrecoupés : tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux, lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits. » C'est ne pas comprendre Homère que de blâmer ces sortes de comparaisons.

est bien ingrat de le traiter durement, tout en profitant de ses conseils. »

Un écrivain qui aima surtout la clarté ne pouvait être bienveillant pour les tâtonnements d'une école naissante qui ne savait pas encore où elle allait. Il comprit cependant l'inquiétude de l'heure présente, et les symptômes précurseurs d'une réforme appelée par l'ennui des redites. N'avoue-t-il pas « qu'il en est du mauvais goût comme des mauvaises mœurs ? On le blâme, mais on ne le hait point. *Par devoir, par pudeur, par amour-propre, on vante les tragédies classiques* ; mais on y voudrait des tableaux plus variés, des surprises plus inattendues, des incidents plus saisissants et une marche plus rapide. Le *mélodrame* est détestable, mais *il amuse* par ses extravagances mêmes. Bref, nous regrettons qu'une honnête femme n'ait pas tout le piquant d'une courtisane. » Au lieu de combattre « des monstres », il n'aurait donc pas demandé mieux que d'applaudir à des chefs-d'œuvre. Mais la médiocrité de maint essai tenté par la nouvelle poésie justifiait le défenseur de l'ancienne ; car il en est des révolutions littéraires comme des autres, et leurs premiers acteurs sont rarement faits pour les recommander aux sages. Avant la venue des héros, il fallut bien subir les charlatans qui, « montés sur des tréteaux, vendaient de l'orviétan aux badauds du Parnasse. » Voilà pourquoi le romantisme ne parut à un censeur trop chagrin qu'un libertinage d'esprits déréglés, que l'insurrection passagère de l'ignorance et de l'impuissance.



S'il y a de l'étroitesse de vues dans le parti-pris d'un adversaire hostile à toute innovation, cet entêtement a du moins l'excuse d'un patriotisme qui croyait défendre l'intégrité du génie français. Aussi saisit-il sa plume de combat pour voler à la frontière menacée par l'invasion des littératures étrangères. Lorsque Benjamin Constant traduisit *Wallenstein*, et, dans une préface conciliante, proposa un traité de paix aux belligérants, le fougueux champion de la tragédie ne vit là qu'un piège, et s'écria : « Non, il n'y a pas de transaction possible entre nous et les barbares. Descendre à une concession, à une mésalliance, ce serait perdre nos qualités, sans nous approprier celles de la Melpomène anglo-tudesque. Si j'allais dire aux Allemands : Vous devez penser, agir et sentir comme des Français, ils me prendraient pour un fou. Eh bien, n'ayons pas non plus la sottise de nous faire Allemands. » C'était bien choisir son champ de bataille. Il avait aussi quelque raison de s'indigner contre les « iconoclastes qui brisaient les statues de nos plus grands poètes, » et de comparer certains énergomènes à « ces débauchés de Rome qui désertaient le temple de Vénus pudique, pour suivre les déesses Cotytto et Volupie. » Même quand il se trompe, une part de vérités se mêle donc à ses sarcasmes; et, s'ils ne nous persuadent pas, ils nous intéressent par l'accent d'une conviction, ou nous font sourire par une verve toute gauloise.

Sa marque propre est une fermeté qui n'exclut pas

la souplesse et une logique serrée qui se prête aux jeux de la fantaisie. Sa dialectique vigoureuse et légère combinait le raisonnement et l'ironie. Bien qu'il soit malaisé de détacher tel ou tel fragment d'un ensemble fortement lié, citons pourtant la page magistrale que voici : « Voyez Napoléon parvenu à l'apogée de sa gloire, quittant le palais de Saint-Cloud, au mois de mai 1812 ; suivez-le en Allemagne où il voyage précédé par la terreur de son nom, et où il semble courir à une nouvelle victoire ; contemplez-le au milieu de la plus belle armée qui ait fait trembler les peuples ; assistez par la pensée à cette terrible bataille où six cents bouches à feu de chaque côté ont ébranlé les rives de la Moskowa, et où la perte de part et d'autre a été de soixante-dix mille hommes et de quarante généraux ; voyez le vainqueur arriver à cette cité lointaine où ses soldats doivent trouver le repos après tant de fatigues, et d'où il va dicter des lois à la Russie épouvantée . . . Mais quelle affreuse péripétie ! Bientôt l'armée triomphante sort en silence de la ville où devait être le terme de ses travaux ; elle repasse en désordre sur les lieux qu'elle a transformés en déserts ; sa route est tracée par les victimes qu'elle y abandonne chaque jour ; l'hiver et la famine y deviennent les auxiliaires de ses ennemis ; accablée sans être vaincue, elle lutte contre tous les genres de mort qui conspirent sa perte : les tristes restes d'une armée si brillante repassent le Niémen, poursuivis par un détachement de cavalerie que leur faiblesse a rendu

redoutable; le chef de tant de héros, cet homme qu'on ne louait point assez en le comparant aux Alexandre et aux César, rentre furtivement dans Paris où il se cache; et, le lendemain, on entend ces mots sinistres : Il est ici ; mais où sont ses soldats? » Quoi qu'en dise Chateaubriand, l'écrivain qui traçait ce tableau n'était pas seulement *un peintre en grotesque*.

Eh bien ! sa plume est tout aussi heureuse, lorsqu'annonçant un livre de gastronomie, elle débute ainsi : « Les houppes nerveuses, les papilles, les suçoirs qui tapissent chez vous l'appareil dégustateur sont-ils doués de cette sagacité élective qui tressaille au plus léger contact d'un condiment classique? Quand vous avez croqué un bec-figue cuit à point, avez-vous senti votre bouche s'inonder d'un torrent de délices inconnues au vulgaire? A la seule apparition d'un de ces mets divins qui sont réservés aux élus, a-t-on vu briller dans vos yeux l'éclair du désir, le rayonnement de l'extase, le charme précurseur d'une indicible béatitude? Quand la dinde truffée est tombée du ciel pour se poser au centre de votre table, vous êtes-vous écrié avec transport : Salut, astre bénin ! etc. » Dans ces accents, on reconnaît un fin gourmet : aussi rendent-ils plus méritoires encore les délicatesses de conscience qui privèrent souvent Hoffman d'excellents diners. Ce critique ingénieux et si dévoué à ses devoirs était un académicien désigné; mais, effrayé par la perspective de trente-neuf visites, il ne put se décider à

tant de démarches. Il sied d'autant plus de payer un tribut d'estime posthume au souvenir trop effacé d'un honnête homme qui fut original dans tous les sens.

IV

Pour passer d'Hoffman à Dussault, descendons les degrés qui vont au médiocre. Né le 1^{er} juillet 1769, à Paris, fils d'un médecin militaire, élève de Sainte-Barbe, lauréat de concours, il était maître d'études au collège du Plessis, lorsque la Révolution le chassa de ce poste qui pourtant ne devait pas être fort envié. *L'Orateur du Peuple* lui offrit alors un asile. Dans ce journal « inspiré, dit Féletz, par les Furies plus que par les Muses », il fit parfois entendre la voix de la justice et de l'humanité, mais non sans paraître solidaire des violences qu'il voulait adoucir ou réparer. Après le 9 Thermidor, il se dégagea de cette responsabilité fâcheuse, et quelques écrits politiques empruntèrent à l'à-propos d'une question religieuse un retentissement qui eut ses échos jusque dans la province. Rœderer ayant hautement affirmé que « le décadi mangerait le dimanche », c'est-à-dire que l'institution consacrée par l'Église serait abolie par la fête laïque du calendrier républicain, Dussault plaida la thèse contraire dans une lettre où il célébrait les vertus de M^{me} Élisabeth. Ces préludes sont d'un écolier brillant qui vient de quitter les bancs : l'amplification y domine; il y a là plus de mots que d'idées. Malgré ce défaut qui sera incu-

nable, le débutant fut encouragé par les suffrages publics de La Harpe : rare faveur que suivit pourtant une brouille prochaine. Mais abrégeons ces préliminaires ; car, après avoir collaboré au *Véridique*, et encouru les risques de la déportation, Dussault ne devint une façon de personnage qu'à dater du jour où il entra aux *Débats*, en janvier 1800, pour ne les quitter qu'en septembre 1817¹.

Nul ne fut alors plus ardent à exploiter « *les saines doctrines* » ; et ce zèle lui valut une vogue peu justifiée par la lecture des *Annales* où il recueillit ses fleurs de rhétorique. Ce n'est pas qu'on ne puisse encore feuilleter ces articles avec un certain intérêt ; ils ne manquent ni de correction, ni d'élégance, ni surtout de facilité. Mais les jugements n'ont aucun relief, et n'entrent jamais dans le vif. Ce rédacteur de lieux communs a plus de forme que de fond et plus d'acquis que d'esprit. Il est de ces fades panégyristes qui ne caractérisent les talents que par des à-peu-près, et, prodiguant de vagues épithètes, ne savent pas distinguer nettement ou finement les variétés d'une espèce ou d'un genre. Si ses admirations semblent apprises par cœur, ses haines viennent de la tête et ont l'air d'obéir à une consigne. Voilà pourquoi elles se tournent en déclamations outrageantes qui font penser à ce mot de Joubert : « Quelque aménité doit se trouver même dans la critique. Si elle en manque absolument, elle

1. Il y eut deux ans d'interruption, de 1803 à 1805.

n'est plus littéraire. » Or, Dussault n'hésite pas à dif-
famer ceux dont il combat les doctrines, par exemple,
quand il écrit : « Un sophiste de l'antiquité n'était
content de ses disciples que s'il ne comprenait rien
à leurs compositions : alors, il les jugeait parfaites.
Obscurcissez, obscurcissez, s'écriait-il. Eh bien,
*voilà tout le secret des grands penseurs du dix-
huitième siècle*. Ils avaient l'art de tout obscurcir
pour tromper les sots. » Il ne voit qu'une « *niai-
serie* dans le dogme de la perfectibilité » ; il n'ac-
corde pas même la bonne foi à des adversaires qu'il
traite de « saltimbanques, dignes de figurer à la
foire. » Toutes ses diatribes sont la paraphrase de
ce refrain : « Les grands-prêtres de la religion vol-
taire l'ont lancée encore dans le public de gros vo-
lumes, pour montrer qu'il leur reste de l'encre et
du papier ; mais, s'ils continuent de prêcher, c'est
pour sauver les apparences : car *ils ne croient plus*,
et la honte de se démentir est le seul lien qui les re-
tienne. »

En revanche, il s'épanouit d'aise en face des ora-
teurs chrétiens du dix-septième siècle ; mais c'est
un enthousiasme de commande, ou du moins une
exaltation banale qui, ne discernant aucune nuance,
fait part égale d'éloges à Bossuet et Fléchier, à
Pascal et Nicole¹. S'il exprime des préférences, elles

1. Ce prétendu connaisseur osait, lui aussi, comme La Harpe,
déclarer Bossuet *médiocre* dans le sermon. Il écrivait : « Après
tout, n'a-t-il donc pas assez de la gloire de ses incomparables
Oraisons funèbres, de ses belles dissertations théologiques, de

vont d'ordinaire aux opinions plus qu'aux talents. C'est ainsi qu'il perd le sens de la mesure, au point de comparer Rollin « à Lycurgue et à Solon ». Quant aux contemporains, il les pèse dans des balances faussées par des préventions qu'aggravent parfois ses rivalités jalouses. Elles sont très sensibles sous les louanges aigre-douces que lui impose la renommée de La Harpe. N'osant pas l'attaquer de front, il le taquine et le harcèle par les piqures d'une ironie sournoise. Tout en reconnaissant que le *Lycée* est « notre plus riche inventaire de critique », il lui reproche de se grossir de jour en jour, « comme ces fleuves qui ne dédaignent pas même les plus obscurs ruisseaux... » Il faut que tout y aboutisse par une pente naturelle, « depuis Homère jusqu'à M. de Chazet ! » Aussi sera-t-il par la force des choses « un ouvrage imparfait : c'est un de ses caractères distinctifs. Ce vaste registre, qui ne sera clos qu'au jugement dernier, porte donc en soi un germe d'immortalité absolument indépendant de son mérite. » S'il accorde à l'Aristarque d'être « un grand épurateur d'idées », il ajoute qu'il « imprime aux plus vulgaires une autorité supérieure. » Et puis, que de redites dans ce Cours *intarissable* qui « sert au public le même mets à

son sublime *Discours sur l'histoire universelle* ? Faut-il, pour rehausser le monument de sa renommée, y joindre quelques matériaux informes, empreints parfois du sceau de son génie, et plus souvent infectés de la rouille d'une époque où le goût n'était pas encore épuré, où l'éloquence française était encore sauvage, et notre littérature à demi barbare ».

différentes sauces! » Quelle prolixité dans ces « leçons qui entrent par une oreille, et sortent par l'autre! »

A quoi bon reprendre les choses *ab ovo*, « déployer une si grosse artillerie contre des portes ouvertes et faire jouer tant de batteries contre des bicoques vermoulues qui tombent en ruines? N'est-ce pas abuser de notre patience que de consacrer un volume à démontrer « contre je ne sais quel fou que Boileau n'était pas un scélérat? » Pourquoi donner tant de place à des auteurs qui en tiennent si peu dans la mémoire des hommes? Ce procédé ressemble à celui de l'histoire naturelle, « où le plus petit insecte a le même droit à l'attention que le lion et l'éléphant. » — L'homme n'est pas plus épargné que l'écrivain : « Oui, nous dit-on, M. de La Harpe se passionne souvent pour la raison, mais *hors de toute raison*; ses mouvements ont alors quelque chose qui ressemble à la frénésie; sa vue se trouble, et la chaleur du sentiment éteint chez lui toute lumière. » Dussault est-il forcé de rendre hommage à « la justesse de son goût », il se hâte de railler les défauts de son caractère « qui ne connaît ni convenance, ni règle. » Ne pouvant nier la vertu agonistique du polémiste, il se rabat sur ce qu'il y a de ridicule dans ses colères d'artiste, ou plutôt dans « les procédés d'un avocat dont les yeux étincelants, les cris perçants et la parole emphatique » n'en imposent qu'aux naïfs. Aussi ne voit-il en lui qu'un professeur de déclamation qui « mé-

nage son esprit aux dépens de ses poumons. » Si ses leçons font salle comble, l'honneur en revient au débit de l'acteur, à l'attrait qu'excite toujours la vue d'un homme célèbre, et à la curiosité des badauds, « qui croient participer à la renommée de M. de La Harpe, en s'approchant de sa personne. » Bien qu'il y ait du vrai dans ces méchancetés qui jouent l'innocence, elles nous laissent une impression peu sympathique à la personne de l'écrivain. Son persiflage grimace, et rappelle ces gens qui, toutes les fois qu'ils s'avisent de rire, montrent de vilaines dents.

Il fit meilleur accueil à Chateaubriand, parce qu'il appartenait au camp des conservateurs ; mais, tout en désirant être gracieux, il ne fut qu'insignifiant. Lorsqu'*Atala* parut, il n'osa se risquer et n'eut aucun courage. Qu'il s'agisse de la pensée religieuse, ou de la poétique, l'éloge ou le blâme flotte entre le pour et le contre. Dussault ne reprend un peu d'aplomb qu'en face de l'abbé Morellet et de son incompetence. Alors, il se sentit d'autant plus à l'aise qu'il avait à venger ses propres griefs ; mais, sous de froides épigrammes, n'éclate pas la joie cordiale d'un justicier qui venge le talent. Son article sur le *Génie du christianisme* est également évasif. L'homme de parti voudrait applaudir l'apologiste, mais sans pactiser avec un novateur : il en résulte de la gêne, et comme l'indécision d'un regard qui louche. Une main retire ce que l'autre donne, et les réserves n'ont pas plus de franchise que

l'adhésion. Après des compliments qui affectent un ton protecteur, craignant de s'avancer trop, il recule : il est effarouché par les audaces « d'un style descriptif ou rêveur qui lui semble une véritable corruption, » et qu'il « renvoie aux bucoliques ou à l'élegie ; » car la prose poétique lui paraît l'expédient de ceux qui ne savent écrire ni en prose, ni en vers ; mais il ne l'insinue que timidement. En réalité, il se montre aussi malveillant que le comportent les égards dus à un coreligionnaire. S'il n'avait écouté que ses préjugés, il eût traité Chateaubriand comme M^{me} de Staël, qu'il place audessous de M^{me} de Genlis, et dont il dit : « Si on voulait relever chacune de ses erreurs, on ferait vingt volumes sur les trois qu'elle consacre à la *Littérature* : c'est un livre bon à mettre au pilon. »

Dans ces impertinences entrait l'animosité du politique et du classique, dont la superstition formulait un jour cet axiome : « Nous ne devons plus inventer de nouvelles figures, sous peine de dénaturer notre langue, et de blesser son génie. » Il prêcha d'exemple ; et son vocabulaire pittoresque ne se composait guère que de la défroque mythologique : la balance de Thémis, le glaive de Mars, le bandeau de l'Amour, la ceinture de Vénus, l'olivier de la Paix, et autres oripeaux légués depuis à M. Prudhomme. Les astronomes sont pour lui « des amants d'Uranie. » Il dit que Collin d'Harleville fréquente « la *cour de Thalie* », que les « journalistes se nourrissent avec délices de tous les

venins de l'Envie », que « nous ne voulons pas acheter les *lauriers* au prix de nos *sueurs* », que M. de La Harpe, ouvrant les cours du Lycée, « *sème de fleurs* le vestibule du temple ». Il compare la curiosité d'un savant qui « soulève le voile sacré de la Nature » à l'indiscrétion « *d'Actéon portant des regards téméraires sur des nudités mystérieuses* ». Quand il se lance dans « le style sublime », il écrit que « la philosophie est l'éternel flambeau du monde, mais que ses rayons lumineux excitent dans les esprits malades des fermentations dangereuses, comme l'astre du jour fait quelquefois éclore de désolantes contagions. » Ailleurs, il minaude en se souriant à lui-même; on dirait une vieille coquette sous les mensonges du fard et du vermillon. Ses gaietés s'émanent jusqu'à de vulgaires jeux de mots, par exemple quand il travestit M. Dupaty en M. du Pathos. Dans ses bons jours, il n'eut jamais que l'esprit qu'il s'était fait; et ce serait même le flatter que de répéter avec Joubert : « Dans son agréable ramage, on ne peut démêler aucun air déterminé. » Que n'a-t-il écrit en latin ! Sa préface de Quintilien prouve qu'il le maniait fort habilement.

Nous ajouterons que ses meilleures pages sont des articles sur des livres de collègue. Encore ne fut-il dans ce genre qu'un apprenti, à côté d'un jeune maître, M. Boissonade, qui, à la quatrième page des *Débats*, signait alors de son humble *oméga* des notices tout imbues du parfum de la double

antiquité. Tandis que les gros bonnets du feuilleton prenaient un ton de docteur pour trancher des questions auxquelles ils n'entendaient pas grand-chose, lui du moins il donnait l'exemple d'un savoir précis et d'un style agréable dans les sujets les plus ingrats. Ses moindres bagatelles avaient un tour attique; et, tout en se réduisant trop volontiers à des problèmes de philologie ou de grammaire, son érudition, aussi exacte que discrète, s'assaisonnait de quelques grains de malice contre les pédants ou les faux savants¹. Sous des aperçus fins et instructifs on pouvait déjà pressentir l'helléniste friand auquel il suffira plus tard de commenter deux mots grecs pour captiver durant une heure tout un cercle d'auditeurs religieusement attentifs aux petites découvertes d'une érudition brillante comme la poussière du diamant. Après cet hommage rendu à la délicatesse d'un raffiné qui sut distiller le suc des fleurs, il faut bien cependant confesser que les lecteurs d'aujourd'hui seraient fort surpris si les journaux leur servaient les miettes dont se contentait l'appétit de nos pères. Il est certain que ces

1. Il étudiait de préférence les écrivains de décadence; il aimait les Byzantins et leur style précieux. Comme on lui reprochait cette prédilection, il répondit : « Vous vous trompez; je fais ce que tout le monde devrait faire, je ne m'abuse pas sur moi-même. Si j'ai choisi un si petit champ à défricher, c'est que mes ressources ne sont pas grandes, *ingeniolum tenue* (j'ai un talent frêle et mince). L'abeille aimait à butiner.

N'oublions pas son docte émule, M. Haase (1780-1863), cet éminent philologue, si épris du grec qu'il tenait en grec ses éphémérides et les comptes de son ménage.

notules nous paraissent bien grèles : les connaisseurs sont devenus plus exigeants ; et, pour que l'antiquité garde son attrait, il sera désormais nécessaire de la rattacher au train des idées modernes par des études larges, vivantes, et susceptibles d'intéresser l'artiste, le philosophe, l'historien ou le moraliste.

V

C'est ce que comprit un autre humaniste, M. de Féletz, formé dans le commerce de la société polie plus que dans l'ombre des écoles. Né à Gumont, petit village de la Corrèze, le 5 janvier 1767, au sein d'une famille de vieille noblesse, élève de l'Oratoire et destiné à l'état ecclésiastique, il venait d'achever ses études de théologie et tenait une chaire à Sainte-Barbe, lorsqu'en 1791, la Commune de Paris le somma de prêter serment à la constitution civile du clergé. Au lieu d'obéir, il se démit de ses fonctions, et se retira en Périgord. Il aurait pu ne pas franchir le dernier degré du sacerdoce ; mais le gentilhomme mit son point d'honneur à braver ce péril ; et, ordonné prêtre, dans une chambre, par un évêque proscrit, il aima mieux se laisser emprisonner que de mentir à sa conscience. Jeté, à Rochefort, sur un ponton infect où la contagion décimait ses compagnons de captivité¹, il passa dix mois

1. Sur sept cent soixante prêtres, deux cent cinquante seulement survécurent.

dans cet enfer, sans consentir à une défaillance qui l'aurait délivré. Il n'en sortit que sous la menace de la déportation : arrêté une seconde fois, à Orléans, il allait partir pour Sinnamari, quand il eut l'adresse d'échapper à ses gardiens ; mais il ne respira qu'au jour où la sécurité du Consulat rendit un ami des lettres à de studieux loisirs, et ouvrit les salons à l'homme le plus fait pour s'y plaire.

Ce fut alors que deux anciens barbistes, MM. Bertin, le pressèrent de s'adjoindre à la rédaction de leur journal. Il accepta cette plume qu'ils lui tendaient, et il n'eut qu'à rester un causeur aimable pour se trouver, sans le savoir, excellent écrivain. Chrétien de conviction et royaliste de cœur, il avait assez souffert pour garder rancune à la Révolution, et ne point détester une dictature : il fut donc de ceux qui se sentirent renaître lorsque la société reprit enfin son équilibre. Mais, tout en profitant de ce bienfait et prêtant un concours actif au rétablissement de la paix publique, il ne donna jamais le moindre gage à l'Empire, et ne se laissa ni tenter par ses faveurs, ni intimider par ses violences. Pendant dix années, fidèle à ses regrets sans acheter ce droit par des flatteries, il montra comment la dignité du langage peut sauvegarder l'indépendance des idées et des sentiments. Soutenue par un caractère, sa dextérité réussit même à se jouer parfois des contraintes légales, à tirer parti des réticences, et à mêler des vérités relativement courageuses aux controverses tolérées par un pouvoir de plus en plus

irritable. Lorsque l'empereur confisqua le *Journal des Débats* pour l'asservir à sa politique, M. de Féletz émigra vers le *Mercure*, où il porta son esprit de réserve et de fierté.

Par cette attitude silencieusement dissidente, il se distingua de ses confrères, et en particulier de Geoffroy. En servant sous le même drapeau, il n'usait pas non plus des mêmes armes. Sans être moins acérées, les siennes furent assez courtoises pour ne point blesser les personnes, en visant les doctrines. Habitué à l'urbanité de l'ancien régime, et soucieux avant tout d'agréer à ses survivants, il sut condamner un livre sans se croire l'ennemi de l'auteur, et ne jamais punir un galant homme du seul tort de n'être pas de son avis. Mais ces ménagements ne coûtaient rien à sa franchise ; car il était expert dans l'escrime de l'ironie ; et, pour être dites à mi-voix, ses malices n'en furent pas moins comprises de tous ceux qui connaissaient l'art de lire entre les lignes, ou d'interpréter les sous-entendus. Ce badinage qui associait le lecteur à ses épigrammes, et les suggérait, au lieu de les achever, n'était chez M. de Féletz que le talent de la conversation appliqué pour la première fois à la critique. S'il eut en effet une prétention, ce fut celle de ne point paraître un littérateur, mais un lettré qui écrivait comme parlent les honnêtes gens dans un cercle choisi. De là ce naturel d'un style exempt de tout apprêt. En s'adressant au public, le journaliste est encore l'homme du monde dont le fauteuil ne devient jamais une

chaire. Sans doute il s'observe ; car on l'écoute ; mais sa circonspection n'empêche point l'abandon, et l'allure légère d'un esprit qui aime mieux effleurer qu'insister. Même quand il traite des questions austères, il les égaie d'un sourire. Jusque dans un entretien sur des traductions d'auteurs grecs ou latins (car c'étaient alors des livres à la mode), il glisse des amorces pour les profanes ; et, loin de s'étaler, son savoir se dérobe sous un enjouement qui ne songe point à faire la leçon aux ignorants. Par de naïfs retours sur lui-même, il échappe au ton dogmatique, et donne à ses jugements la forme d'une impression personnelle qui se soumet à nous plutôt qu'elle ne s'impose. Cette discrétion n'émoussait pas la pointe d'une malignité qui eut, à l'occasion, ses vives saillies. Un jour, dit-on, un personnage officiel trop vain de la fausse grandeur qu'il devait à ses bassesses, l'abbé de Pradt, contestant aux rédacteurs des *Débats* l'exactitude d'un fait, s'écria d'un air insolent : « Ah ! pour cela, messieurs, il n'y a que moi qui puisse en répondre ; car, pour le savoir, il faut aller dans la bonne compagnie. » — « J'y vais, moi, riposta M. de Féletz ; et, ce qui m'étonne, c'est que je ne vous y ai jamais rencontré. »

Oui, son originalité fut de raviver ces traditions de savoir-vivre qu'avaient interrompues la Révolution et l'Empire. Voilà le secret de la faveur qu'obtint si rapidement un écrivain supérieur à tant d'autres par la mesure, la tenue et la simplicité. La déciamation

ayant été, depuis dix ans, la langue des lettres et de la politique, on prit plaisir au retour d'une qualité qui était la censure d'un défaut antipathique au génie de notre race. Ce langage sobre et tout uni devint un modèle de goût et même de conduite; car le faux va des mots aux choses, et des paroles aux actes. Ainsi donc, en opposant sa justesse à tant d'hyperboles qui enflaient encore la voix autour de lui, M. de Féletz rendit service à une génération qui, après des excès de toute sorte, avait besoin de calmer ses nerfs, et de se rafraîchir le sang par une diète sévère.

Il ne lui offrit que les aliments les plus sains. Montaigne, La Fontaine, Boileau, Racine, Fénelon, Bossuet, Massillon, La Bruyère, voilà les auteurs que préfère un abbé doublement orthodoxe, et qui, à force de vanter le dix-septième siècle, croyait un peu en être lui-même. Il en devisait comme un contemporain, et semblait avoir découvert les chefs-d'œuvre qu'il célébrait avec le piquant de l'à-propos, comme s'ils gardaient toute leur fraîcheur de nouveauté première. Ces transports répondaient aux vœux de l'opinion heureuse de retrouver des génies calomniés, et de les rétablir dans leur gloire. C'était justice, mais pourquoi faut-il que tout le dix-huitième siècle ait payé les frais de cette restauration, sous laquelle éclatent encore des haines succédant à d'autres haines? Ceux qui proscrivirent alors les rois de la veille, Diderot, Voltaire et Jean-Jacques, tous ces émigrés qui les chargeaient de leurs ana-

thèmes, n'auraient-ils pas dû se rappeler qu'ils avaient été complices de la Révolution? Car elle était toute récente l'époque où l'on parlait d'indépendance dans les camps, de démocratie chez les nobles, de morale dans les boudoirs, où l'on frondait les puissants de Versailles tout en leur faisant la cour, où les prélats quittaient leurs diocèses pour briguer des ministères, où des cardinaux rimaient des contes licencieux, et où tous les grands seigneurs fêtaient la philosophie, sauf à la maudire, quand elle descendit de leurs hôtels dans la rue.

En se déclarant contre les ennemis de sa foi, M. de Féletz ne se reprocha pas du moins une palinodie; et, dans cette guerre de croyance, sa modération prouva la constance de ses principes; car il n'avait pas, comme d'autres, des faiblesses à se faire pardonner.

Tant que l'Empire autorisa ces hostilités, M. de Féletz se distingua parmi les plus valeureux; mais le jour vint où Napoléon étouffa d'un mot une réaction qui avait des visées monarchiques.

Alors chacun des croisés s'assoupit de son côté, M. de Bonald dans une sinécure universitaire; Fontanes au pied du trône dans les douceurs du panégyrique, M. de Féletz dans les salons du faubourg Saint-Germain, où, câliné par des douairières, il s'accoutuma peu à peu aux longues causeries, aux redites, aux compliments, et aux fades gentilleses. C'est de là que sortirent bien des pages qu'on admira par habitude, mais qu'énervait

une incurable anémie. Nous en excepterons pourtant les études qui avaient trait à l'histoire des mœurs et à ces salons d'autrefois qu'il dépeint au vrai, sans illusion et sans amertume ; car il finit par se pacifier, comme tous ceux qui, après des épreuves dignement traversées, passent à l'état d'hommes heureux¹.

Les critiques dont nous venons d'évoquer les noms eurent tous la bonne fortune de se voir soutenus par les sympathies d'une société qui les aidait à reconquérir ses mœurs. Ils n'eurent qu'à seconder l'impulsion reçue : nous leur reprocherons même d'avoir été plus prompts à céder au mouvement passionné de l'opinion qu'habiles à le modérer et à le diriger. Mais peut-être eurent-ils raison de courir au plus pressé, c'est-à-dire de couper court à l'idolâtrie du dix-huitième siècle qui eût égaré le nôtre loin de

1. Profitons de l'occasion pour nommer en passant un autre humaniste, l'abbé Auger, qui, par amour des Romains et des Grecs, avait accueilli avec ferveur la République française. Héroult de Séchelles fit de lui cet éloge : « Durant dix ans, il plaça tout son bonheur dans Démosthènes. Il étudia dans tous leurs replis les constitutions des Grecs, leurs lois, leurs usages, leurs mœurs.... Cette âme si remplie de la dignité de l'homme et du droit éternel qui consacre son égalité n'eut besoin d'aucun effort pour se livrer sincèrement dans sa patrie à ces mêmes jouissances que son imagination avait si souvent savourées dans l'histoire. Trop heureux de pouvoir adresser à des assemblées de Français le langage des Romains et ces mêmes périodes que les Grecs avaient rendues les formules de la liberté, il publia une suite de discours où respire l'amour de nos nouvelles lois ; et, dirigeant désormais toute son érudition vers notre bonheur, il traça l'*Histoire de la Constitution Romaine*, pour la déposer ensuite auprès du berceau de la *Constitution Française* ».

ses voies naturelles ; car toutes les suites sont du temps perdu, et, aux environs de 1800, il ne fut pas mauvais d'en finir avec des engouements stériles. Il y eut donc quelque utilité provisoire jusque dans les injustices d'un parti pris trop exclusif.

Signalons aussi l'à-propos des défiances que les lettrés de profession manifestèrent alors contre l'envahissement de l'esprit positif et mathématique. Il y avait là un péril, si j'en crois un concert de plaintes qui retentissent à l'envi. « Qu'est-ce qu'un poète ou un orateur, s'écrie Dussault, près d'un algébriste, d'un géomètre, d'un physiologiste, d'un botaniste? Qu'est-ce que la plume et l'écritoire près du quart de cercle, des cornues, des alambics, des loupes, des herbiers et des télescopes? A l'Institut, combien de rapports de toute couleur sur la minéralogie, la géologie, l'alcali volatil, le fluor et les mophètes, avant qu'on en vienne à la petite pièce de vers, véritable denier de la veuve! Il faut un microscope pour apercevoir, parmi tant de classes techniques, celle des lettrés, petit peuple isolé, sans alliés, sans amis, menacé par dix nations confédérées, prêtes à partager ses dépouilles. » Hoffman, de son côté, ne tarit pas en doléances analogues : « Mon cher cousin, écrit-il en 1807, prenez votre télescope, et braquez-le sur le Parnasse; vous y verrez des botanistes qui cherchent des mousses et des lichens, des lithographes qui examinent un petit éclat de rocher, pour découvrir si la montagne à double cime ne serait pas une production volcanique, des chimistes qui décident que

le sol du sacré vallon n'est qu'un résidu de corps marins, et des anatomistes qui, trouvant des ossements épars, y reconnaissent le squelette de Marsyas si méchamment mis à mort par Apollon. La lyre d'or se fait-elle entendre?... aussitôt un physicien établit ses calculs sur la résonance des corps sonores, et détermine avec précision l'espace que le son parcourt dans l'intervalle d'une seconde... Le poète confus se cache dans la foule des savants, et assiste à la dissection d'un crâne, en réfléchissant sur la vanité de la poésie. »

Ces railleries s'attaquaient à un travers qui fut vraiment épidémique, dans un temps où un inventeur proposa sérieusement de transporter cent mille hommes en Angleterre par un système de trois mille ballons gigantesques. Tandis qu'il équipait cette flottille, un physicien prétendait enseigner aux soldats de la Grande Armée à marcher dans le fond de la mer, pour s'élancer à l'improviste sur « les rivages d'Albion comme les crocodiles du Nil se jetant sur leur proie. »

On avait vu tant de miracles qu'on ne doutait plus de l'impossible. Cette foi dans la science devenait une sorte de vertige, et tournait toutes les têtes. Elle fut donc sage la mauvaise humeur des écrivains qui, faisant contrepoids à ces tendances, défendirent les droits de l'imagination contre ce qu'ils appelaient « les abus de la règle et du compas », deux instruments aimés du despotisme impérial.

En dehors de ces titres, l'état-major de la critique

n'eut point d'initiative. C'est que tous les partis, littéraires, philosophiques ou politiques, ne tardent pas à s'immobiliser, dès que le monde commence à incliner vers un autre pôle. Quand les maîtres ont disparu, leurs disciples essaient de réchauffer le culte en exagérant les rigueurs de la pratique ; vaine tentative qui ne rend jamais l'influence perdue ! car l'esprit s'efface, en même temps que grossit l'importance de la lettre. Ce ne sont plus que des dévots agenouillés devant le dieu Terme. C'est du moins l'impression que produit sur nous toute une légion d'auteurs dont les *notices*, tantôt sèches et fastidieuses, ressemblent à un catalogue de faits et de renseignements, tantôt académiques et fleuries, sont infidèles, vagues, et s'interdisent toute précision comme contraire à la noblesse « du beau style ». N'y cherchons point l'esquisse des physionomies et des caractères, les relations d'un personnage avec ses contemporains, les vues historiques, la réalité flagrante. Nous y trouverons seulement des citations que n'enchaîne aucune trame, c'est le terre à terre de ces *extraits* qui suivent tant bien que mal le courant d'une lecture ; ou, si l'arbitre prononce un verdict, il en revient presque toujours aux autorités de collège, et aux recettes de rhétorique ; il note, comme on disait alors, « les taches et les beautés », il s'extasie sur une gradation, une apostrophe, une prosopopée, un effet d'harmonie, une réminiscence de Racine ou de Voltaire. Bref, c'est le triomphe du pédantisme qui ergote sur des mots, discute le choix

d'une épithète, chicane une expression téméraire, une construction vicieuse, une inversion forcée, un néologisme, une rime faible, une simple consonance. Ces épilucheurs de syllabes sont à la fois des régents par la morgue, et des écoliers par la docilité passive qui s'en tient aux formules battues et rebattues. Enfermés dans la forteresse de la routine, ils ne regardent l'horizon que par des meurtrières d'où ils tiraillent sur les indépendants.

Même quand ils font des remarques judicieuses, leur style les déconsidère ; car, s'ils aperçoivent une paille dans la plume de leurs justiciables, ils ne voient pas la poutre que traîne celle dont ils se servent. Leur frugalité n'est qu'indigence ou paresse d'esprits casaniers. Rivarol disait : « Le jugement se contente d'approuver et de condamner ; mais le goût jouit et souffre : il est au jugement ce que l'honneur est à la probité. Ses lois sont délicates, mystérieuses et sacrées. L'honneur est tendre et se blesse de peu. Tel est le goût ; et, tandis que le jugement pèse son objet d'une main froide et lente, il ne faut au goût qu'un coup d'œil pour décider son suffrage ou sa répugnance, je dirais presque son amour et sa haine, son enthousiasme ou son indignation, tant il est sensible, exquis et prompt. Les gens de goût sont donc les véritables juges de la littérature. » Eh bien, si ces principes font loi, la plupart des Aristarques de l'Empire ne furent guère que des huissiers ou des greffiers. C'est qu'il y a chez eux divorce entre le sentiment et la raison.

Loin de laisser l'œuvre agir sur eux-mêmes, et d'oublier ce qu'ils ont appris pour se livrer à l'émotion immédiate et directe, ils consultent un code, et appliquent compendieusement ses articles. De là vient que leurs éloges glissent sur les surfaces. Au lieu d'être le plaisir d'une libre découverte et d'avoir l'accent d'un premier mouvement, ces panégyriques indistincts et anonymes pourraient indifféremment s'appliquer à tel ou tel. C'est une admiration qui procède moins d'une joie intérieure que d'une habitude prise : on dirait un hommage réglé par les rites d'une église, ou l'étiquette d'une cour.

Accordons cependant que cette critique verbale convenait à une génération qui, ayant vécu dans les clubs ou les camps, fut tout aise de faire en quelque sorte ses classes sous la férule de ces pédagogues. Mais, si cette discipline scolaire profitait à des lecteurs incultes, elle ne put susciter ou guider les talents. Elles les aurait plutôt découragés par son perpétuel *veto*, et sa manie de façonner tous les esprits sur le même patron. Bonne pour établir la police dans un milieu anarchique, elle ne sut point ouvrir une de ces tranchées qui mènent à la prise d'une place, ni livrer une de ces batailles qui font avancer les idées. Oublions donc les morts, pour interroger les vivants, c'est-à-dire ces grands noms qui seuls comptent dans l'histoire de l'art.

CHAPITRE III

M^{me} DE STAEL. — L'initiative dans la critique. — *Essai sur les fictions*, 1795. — Le livre de la *Littérature*, 1800. — Sa nouveauté. — Erreurs et lacunes. — Esprit d'opposition. — Vérités dites aux Jacobins. — Manifeste philosophique et républicain. — Doctrine du progrès indéfini. — Les lettres et les institutions. — Psychologie sociale. — Quelques objections. — M^{me} de Staël préfère les beautés oratoires à la poésie et aux arts. — Désaccord de l'auteur et de l'opinion. — Malveillance de la critique officielle. — Signal de renaissance.

Les ressorts délicats de l'esprit se rouillent dès qu'ils se reposent. Sans l'aiguillon du changement, l'art s'endort; et la faiblesse qui s'attarde lui est plus contraire que la force qui s'aventure. Aussi les vrais héritiers des maîtres sont-ils les explorateurs qui font voile vers d'autres rivages. Or, parmi ces intelligences conquérantes, M^{me} de Staël fut encore la plus prompte et la plus hardie à pressentir et à représenter les inquiétudes qui travaillèrent la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième. Jamais en effet son éloquence communicative ne cessa de propager les doctrines qui allaient émanciper la raison et l'imagination. Dans toutes les voies qui conduisent vers l'avenir, nous sommes sûrs de rencontrer ce génie sympathique, et animé non pas seulement par l'amour de la gloire, mais par l'ambition de faire triompher une influence,

au profit d'une cause. Rebelle à toute contrainte, elle devait donc secouer aussi le joug d'un goût pusillanime qui se bornait « à regratter un mot douteux », ou, comme dit Balzac, « à traiter les affaires du gérondif et du participe ».

Nous venons de voir par où péchaient ces grammairiens méticuleux dont la religion classique n'était plus qu'une bigoterie superstitieuse. Exaltant l'importance de la forme, et ne soupçonnant pas que le style est solidaire de la pensée, ils l'asservirent aux scrupules d'une correction froide et inanimée. Ce qui leur manqua surtout, ce fut la franchise du sentiment, et la faculté de concevoir des idées générales. Dominés par des préjugés et des préventions qu'ils érigeaient en axiomes, ils condamnaient d'avance toute saillie d'originalité. Aussi les intelligences ne s'éveillèrent-elles qu'au jour où, affranchies des règles arbitraires, elles remontèrent enfin à la région des principes. Or, M^{me} de Staël fut la première à retrouver ces sources qui descendent des sommets où resplendit l'idéal.

Le salon de Corinne était déjà une sorte d'académie cosmopolite; hospitalière pour toutes les nouveautés, sans en être dupe, elle les y jugeait souverainement par la verve émue d'une improvisation créatrice. En 1795, l'*Essai sur les fictions* fut aussi le prélude d'une critique impatiente de s'élançer vers des horizons lointains. Mais sa parole n'eut un retentissement prolongé que dans le livre où, prenant un essor définitif, elle considéra *les rapports qui*

unissent la littérature aux institutions sociales. En 1800, un an avant le *Génie du christianisme*, elle publiait ce manifeste inspiré par le souvenir de maux récents et l'impression des tristesses présentes. A lui seul, le titre de l'ouvrage annonçait un novateur; car, si Buffon avait écrit : « Le style, c'est l'homme », nul ne s'était encore avisé d'expliquer la grandeur ou la décadence des lettres par l'histoire de l'esprit humain et de ses vicissitudes. Ajoutons qu'après le 18 Brumaire, il fallait quelque audace pour déclarer si haut que les libertés politiques sont l'élément essentiel de toute civilisation. Cette thèse sonnait mal aux oreilles du Premier Consul; et la France elle-même n'avait point d'échos pour de pareilles revendications. Or, M^{me} de Staël n'ignorait pas ces défaillances d'une société réfractaire aux remèdes héroïques. Voilà ce que révèle un désabusement secret dont les tristesses donnèrent à sa prédication le charme d'une mélancolie aussi touchante que sincère.

Alors même qu'elle n'achève pas les vérités qui brillent à nos yeux comme un éclair furtif, on ne saurait trop admirer l'intuition de ses instincts. Bonaparte savait bien qu'elle livrait au vent des germes prêts à fructifier sous un ciel propice. Aussi jugea-t-il fort indiscrets des conseils qui, tout en ménageant son amour-propre, faisaient la leçon à un despote. M^{me} de Staël ne disait-elle pas : « Qu'est-ce qu'un conquérant opposant des barbares à des barbares, dans la nuit de l'ignorance? César n'est si

fameux que parce qu'il a décidé du destin de Rome, et que dans Rome étaient Cicéron, Salluste, Caton, tant de talents et de vertu que subjuguait l'épée d'un seul homme.... Derrière Alexandre, s'élevait encore l'ombre de la Grèce. Il faut, pour l'éclat des guerriers illustres, que le pays qu'ils asservissent soit enrichi par tous les dons de l'esprit humain. » Parler ainsi, à la veille de l'Empire, c'était lancer un défi; et un ordre d'exil répondit à des avances qui furent réputées factieuses.

Mais, sans revenir sur des faits connus, abordons l'œuvre à laquelle un vaincu demande des consolations, comme Cicéron à la philosophie, dans le voisinage de César. Au lendemain d'une crise sociale, il n'est pas rare de voir l'indifférence succéder à la fièvre du combat : tant d'événements décidés par la force, tant de crimes absous par le succès, tant d'illusions évanouies finissent par décourager les plus résolus. L'opinion se désintéresse de la justice, on cesse de croire au bien comme au vrai, et alors se déclare cet état de langueur que le Dante appelait « *l'Enfer des tièdes* ». Telle fut la maladie que M^{me} de Staël essaya de guérir, en ranimant les cœurs par une foi vaillante qui n'acceptait pas la défaite, et attendait fièrement les revanches de l'avenir. Cette confiance éclate dans le discours préliminaire où elle professe que la littérature n'est pas l'ornement d'une société oisive, mais la voix de la conscience publique, et, par suite, que sa fortune s'associe aux destinées des peuples, pour contribuer

à la vertu des citoyens, à la prospérité des États, à la gloire de ceux qui les régissent, et au bonheur du genre humain. La philosophie et l'éloquence peuvent donc seules former des caractères, enrichir le trésor du bon sens, travailler pour la vérité, préparer des victoires à la raison, purifier l'air respiré par une nation, et « faire d'un territoire une patrie, en donnant à ceux qui l'habitent les mêmes goûts, les mêmes habitudes et les mêmes sentiments ».

Voilà le fond de cet ouvrage où M^{me} de Staël tourne ses regards d'abord vers le passé, puis vers l'avenir. Elle commence par esquisser à grands traits le caractère des principales époques et des plus beaux génies que nous offre l'histoire des lettres, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes. Étudiant les diverses influences qui peuvent modifier les talents, à savoir la race, le climat, les mœurs, les lois, les institutions et les croyances, elle donne à chaque physionomie sa couleur et son relief. Même quand elle se trompe, ses méprises sont encore fécondes ; car elles inaugurent une méthode, et nous invitent à renouveler par la réflexion une matière qui semblait usée. C'est ainsi que, malgré certaines ignorances, le chapitre consacré aux anciens ouvre beaucoup d'aperçus dont ne se doutaient pas La Harpe et ses disciples. Si les Grecs sont injustement sacrifiés aux Romains, la faute en est aux préférences d'un publiciste qui, moins soucieux du bien-dire que du bien-faire, voulait trouver dans les écrivains des hommes, et dans

les hommes les exemples pratiques d'une nation née pour l'empire du monde. — La seconde partie est encore plus brillante et plus neuve. Ici, les conjectures sont des espérances voilées de regrets. On sent bien qu'elle traite un sujet douloureux, lorsqu'analysant les causes d'une barbarie passagère, elle cherche les moyens de la conjurer. Au tableau de la France imaginaire que rêve son patriotisme, elle oppose avec angoisse le contraste des humiliations réservées à un pays où, n'étant plus l'instrument d'une pensée libre, la parole se réduirait à parer la servitude et à flatter l'orgueil d'un maître.

Tout en protestant contre le pouvoir absolu, elle n'épargne pas les Jacobins; car, flétrissant la violence de leurs discours, elle s'écrie avec indignation : « Quel talent pouvait s'élever à travers tant de mots absurdes, insignifiants, exagérés ou faux, ampoulés ou grossiers? Comment arriver à l'âme endurcie par tant d'expressions mensongères? Comment convaincre la raison fatiguée par l'erreur, et devenue soupçonneuse par les sophismes? » A l'expérience du moraliste se mêlent aussi des traits de satire qui atteignent tour à tour les courtisans de Robespierre et de César. Aux uns elle reproche « l'arrogance du ton, la vulgarité du langage, et l'impolitesse des manières encore plus révoltante que les bornes de leur esprit ». Chez les autres, elle censure « la fatuité politique, l'air d'importance, l'exagération de la froideur, et la morgue d'une fausse dignité ». Elle voudrait que l'urbanité des

mœurs adoucit la rudesse de l'esprit de parti, et elle accuse hautement la Révolution d'avoir dégradé l'éloquence : « Car sa force ne peut être séparée de la mesure; et, si tout est permis, si les idées morales perdent leur ascendant, la parole ne conserve plus que la puissance d'une arme meurtrière. Elle ne saurait atteindre la réputation de personne; cette foule d'écrivains calomniateurs émoussent jusqu'au ressentiment qu'ils respirent : ils ôtent à tous les mots dont ils se servent leur signification naturelle. »

Sous ces plaintes tressaille toujours une émotion personnelle. Par exemple, à propos des femmes qui cultivent les lettres, ne défend-elle pas sa propre cause, lorsqu'elle dit : « Courageuses dans le malheur, elles sont timides contre l'inimitié : la pensée les exalte, mais leur caractère reste faible. Elles ressemblent à Herminie, revêtue des armes du combat; les guerriers voient le casque, la lance, le panache étincelant : ils croient rencontrer la force; ils attaquent avec violence, et, dès les premiers coups, ils touchent au cœur. »

Elle l'éprouva bientôt à ses dépens : car les victimes de la Révolution et les confidents du Dictateur étaient peu disposés à fêter un livre qui, prêchant la doctrine du Progrès indéfini, préconisait comme une de ses conditions le maintien du régime républicain. Il se fit donc une levée de boucliers contre Herminie; et ce fut à qui lui porterait un coup perfide. N'était-ce pas en effet une insigne maladresse

que de risquer un tel livre après un coup d'État? Mais cette courageuse candeur est un titre de plus à l'estime de la postérité. Car, à l'heure où s'éclipsait la lumière du droit, et où toute la France abdiquait aux mains d'un seul, il y eut d'autant plus d'honneur à ne pas douter avec les sceptiques, et à ne pas désertier avec les renégats.

Aux timides et aux lâches qui souhaitaient l'immobilité, M^{me} de Staël venait dire : Non, les sociétés humaines ne tournent pas dans un cercle monotone, pour recommencer sans trêve leur course inutile. Non, les peuples ne combattent pas seulement pour des chimères. Mais l'effort de chacun est un bien qui doit profiter à tous. Comment expliquerait-on le drame de l'Histoire, si tant de travaux et de larmes étaient perdus pour les siècles futurs? Il faudrait donc alors fermer nos livres, renoncer à de stériles sacrifices, et nous en tenir à ces arts subalternes dont l'agrément trompe les ennuis d'un présent insipide et sans avenir. Au lieu de nous engourdir dans l'inertie, croyons plutôt que l'homme est le frère de l'homme, qu'il collabore à une œuvre commune, et que, d'âge en âge, la figure de l'éternelle beauté prend des traits plus distincts ou plus voisins de la perfection. Sans doute, nous recevons du passé le patrimoine que nous faisons valoir pour le transmettre à nos héritiers ; mais, tout ce que nous ont légué nos pères doit se transformer, s'épurer, et se dépouiller de ses éléments périssables. L'esprit des aïeux revit donc surtout dans ceux qui marchent

en avant ; et adorer la poussière des morts serait imiter ce roi qui mettait sur le trône les restes inanimés d'une femme qu'il avait aimée. Sans l'ardeur qui nous sollicite à rivaliser avec les chefs-d'œuvre consacrés par le Temps, nous serions même incapables de les apprécier dignement ; car un feu divin est le principe de notre admiration, et celui qui n'aime pas le progrès s'expose, comme les Aristarques de l'Empire, à n'avoir plus l'intelligence de la tradition.

Ajoutons que cette manière de comprendre l'histoire conseille tout ensemble plus d'équité pour nos devanciers, et plus de modestie pour nous-mêmes. En effet, persuadés que nos successeurs nous dépasseront, comment refuserions-nous aux fautes d'hier l'indulgence dont les nôtres auront besoin demain ? Nous savons que, dans ce voyage éternel vers l'inconnu, les pentes sont rudes, mais qu'à chaque pas les perspectives s'étendent ; et, résignés au devoir d'une ascension laborieuse, nous obéissons à cette loi comme à un ordre de la Providence. Telle est la portée morale de l'enseignement par lequel M^{me} de Staël régénérerait la critique. Si ces clartés semblent avoir pâli, c'est qu'à force d'être incontestables, toutes les vérités deviennent des lieux communs : mais elle n'en fut pas moins la première à nous annoncer la bonne nouvelle.

Cependant, plus d'une objection surgit contre une théorie que réfutaient les souvenirs de la Terreur. Avouons que l'avocat emprunte surtout ses preuves à de beaux rêves, et qu'il préfère les élans du lyrisme

à la rigueur du procédé logique. Il en résulte des jugements téméraires, de vagues hypothèses, et des problèmes agités sans être résolus. Le progrès des sociétés humaines est-il aussi constant que le mouvement des corps célestes? Gouverne-t-il les individus aussi bien que l'espèce? Les idées et les mœurs suivent-elles une marche parallèle et continue? Y a-t-il des temps d'arrêt ou de recul? Les volontés vont-elles de pair avec les intelligences? Peut-on soumettre à des calculs les accidents qu'engendrent les jeux imprévus du libre arbitre? Si le système est vrai dans le domaine de la science, ne souffre-t-il pas des exceptions, lorsqu'il s'agit de l'esthétique et de la morale? Voilà des questions auxquelles ce livre ne répond trop souvent que par de magnifiques tirades. Il arrive même que des contradictions nous déconcertent, et infirment la valeur du principe ou de ses conséquences; car, tout en célébrant le dogme de la perfectibilité, M^{me} de Staël ne cessait pas de gémir sur la décadence et la corruption présentes. Dans ce monument élevé à la gloire de la philosophie moderne, le panégyriste n'osait-il pas dire qu'elle a détruit toutes les illusions, sans les remplacer par aucune croyance, et que l'excès du raisonnement a produit l'excès de l'incertitude? Aussi Fontanes abusa-t-il de cette sincérité pour comparer l'auteur à ce héros de Voltaire,

Qui criait : *tout est bien*, d'une voix lamentable.

Si l'on a pu reprocher au penseur l'incohérence

et le décousu d'une causerie, l'historien est encore moins invulnérable; et les faits infligent de sérieux démentis à des affirmations que ne soutient point la compétence d'un savoir exact. Très habile à deviner ce qu'elle ne sait pas, M^{me} de Staël se confie trop volontiers à ces lueurs soudaines qui parfois la trahissent: et alors, elle défend des vérités par des erreurs. Dénier aux Grecs « une vive sensibilité », dire « qu'en disparaissant de la terre ce peuple a laissé peu de regrets », attribuer aux Romains le privilège d'une suprématie littéraire qu'ils n'ont jamais revendiquée, affirmer que la philosophie fut, dès l'origine, leur première étude, n'est-ce pas compromettre une bonne cause par de mauvais arguments? Mesurer la valeur des institutions à celle des lettres et des arts, c'est aussi donner des armes à ceux qui se rappellent Démosthènes et Cicéron; car la République était à l'agonie, quand l'un et l'autre se signalèrent par leurs exploits de tribune.

Nous ne souscrirons pas non plus au paradoxe qu'inspire un goût trop passionné pour la mélancolie, et une prédilection trop exclusive pour les littératures du Nord. On refuse de suivre une imagination qui s'égaré, lorsqu'elle va chercher son idéal dans les montagnes de l'ancienne Calédonie, et proclame Ossian l'égal d'Homère. Qu'y a-t-il de commun entre le père de toute poésie et ce barde relégué dans ses brouillards, parmi les neiges et les tempêtes, au milieu d'un peuple sauvage dont

les seuls monuments sont quelques blocs de pierre dressés sur des tombeaux? Un merveilleux monotone comme les nuits d'hiver, et sombre comme les horizons brumeux où le chantre de Fingal fait courir ses guerriers fantastiques, peut-il être comparé aux fictions si vivantes et si gracieuses de l'Iliade ou de l'Odyssée? Faut-il en conclure avec Schiller que le sens poétique manquait à M^{me} de Staël? non : ce serait oublier ces causeries où sa parole avait des ailes, et tant de pages où l'écrivain est poète, à sa façon, par le don de la plainte et l'éloquence indéfinissable d'une émotion qui semblait avoir des larmes dans la voix¹. Disons seulement que, préoccupée de visées politiques, elle est surtout sensible aux beautés oratoires, et se défie de la poésie pure : car cet art désintéressé lui est suspect d'être une tradition de l'ancien régime. Non seulement elle l'accuse d'accoutumer les cœurs « à une insouciance voluptueuse, à l'amour du présent, à l'oubli de l'avenir, par conséquent d'être favorable à la tyrannie » ; mais elle le juge irrévocablement stationnaire ; car, « son principe étant l'imitation, les modernes ne feront jamais que recommencer les anciens. » Regrettons aussi que M^{me} de Staël n'ait pas eu l'âme assez sereine pour goûter le charme de la nature, comme elle le confesse, en disant : « La contemplation de ses merveilles accable la

1. Elle a des notes qui s'exhalent comme un soupir, celles-ci par exemple : « Il n'y a sur cette terre que des commencements. » — « Il faut passer la vie plutôt que la sentir. »

pensée; on sent avec elle des rapports qui ne tiennent ni au bien, ni au mal; et son calme nous irrite comme l'indifférence. » Il y a donc des incertitudes et des lacunes dans une œuvre qui voulait provoquer une restauration morale encore plus qu'une renaissance littéraire.

Mais n'insistons pas davantage sur l'insuffisance d'une érudition douteuse, ou sur les caprices d'un goût trop particulier. Bien que les détails de la thèse restent sujets à controverse, il faut en accepter l'ensemble, et désirer qu'il soit infaillible; car espérer le progrès, c'est déjà l'accomplir, ou du moins le rendre possible. Sans doute, il ne se manifeste pas à la fois par toutes les facultés de l'esprit humain, ni chez tous les peuples : il en est qui déclinent ou qui tombent, tandis que d'autres montent et grandissent. Mais les intérêts généraux de la civilisation gagnent toujours à ces déplacements; et, au-dessus des fortunes particulières qui se fondent ou s'écroulent tour à tour, il est pour l'espèce une destinée universelle qui, malgré des intermittences, se développe sans cesse à travers le temps et l'espace. Cette loi se vérifie surtout dans l'ordre scientifique et moral. Quant aux arts et aux lettres, ils ne justifient pas aussi pleinement cet optimisme. Outre que les types et les genres s'épuisent, que les langues s'altèrent et meurent, les moissons du génie sont rares; et, pour éclore, elles exigent un concours de circonstances dont la rencontre ne se reproduit jamais sous les mêmes formes. La Grèce n'a pas compté

deux Homères, deux Platons, deux Phidias ; et l'on ne verra plus ni la simplicité du monde naissant, ni l'harmonie, l'équilibre et la mesure qui caractérisent les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV.

Mais ce n'est point une raison pour enfermer les générations successives dans un cercle infranchissable, et les condamner à tirer perpétuellement des épreuves affaiblies du même modèle. Instituer ici comme ailleurs le principe de la Liberté, rendre à l'esprit français l'exercice de ses droits, et le sentiment de son indépendance, élargir ses frontières, lui ouvrir des issues vers les littératures voisines, attacher plus de prix à l'originalité qu'à la discipline, et substituer à une orthodoxie servile les franchises d'un goût tolérant, tel fut le vœu de notre âge. Or, il n'eut pas de plus cordial interprète que ce programme dont nous aimons surtout l'enthousiasme ingénu. M^{me} de Staël est en effet incomparable, quand elle s'abandonne à son cœur ; car ce qu'elle sent paraît encore supérieur à ce qu'elle pense, et nous pouvons alors lui appliquer ce mot qui vient d'elle : « Tout ce qui est éloquent est vrai. » Si, dans le trouble de ces entraînements, sa parole n'a pas toujours la précision ou la clarté d'une réflexion maîtresse d'elle-même, ne nous plaignons pas de ces obscurités analogues au verbe fatidique de la Pythie haletante sous l'obsession du Dieu. Admironz plutôt cette puissance d'inspiration instantanée, ces flots d'idées fécondes qui, l'envahissant tout à coup,

se pressent à la fois sur ses lèvres, et ces saillies impétueuses d'un héroïsme intellectuel qui se porte intrépidement à la découverte d'un nouveau monde. Ses naufrages même sont glorieux ; car, en échouant sur des écueils, elle appelle des explorateurs plus heureux vers les terres lointaines qu'elle entrevoit à travers la brume. Les vérités qu'elle ébauche, d'autres vont bientôt les achever, et le temps approche où des génies créateurs, dissipant toutes les ombres de ses révélations, les expliqueront par des œuvres dignes de leur conférer l'autorité de l'exemple.

Dans les allures d'une composition discursive nous reconnaissons un causeur qui « conversa » son livre avant de l'écrire¹. C'est ce qu'atteste Chenedollé disant : « Elle mettait sur le tapis, à dîner, ou dans son salon, l'argument du chapitre qu'elle devait traiter le lendemain matin. » De là ce courant qui s'épanche, et descend toujours des hauteurs. De là cet entrain passionné d'un discours où des notes très féminines s'associent aux accents les plus virils. Aussi convient-il de juger M^{me} de Staël comme si

1. « Elle jetait d'abord sur un chiffon, dit un témoin, ses premiers aperçus ; puis, recopiant ce brouillon, elle en lisait parfois des fragments à ses amis. Un secrétaire recopiait ensuite ce texte, d'une belle écriture, sur un papier à mi-marge ; et alors, lisant plus volontiers ces pages, elle demandait des conseils, et s'y montrait assez docile : enfin, elle revoyait ses épreuves, et y changeait encore. » Elle faisait donc subir à sa pensée comme des toilettes successives ; et, durant ces métamorphoses, tout ce qu'elle voyait, entendait, ou rencontrait chemin faisant, devenait pour elle de bonne prise et entrait dans son œuvre.

on l'écoutait au pied d'une tribune, et de voir en elle un orateur plus qu'un artiste. Alors, on lui pardonne aisément ses négligences, des façons de dire trop elliptiques, l'indécision du contour, certaine rapidité hâtive, un trop plein qui déborde, et l'intempérance d'une âme ardente qui parfois s'élançe au delà du but. Ces inconvénients de la verve ne sont-ils pas compensés par l'attrait d'un talent qui se voue à de grands intérêts, et, moins attentif à la forme qu'au fond des choses, songe surtout à persuader, à convaincre?

Sous l'Empire, elle n'y réussit que dans un cercle étroit; car, en dehors d'une élite, elle encourut les résistances des uns, ou la malveillance des autres. Un de ses plus habiles adversaires, Fontanes, ne vit dans ce livre qu'une occasion de faire sa cour au Pouvoir. Emporté par son zèle, n'allait-il pas jusqu'à dire « qu'un gouvernement instruit doit mener la foule; car, c'est des lieux élevés que doit partir la lumière: alors, elle se distribue également, et nous éclaire sans nous éblouir. » Ayant à conquérir ses éperons, il ne ménagea point Clorinde, dans une double passe d'armes en apparence courtoise, mais en réalité mortifiante et cruelle¹. — Avec une exquise politesse, Chateaubriand prit aussi position contre une doctrine rivale. Il publia une lettre où il disait: « M^{me} de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion. Vous n'ignorez pas que ma

1. *Mercur de France*, 1800.

folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme M^{me} de Staël la perfectibilité... Quelquefois pourtant elle paraît chrétienne; mais, l'instant d'après, la philosophie reprend le dessus. Tantôt, inspirée par sa sensibilité native, elle laisse échapper son âme; mais, tout à coup, l'argumentation se réveille, et vient contrarier les élans de son cœur. Ce livre est donc un mélange de vérités et d'erreurs¹. » Parmi de sincères hommages², il critique une érudition équivoque, et la monotonie d'un style métaphysique. Il termine par cette conclusion : « Votre talent n'est qu'à demi développé. *La philosophie l'étouffe.* » Ainsi se marquait l'antagonisme de deux écoles qui n'avaient pas les mêmes origines, et ne tendaient point à la même fin : car il y eut entre elles l'intervalle qui sépare le Vicaire Savoyard de l'Évangile, la libre pensée de la foi, et la République du droit divin.

C'est dire qu'en 1800 la victoire ne pouvait appartenir à une propagande qui allait en sens inverse de l'opinion. Dans une société découragée par ses fautes ou ses malheurs, le mot seul d'*espérance* avait alors un semblant d'ironie qui offensait le deuil public. C'était aussi se tromper de date que de célébrer la liberté, l'éloquence et le progrès en face du despotisme, du silence et de la torpeur universelle.

1. Lettre adressée *au citoyen Fontanes*, nivôse an IX : elle parut dans *le Mercure*.

2. « Votre tête est forte, et votre imagination quelquefois pleine de charmes. »

Discrédité par tant de mécomptes, le drapeau de la philosophie ne flottait plus que sur des ambulances. En faire un signe de ralliement pour un retour offensif, ce fut l'exposer à servir de point de mire aux feux de la Sainte-Alliance. M^{me} de Staël aggrava ce péril politique par des théories littéraires qui scandalisaient ses propres amis. On sait en effet que, sauf exception rare, le groupe libéral était, et devait rester longtemps classique, à outrance¹. Quant aux partisans de l'ancien régime, ils inclinaient volontiers vers le romantisme, du moins celui qui mettait le moyen âge à la mode ; mais la vue d'une cocarde républicaine effaroucha leurs sympathies. A leurs yeux, M^{me} de Staël avait d'ailleurs le tort de rester étrangère au sentiment religieux, d'estimer qu'il n'avait plus aucune prise sur les âmes, et de ne pas lui demander un des éléments de cette régénération sociale qu'elle appelait de ses vœux. Or, à la veille du jour qui vit naître le *Génie du christianisme*, c'était manquer de clairvoyance. Voilà pourquoi son livre n'eut pas l'influence dont il était digne. Mais, s'il parut alors un anachronisme, il y aurait ingratitude à oublier qu'il nous promit l'aurore d'une renaissance, au sein de la nuit la plus profonde.

1. Il faut en effet excepter Benjamin Constant.

CHAPITRE IV

I. — Le Livre de l'Allemagne, 1810. — Influences qui l'ont préparé. — Voyage en Allemagne, 1803. — La cour de Weimar. — Accueil fait par Schiller et Goëthe. — Mort de M. Necker. — Corinne en Italie; Schlegel. — Recrudescence de persécution. — L'ouvrage est mis au pilon, 1810. — Mme de Staël prisonnière à Coppet; évasion. — Édition de Londres, 1813. — *Dix années d'exil*. — Réaction spiritualiste contre le sensualisme du dix-huitième siècle. — Incompétence du critique jugeant la philosophie allemande. — Retour au sentiment religieux. — Déisme chrétien. — II. L'esprit français et les littératures étrangères. — Panégyrique d'une nation ennemie. — Légitimes ombrages du Pouvoir. — Préventions trop sympathiques de Mme de Staël. — Ses dettes d'hospitalité. — Arrière-pensée politique. — Sa *Germanie* réfutée par Henri Heine. — Circonstances atténuantes de cette teutomanie. — Le patriotisme et l'esprit de parti. — Conclusion.

I

En 1800, M^{me} de Staël n'était encore qu'une femme du dix-huitième siècle dominée par le goût exclusif de la raison et de l'analyse, par l'aversion du mystique et du surnaturel. Ses instincts romantiques furent même taxés de timidité dans une brochure anonyme¹ dont l'auteur, tout en se reprochant « de blesser une immortelle », se permit le trait que voici : « Ce n'est qu'à genoux qu'elle ose nous supplier d'avoir du génie. » Mais, en 1810, il

1. *Scruples littéraires de M^{me} de Staël*.

n'en sera plus de même; car, dans le livre de *l'Allemagne*, se manifeste une conscience affranchie de ses préjugés philosophiques, sensible à l'émotion religieuse, et assez sûre de ses principes littéraires pour les formuler en une doctrine qui, tournée vers l'avenir, substitue franchement au sensualisme de Condillac l'idéalisme de Kant, à la frivolité de nos rimeurs mondains les effusions lyriques de la passion, à la routine mythologique le merveilleux des âges chevaleresques, aux antiques réminiscences la sève du sol national, et à des tragédies anonymes les hardiesses familièrement pathétiques du drame populaire.

On sait l'occasion de cet ouvrage où s'épanouit la pleine maturité de *Corinne*. En 1805, reléguée à quarante lieues de Paris, elle préféra l'exil à la surveillance d'une police tracassière, et s'empressa de franchir le Rhin pour opposer, dit-elle, l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence « d'un soldat parvenu. » Il y avait trois ans qu'elle était déjà travaillée par l'idée fixe de s'initier à la connaissance du monde germanique; car deux lettres adressées à M. de Gérando, l'une en 1800, l'autre en 1802, nous la montrent apprenant l'allemand, et très attentive au système de Kant récemment révélé par un superficiel essai de Villers. L'heure fut propice à cette enquête dirigée vers les sources d'une civilisation jusqu'alors à peu près ignorée, malgré sa proximité. En effet, à la voix de Lessing, le génie allemand s'était réveillé d'un sommeil sécu-

laire; et notre disciple de la veille passait maître à son tour. Sans parler de la métaphysique, l'ode, l'épique, la ballade, l'épopée, le drame et le roman avaient enfin brisé les entraves de l'imitation. Or, ce spectacle pouvait offrir plus d'un enseignement à un esprit qui voulait combattre le despotisme d'un homme en politique, d'une secte en philosophie, et d'une tradition en littérature. Son pèlerinage le conduisit d'abord à cette cour de Weimar dont le souverain, le duc Charles-Auguste, avait fait une capitale des lettres et des arts. M^{me} de Staël y arrivait précédée par sa réputation. Mais ce prestige même intimida l'amour-propre des hôtes qu'une importune curiosité venait tirer de leurs habitudes et déranger dans leurs travaux. A l'approche de cette reine de salon, si brillante, si causante, si prompte aux questions et aux ripostes, les plus braves prirent peur, et furent tentés de battre en retraite, comme devant la Grande Armée.

Le 30 novembre 1805, Schiller n'écrivait-il pas à Gœthe retenu pour quelques semaines à Iéna : « Pourvu qu'elle comprenne l'allemand, nous en aurons raison : mais lui expliquer *notre religion* (celle de l'art) en phrases françaises, mais lutter contre la volubilité française, c'est là une tâche trop rude. » Si encore on pouvait la traiter sans façon, comme fit Schelling avec Camille Jordan qui venait à lui tout armé des principes de Locke ! « Locke ! dit Schelling, je le *méprise* », et ce mot tranchant coupa court à toute discussion. Mais, pour cette

grande dame, il faut bien faire quelques frais, ce qui coûte à la galanterie tudesque. Et puis, le moyen de suivre « l'agilité vraiment extraordinaire d'une langue si fertile en paroles? » On a beau « se transformer en appareil auditif », c'est un tourbillon qui étourdit les têtes les plus fermes. Car, « elle veut tout éclaircir, tout comprendre, tout mesurer; elle ne vous concède rien d'obscur, rien d'inaccessible; et ce qu'elle ne peut pas illuminer de son flambeau n'existe point pour elle. » Schiller se prêta pourtant, non sans maugréer, à un devoir de politesse et de patriotisme; il finit même par y prendre une sorte de plaisir scientifique, d'autant plus que son gracieux sujet d'étude « le mit bien vite à l'aise », comme l'avoue cette réflexion pédantesque : « En elle, tout est d'une seule pièce; on n'y trouve *aucun trait pathologique*. Voilà pourquoi, malgré l'immense distance qui sépare notre pensée de la sienne, on peut tout entendre de sa part, et on se sent disposé à tout lui dire. » Aussi ce mutuel abandon se changea-t-il en sympathie réciproque; et, la glace une fois rompue, il rendit pleine justice à ce parfait naturel « où il n'y a point de mélange, rien de faux, rien de pénible. » Il fut séduit par cet « esprit placé sur les sommets de la culture française, et par cette belle intelligence qui touchait à la puissance du génie. » Tout en lui refusant « le sens de ce que les Allemands appellent *poésie* », (car, en ce genre, elle ne s'assimile que la passion et l'éloquence), il admira

sa lucidité, sa décision, ses saillies spirituelles, et déclara son influence « aussi agréable que bien-faisante ».

Ces éloges ont du prix chez un poète qui composait alors le drame héroïque de *Guillaume Tell* ; car il maudit plus d'une fois « cette envoyée du démon qui venait se jeter à son cou, au beau milieu de son travail¹. » Aussi lui tardait-il d'avoir un remplaçant, et de ne pas faire plus longtemps l'interim de Goethe. « Venez, lui écrivait-il, venez donc ; vous qui avez plus que moi l'habitude de la langue française, vous converserez avec elle fort aisément. » Pour le mettre en goût, il garantissait même « qu'elle lui apparaissait telle qu'il l'*avait construite à priori*. » Mais, en dépit de cette promesse engageante pour un Allemand, l'*Olympien* fit la sourde oreille. Il ne put se défendre d'un certain émoi dans ce voisinage turbulent qui menaçait sa quiétude. Peut-être aussi craignait-il de s'exposer à des regards trop clairvoyants. Laisant donc son ami subir le premier feu, il usa d'ajournements diplomatiques, et ne se pressa pas de le relayer dans un rôle d'initiateur qui embarrassait sa responsabilité. A son retour, un catarrhe opportun le retint même au lit fort à propos jusqu'au jour où des billets échangés eurent préparé l'entrevue solennelle. Elle nous vaut un portrait où perce la

1. Il l'appelait « la Philosophe française ». Il faut lire la spirituelle étude de M. Caro, intitulée *Madame de Staël et Goethe*. Voir la *Fin du dix-huitième siècle*, tome II (Hachette).

mauvaise humeur d'un artiste qui n'aime pas à se voir troublé dans ses contemplations.

Cette page est assez importante pour qu'on la cite. La voici : « Sa personne était attrayante comme son esprit, et elle paraissait n'être point fâchée qu'on n'y fût pas insensible. Elle me disait un jour : « Je ne me suis jamais fiée à un homme qui n'eût pas été une fois amoureux de moi »... Soucieuse d'agir sur les sens, sur le sentiment, sur l'esprit, elle désirait exciter en nous une activité dont elle nous reprochait le défaut. Comme elle n'avait aucune idée du travail en tant que devoir, et de la situation recueillie à laquelle doit se résoudre celui qui se l'impose, elle voulait une action continue, des effets soudains, une conversation et une discussion non interrompues... Philosopher en société, c'est discourir vivement sur des problèmes insolubles. C'était son plaisir; et, de réplique en réplique, elle arrivait d'ordinaire jusqu'aux choses de l'esprit ou du sentiment, qui ne doivent se passer qu'entre Dieu et l'homme. Avec cela, elle avait l'habitude, comme femme et comme Française, de persister sur les points principaux, et de ne pas écouter exactement l'interlocuteur. Par là, elle m'inspira la fantaisie de contredire, de disputer sur tout, de la mettre souvent au désespoir par une opposition obstinée. C'est alors qu'elle était tout à fait aimable et faisait paraître avec le plus d'éclat la prestesse de ses ripostes. — J'eus aussi avec elle plusieurs conversations suivies, où elle se montrait encore fatigante à sa manière, parce qu'elle ne souf-

frait pas sur les événements les plus graves un moment de réflexion. Il fallait être aussi prêt que s'il s'était agi de recevoir un volant. Un jour, je lui soutins qu'elle était incapable d'un sérieux intérêt. Je dis qu'elle tombait chez moi comme une bombe, qu'elle m'étourdissait d'un coup violent, et voulait qu'aussitôt on sifflât sa petite chanson, et qu'on sautât d'un sujet à un autre. Ce langage était fait pour lui plaire; car il lui fallait exciter une passion, n'importe laquelle. »

Malgré les réserves ironiques d'un juge égoïste, peu sociable et impatienté par un certain air d'indiscrétion, Goethe ne put cependant échapper à l'enchanteresse, et loua dignement « ce grand esprit de femme » qui savait, en se jouant, tout éclairer de sa lumière, tout animer de sa flamme. Il était d'ailleurs trop fin pour ne pas comprendre que ce tête-à-tête devait profiter à sa gloire. Aussi se résigna-t-il à de petits ennuis compensés par le retentissement d'un livre dont l'initiative allait, suivant son expression, « faire la première brèche dans la muraille chinoise élevée entre l'Allemagne et la France. »

L'exploration commencée sous un tel patronage fut suspendue par le deuil qui rappela brusquement la fille de M. Necker. Mais, en quittant Weimar et Berlin, elle avait fixé près de sa personne, comme précepteur de son plus jeune fils, un critique plein de morgue, Guillaume Schlegel, qui exerça bientôt à Coppet une sorte de dictature. Dans ce salon cosmopolite, où il introduisit toute une colonie germa-

nique, il usa jusqu'à l'abus des franchises accordées par une indulgente amitié aux âpres déclamations de sa verve souvent paradoxale. Si ses violences ne prévalurent pas contre les maîtres de notre scène, elles contribuèrent du moins à l'affranchissement définitif d'un esprit qu'elles invitaient à secouer les derniers scrupules d'un goût jusqu'alors un peu défiant de ce qui venait du dehors. Le savoir encyclopédique d'un pareil guide devait être aussi précieux pour une excursion d'outre-Rhin qu'il l'avait été pour le voyage d'Italie ; mais sa collaboration fut indirecte, ainsi que l'attestent les dissentiments nombreux d'un écrivain qui, dans sa tentative de vulgarisation, resta bien Français par la mesure et la clarté.

Pour expliquer les origines d'un livre dont le patriotisme fut mis en cause, rappelons aussi les persécutions qui donnèrent à son auteur un droit de légitime défense. Si la gloire pouvait être une consolation de l'exil, la disgrâce de Corinne eût été adoucie par les hommages qui s'empressèrent autour d'elle, dans son château de Coppet, où se réunissaient, comme en un congrès européen, les plus illustres représentants de la science, de l'art, de la poésie ou de l'éloquence. Mais l'éclat de cette cour ne fit qu'irriter les colères d'un pouvoir qui, non sans raison, voyait là un foyer d'opposition et un asile ouvert aux mécontents. Vers la fin de mars 1807, au fond de la Pologne, Napoléon apprit tout à coup que M^{me} de Staël avait été vue aux environs de

Paris¹; et, aussitôt, Cambacérés reçut l'ordre de renvoyer à Genève « cette *véritable peste*, qui continuait son métier d'intrigante. » Un post-scriptum ajoutait : « Ayez l'œil sur Benjamin Constant ; je ne veux plus rien souffrir de cette *clique*. » Un mois après cette expulsion, le puissant homme de guerre qui commandait à six cent mille soldats se déchaînait encore en invectives dans une lettre où il disait à Fouché : « Cette femme est un vrai corbeau : elle croyait la tempête arrivée et se repaissait de folies. Qu'elle s'en aille dans son Léman ! » Le 25 décembre de la même année, le baron de Staël, âgé de dix-sept ans, profita du passage de l'Empereur à Chambéry pour solliciter la grâce de sa mère. Mais il eut beau promettre qu'elle ne ferait plus de politique, le maître fut inflexible. « De la politique ! répondit-il, n'en fait-on pas en parlant de morale, de littérature, de n'importe quoi?... Je n'y puis rien : c'est sa faute. Elle a de l'esprit, trop d'esprit : voilà pourquoi elle est *insubordonnée*. Élevée dans le chaos d'une monarchie qui s'écroulait, et d'une révolution qui surgissait, elle a fait de tout cela un amalgame dangereux. Avec l'exaltation de sa tête, et la manie qu'elle a d'écrire sur tout, à propos de rien, elle pouvait se faire des prosélytes. J'ai dû y veiller. C'est dans l'intérêt de ceux qu'elle compromettait que je l'ai éloignée de Paris. Elle servirait de drapeau au faubourg Saint-Germain. »

1. Il lui avait été permis de quitter Coppet, parce qu'elle exprimait le désir de passer en Amérique.

Il y avait donc là de l'irrévocable; et pourtant, malgré cet interdit, elle osa, en août 1810, s'aventurer jusqu'à Blois, dans le château de Chaumont, chez le vicomte de Montmorency, pour y surveiller l'impression de son livre. En le mutilant, la censure semblait le tolérer; mais elle se ravisa bientôt : car dix mille exemplaires de *l'Allemagne* furent mis au pilon, sans qu'un seul pût échapper; et aux plaintes de la victime le duc de Rovigo répondit : « Nous ne sommes pas réduits, Dieu merci, à chercher nos modèles chez les races que vous admirez : *votre ouvrage n'est pas français ; l'air de ce pays-ci ne vous convient pas.* » Cette lettre ironique se terminait par une sommation de départ et le refus d'un sursis demandé.

Au lieu de s'embarquer pour l'Amérique, comme elle en avait d'abord exprimé l'intention¹, M^{me} de Staël regagna donc Coppet; mais elle s'y trouva prisonnière : car elle ne put s'en éloigner au delà de deux lieues. Il est vrai qu'on lui proposa le pardon, si elle consentait à célébrer la naissance du roi de Rome; mais à ces avances elle riposta par ce mot dédaigneux : « Tout ce que je puis faire, c'est de lui souhaiter une bonne nourrice. » Réduite alors à souffrir jusque dans la personne de ses amis les plus chers, « exilés pour être venus la consoler », propageant partout « la contagion de son malheur », elle n'eut plus qu'une idée fixe, celle de se soustraire

1. On lui indiqua les ports de Lorient, La Rochelle, Bordeaux et Rochefort, comme les seuls où elle pût s'embarquer.

à l'espionnage qui surveillait ses moindres démarches. Un matin, au printemps de 1812, accompagnée de ses enfants, tête nue, sans avertir ses gens, elle monta en voiture comme s'il s'agissait d'une promenade, et réussit à s'évader. Mais, pour gagner l'Angleterre, il lui fallut passer par Moscou, qu'elle atteignit un mois avant l'arrivée de Napoléon. A la veille des événements qui allaient la venger (au prix de quelles douleurs!), la première édition de *l'Allemagne* paraissait enfin à Londres, en 1815.

Ses *Dix années d'exil* nous racontent cette odyssée dramatique, dont les tristesses sont comme la préface d'un ouvrage moins littéraire que politique. En traversant des nations liguées contre nous, M^{me} de Staël eut le tort de partager, ou même d'animer les ressentiments de leurs princes. Dans un livre trop complaisant pour un peuple ennemi, ses repréailles contre l'homme d'État qu'elle détestait lui dérobèrent donc parfois l'image de la France. C'est qu'il y a des jours sombres où il devient plus difficile de connaître le devoir que de l'accomplir. Aussi ne serons-nous pas de ceux qui accusent comme un crime l'erreur d'une âme passionnée. Disons plutôt que son patriotisme éclatait jusque dans ces méprises, et qu'elle crut servir son pays en protestant contre la toute-puissance de la force par la censure indirecte de l'Empire et l'apologie des vaincus. Mais, des allusions contemporaines ne suffisant pas à intéresser l'avenir, cherchons, parmi

ces traits de satire, les vérités durables qui assurent le crédit du penseur et la fortune de son œuvre. Ce n'est pas qu'elle se prête aisément à l'analyse : car l'unité de l'ensemble ne tient point à la suite d'une exposition méthodiquement ordonnée, mais à la verve d'une éloquence toujours fidèle au culte des vertus publiques. Nous retrouvons donc ici les allures primesautières d'une causerie qui doit son originalité même à l'imprévu de ses rencontres, à l'essor d'un enthousiasme inspirateur, et aux élans d'une sensibilité rapide comme la flamme. Pourtant, si capricieuse que soit la succession des objets évoqués par une imagination improvisatrice, ils n'en forment pas moins un tableau, dont la physionomie est expressive et laisse une impression distincte.

Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est que M^{me} de Staël, avant La Romiguière et Royer-Colard, donna le premier signal du mouvement qui allait enfin restaurer la morale du devoir et les croyances du spiritualisme. Ce fut sous les auspices de Kant qu'elle déclara la guerre au sensualisme dont les extrêmes conséquences auraient été la négation de l'âme et de Dieu. Sans doute, elle manqua d'autorité, lorsqu'elle prétendit juger ce métaphysicien qu'elle appelait « un nouveau Curtius se précipitant, pour le combler, dans le gouffre de l'abstraction. » A force de contempler le nuage, elle y voit tout ce qu'elle désire voir. Elle se trompe encore plus gravement sur les autres systèmes entre lesquels se divisait alors le monde philosophique d'outre-Rhin ;

car elle leur attribue à tous la même source, comme à un seul fleuve qui roulerait les mêmes eaux jusqu'à son embouchure. Elle ne distingue pas la diversité des tendances ; elle regarde les adversaires du maître comme ses continuateurs. Elle confond avec le spiritualisme toutes les variétés d'un idéalisme qui parfois se perd dans les abîmes du néant. Elle prend des rêves pour des réalités, et la vaine poursuite de l'absolu pour sa conquête définitive. Mais comment eût-elle compris ces dialecticiens que comprenaient mal leurs propres disciples ? Soyons donc indulgents pour des malentendus qui se tournent toujours en protestations chaleureuses contre une école où la vertu même se réduisait à des calculs égoïstes. En réhabilitant la nature humaine calomniée par des sophistes, et en exaltant le désintéressement, l'esprit de sacrifice, la loi du devoir, le courage civil, l'indépendance du caractère. M^{me} de Staël voulait apprendre aux sujets de l'Empire comment se forment des citoyens dignes de la Liberté.

Tandis que sa conscience repousse avec indignation des paradoxes qui sont les alliés naturels de l'anarchie ou du despotisme, son cœur s'ouvre au sentiment religieux. Jusqu'alors le christianisme n'avait été pour elle qu'un problème historique, ou une garantie d'ordre social. Dans son essai sur *l'Influence des passions*, la foi ne lui avait pas conseillé la résignation. Sous le cri de ses blessures on ne sent que le regret de la jeunesse et des illusions qui vont s'enfuir. Le stoïcisme apparent qui les rem-

place recouvre même un fond de rancune contre la vie. Exclusivement rationaliste, le livre de la *Littérature* se bornait à respecter de loin des croyances superflues pour une fille de Jean-Jacques. *Delphine*, elle aussi, n'allait pas au delà; car, tout en désirant que les âmes se rapprochent par l'immortalité, elle demande au suicide la fin de ses souffrances. *Corinne* sera plus soucieuse de sa dignité morale; car, outre que les pompes du catholicisme italien séduisent son imagination d'artiste, l'amante délaissée connaît de mystiques défaillances, et s'élève parfois vers Dieu sur les ailes de la Prière. C'est que M^{me} de Staël, après la mort de son père, avait éprouvé une crise analogue à celle de Chateaubriand pleurant sa mère. Chez l'auteur de l'*Allemagne*, le Déisme des premières années commence donc à s'attendrir de plus en plus; et ce qui n'était d'abord que l'instinct d'une rêverie romanesque va devenir l'acte d'un cœur désenchanté qui trouvera, près de la Croix, sinon le bonheur, au moins le repos. Ne dit-elle pas : « Il faut commencer l'histoire intime de l'homme par la religion, ou la sensation; car il n'y a de vivant que l'une ou l'autre. Quand même la morale fondée sur l'intérêt personnel serait aussi évidente qu'une vérité mathématique, elle n'aurait aucun empire sur les passions qui foulent aux pieds tous les calculs... En pareil cas, le raisonnement ressemble au maître d'école de La Fontaine : personne ne l'écoute, et tout le monde crie au secours. » Elle confesse donc la vertu pratique de l'Évangile; et, ne craignant plus

de le préférer à la philosophie, elle ajoute : « Celui qui le premier appela Dieu *notre père* en savait plus sur le cœur humain que les plus profonds penseurs de notre siècle. » Régénérer les âmes par d'idéales espérances, c'était vivifier les talents. Voilà pourquoi, parlant aux poètes comme à des apôtres, M^{me} de Staël disait : « Soyez croyants, soyez libres : respectez votre génie ; cherchez l'immortalité dans l'amour, et la divinité dans la nature. Sanctifiez votre cœur comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître. »

II

Ce fut encore pour hâter la guérison de l'esprit français qu'elle lui conseilla, comme à un malade, le changement d'air et le régime des voyages. La tentative était périlleuse ; car, à l'heure où nos légions faisaient trembler l'Europe, lorsque rien de grand ne semblait exister en dehors de la France napoléonienne, il était téméraire de proposer à son émulation l'exemple d'une race étrangère et des modèles empruntés à d'irréconciliables ennemis. Il est certain qu'un panégyrique de *l'Allemagne* blessait la fibre nationale, et eut comme un faux air de désertion. On comprend du moins la mauvaise humeur de l'homme d'État qui tenait alors l'épée de la France, et voyait dans les clients de M^{me} de Staël les plus ardents instigateurs d'une coalition nouvelle. Sans absoudre la violence qui persécute,

on excuse donc une colère analogue à celle que provoquèrent chez Richelieu les applaudissements donnés à l'héroïsme du Cid, au moment où l'Espagnol harcelait nos frontières, s'emparait de Corbie, et fomentait à Paris même des conspirations ou des révoltes. Et pourtant, n'est-ce point un bienfait que d'avoir renversé les barrières élevées entre deux peuples par l'infatuation d'un patriotisme jaloux? Oui, il fallait mettre fin à l'isolement des intelligences, et à ces mesquines rivalités qui sont un obstacle à tout progrès. C'était donc rendre aux lettrés contemporains un signalé service que de les habituer à un goût moins casanier, d'élargir leurs horizons, et de les faire entrer dans le concert européen. D'ailleurs, en les initiant à une civilisation ignorée, Mme de Staël ne nous invitait pas, comme l'ont fait depuis certains docteurs, à nous dépouiller de nos qualités indigènes, pour en revêtir d'autres qui répugent à notre tempérament.

Au contraire, elle déclare que cette abdication serait un principe de faiblesse, et aggraverait un malheur par un ridicule; car il n'y a rien de naturel, rien de vivant dans l'imitation, et l'on pourrait appliquer aux ouvrages qu'elle inspire l'éloge que Roland fait de sa jument qu'il traîne après lui: « Elle réunit, dit-il, toutes les qualités imaginables; mais elle a pourtant un défaut, c'est qu'elle est morte¹. »

1. Elle aurait pu ajouter que ces tentatives de métamorphose sont peine perdue. C'est le cas de rappeler cette réflexion de Doudan: « Les idées des étrangers sont parfois étranges. Un de mes

M^{me} de Staël a su tracer une brillante esquisse de cet âge poétique qui mérite d'être appelé le siècle de Gœthe; elle communique à sa peinture les couleurs de la vie. Mais, lorsqu'il s'agit de caractériser la race même, nos défiances s'éveillent, et le doute commence. Outre qu'un peuple ne découvre guère ses faiblesses ou ses vices à l'étranger qui le visite au galop, et l'interroge sans pratiquer familièrement sa langue, bien des raisons infirment non la bonne foi, mais la clairvoyance ou la compétence de l'observateur. Accoutumé à procéder par induction rapide plus que par réflexion patiente, et n'ayant fréquenté que les régions aristocratiques où les mœurs sont en général cosmopolites, l'historien dut ignorer et méconnaître des éléments nécessaires à la ressemblance du portrait. Pour bien voir, l'inconnu a ses avantages. Or, l'illustre Genevoise voyageait en *sultane de la pensée*, en souveraine, à la façon de l'impératrice Catherine traversant, pour aller en Crimée, ces décors d'opéra qui, dans le désert des steppes, simulaient toutes les fictions d'une prospérité artificielle. Son cicerone, Schlegel, était trop hostile à la France pour ne pas se prêter à ces mensonges; car ils flattaient l'inclination se-

amis dînait à Constantinople chez un Turc qui avait passé du temps à Paris; or, à la fin du dîner, se peignant la barbe sans cérémonie avec sa fourchette, celui-ci disait : « J'adore la civilisation française et les bonnes manières. » — « C'est ainsi qu'on est apprécié par les étrangers. Quand ils veulent imiter nos mœurs, ils ne les entendent pas plus que notre langue. »

crète d'un témoin résolu d'avance à un optimisme qui allait acquitter ses dettes d'hospitalité. Nous n'irons pas jusqu'à comparer M^{me} de Staël à Napoléon passant une revue, et « distribuant des croix d'honneur littéraires à une liste d'élus décorés de ses citations louangeuses¹. » Non : ce serait forcer la note ; mais on ne peut nier un parti-pris de sympathie préventive qui rappelle les *Lettres anglaises* de Voltaire. D'un côté comme de l'autre, on sent l'intention de venger des griefs personnels. et de faire, à nos dépens, la leçon au pouvoir. Il y a donc là trop de pages en présence desquelles nous sommes tentés de répéter avec Henri Heine : « Dans ce livre qui produit toujours sur moi une impression fâcheuse, je vois une femme passionnée tourbillonner comme une tempête à travers notre tranquille Allemagne, en s'écriant partout avec ravissement : « Oh ! quelle douce paix je respire ici ! » Elle s'était échauffée en France, et elle vint chez nous pour se rafraîchir. Le chaste souffle de nos poètes fit tant de bien à son cœur bouillant et embrasé ! Elle regardait nos philosophes comme autant de sortes de glaces, elle humait Kant en sorbet à la vanille.

1. « Comme le grand sultan abordait les gens avec ces questions brèves et soudaines : « Quel âge avez-vous ? Êtes-vous marié ? Combien d'enfants ? Combien d'années de service ? etc., » de même M^{me} de Staël demandait brusquement à nos savants : « Quel âge avez-vous ? Êtes-vous kantien ou fichtien ? Qu'est-ce que vous pensez des monades de Leibnitz ? » et autres choses pareilles, sans même attendre les réponses, tandis que son fidèle mameluk, son Rustan, Auguste-Guillaume Schlegel, les notait à la hâte dans ses tablettes. » *De l'Allemagne*, Heine, t. II, p. 250.

et Fichte en pistache! « Oh! quelle charmante fraîcheur règne dans vos bois! s'écriait-elle constamment. Quelle ravissante odeur de violettes! Comme les serins gazouillent paisiblement dans leurs petits nids allemands! Vous êtes bons et vertueux; vous n'avez pas encore l'idée de la corruption de mœurs qui règne chez nous, en France, dans la rue du Bac! »

Effacez de cette boutade un persiflage irrévérent jusqu'à la bouffonnerie, et vous aurez une idée de la Germanie chimérique imaginée par le Tacite du premier Empire. A l'entendre, ce serait une terre privilégiée, un paradis de purs esprits ne s'entretenant que de morale et de métaphysique. On n'y rencontre que savants ingénus, étudiants rêveurs, fiancés platoniques, patriarches contemplatifs assis sous les tilleuls de leur petite ville. On dirait que la nature humaine y retombe dans l'innocente enfance de l'Eden. Il n'est pas de nation plus naïve, plus désintéressée, plus « chevaleresque », plus incapable de fourbe et de violence. « Ils s'occupent de la vérité pour elle-même, sans penser au parti que les hommes peuvent en tirer; ils cherchent dans le ciel l'espace que leur étroite destinée leur refuse sur la terre. » Bref, leur royaume n'est pas de ce monde; « car ils ne se disputent que le domaine des spéculations, et abandonnent aux puissants *le réel de la vie*. » Voilà le mirage dont M^{me} de Staël a été dupe, et dont elle a propagé l'illusion. Responsable de cette légende, elle a peuplé de figures

débonnaires l'Arcadie qu'elle voulait opposer aux misères de la France impériale ; car la haine de Napoléon est l'âme de ce roman où l'empereur joue le rôle d'un loup dans une bergerie.

Or cette idylle a reçu de tels démentis que, relue à distance, sous la sinistre lumière de 1870, elle nous semble aujourd'hui l'ironique satire d'une nation de proie dont les appétits rapaces ont été trop longtemps masqués par les groupes élégiaques d'Hermann et de Dorothée, de Werther et de Charlotte, de Max et de Thécla. Si l'Allemagne de M^{me} de Staël a réellement existé avant l'invention du canon Krupp, nous pouvons du moins affirmer que maintenant elle ne la reconnaîtrait plus. Elle s'étonnerait d'avoir été assez aveugle pour regarder comme une colombe cet aigle noir dont Henri Heine a dit : « Ah ! maudit oiseau ! si jamais tu me tombes entre les mains, je t'arracherai les plumes, et te rognerai les serres ; puis, je t'attacherai dans les airs au haut d'une perche, en point de mire d'un tir joyeux ; et, autour de toi, j'appellerai les arquebusiers du Rhin. » Elle ne se pardonnerait pas d'avoir accordé « *l'esprit de paix et de justice* » à ces spoliateurs cauteleux qui pratiquent la théorie de la force primant le droit, et dont un patriote a pu dire : « S'il y avait une police générale pour l'Europe, ces gens-là seraient condamnés pour vol nocturne avec escalade et effraction. » Loin de chanter les délices d'une Salente ou d'une Bétique, elle aurait des explosions de colère contre « cette Prusse

hypocrite et bigote », dont la fausse bonhomie recouvrait le machiavélisme sournois « d'un Tartufe¹. »

Mais ne soyons pas trop sévères contre une teutomanie à laquelle il ne faut point refuser des circonstances atténuantes. Si M^{me} de Staël se trompa, ce fut parce qu'elle avait, comme la France, un cœur généreux, et parce que l'admiration était sa plus délicate jouissance. D'ailleurs, elle ne vécut alors que dans l'Allemagne des poètes, des philosophes, des historiens et des critiques, près d'une élite qui enrichissait de nouveau trésors la fortune de l'esprit humain. Or, Schiller et Goethe n'eurent point l'insolence orgueilleuse de ces pédants universitaires qui depuis se sont crus leurs héritiers. Au lieu de décrier nos chefs-d'œuvre, ils rendaient publiquement un magnifique hommage à nos lettres et à nos arts. Il fut donc juste de les traiter comme des concitoyens du monde ; et l'accueil cordial que leur fit Corinne valait certes mieux que le dénigrement de Schlegel, ce pourfendeur de géants, digne ancêtre des gallophobes qui, mesurant nos écrivains à la toise de l'esthétique prussienne, les déclarent

1. C'est un *Prussien libéré* qui a dit ce mot : « Je ne me fierai jamais à cette Prusse bigote, à ce long héros en guêtres, glouton, vantard, avec son bâton de caporal qu'il trempe dans l'eau bénite avant de frapper. Elle me déplaît cette nature philosophe, chrétienne et soldatesque, cette mixture de bière blanche, de men-songes et de sable de Brandebourg. Elle me répugne au plus haut degré cette Prusse hypocrite avec ses semblants de sainteté, ce Tartufe entre les États. » *De l'Allemagne*, Henri Heine.

impropres au service du génie german, et décrètent notre décadence.

Après tout, si dans son livre M^{me} de Staël a dit beaucoup de mal des Français, ils ne lui en gardent pas rancune, parce qu'elle reconnaît en eux « le plus aimable et le plus spirituel des peuples. » Voilà un éloge qui absout toutes ses censures, et que les Allemands ne lui pardonnaient pas. Aussi leur amour-propre ne fut-il guère satisfait d'un peintre qui pourtant ne demandait qu'à les embellir. Ce mécontentement prouve que, malgré son excès d'indulgence, elle leur a dit plus d'une vérité, par exemple lorsqu'elle laisse entendre qu'il y a bien de l'alliage et des scories dans cette érudition dont ils sont si fiers, et qui resterait à l'état de lingot brut, si une main française n'en faisait pas une monnaie courante frappée à notre effigie. Son coup d'œil ne fut pas moins juste quand elle écrivit : « Les Allemands se plaisent dans les ténèbres ; souvent ils remettent dans la nuit ce qui était au jour... Dès qu'il s'agit de faire entrer leurs idées dans la tête des autres, ils en connaissent mal les moyens ; ils dédaignent non la vérité, mais la manière de la dire. »

Même en face de Gœthe, elle ne se laissa pas éblouir par le respect et l'amitié ; car elle marque le point vulnérable, en démêlant sous son impassibilité les germes d'un scepticisme égoïste. Oui, en pleine apothéose du poète, il y avait un certain courage dans le jugement que voici : « On aperçoit chez lui une philosophie dédaigneuse qui dit au bien

comme au mal : Cela doit être, puisque cela est.... Sa connaissance du cœur humain est décourageante. La vie y est représentée comme une chose assez indifférente, de quelque manière qu'on la passe, triste quand on l'approfondit, agréable quand on l'esquive, susceptible de maladies morales dont il faut mourir si l'on n'en peut guérir.... Beaucoup penser conduit quelquefois à tout ébranler dans le fond de soi-même.... Or, il n'est plus temps de douter, ni de mettre, à propos de toutes choses, des idées ingénieuses dans les deux côtés de la balance; il faut se livrer à la confiance, à l'enthousiasme que la jeunesse immortelle de l'âme peut toujours entretenir en nous; cette jeunesse renaît des cendres mêmes de la passion : c'est le rameau d'or qui ne peut se flétrir, et qui donne à la Sibylle l'entrée dans les champs élyséens. »

Celle qui tenait ce langage eût été digne de découvrir aussi les pièges cachés sous l'ambition métaphysique d'une philosophie trop abstraite qui, se désintéressant du bien dans la recherche du vrai, finit par n'atteindre que des nuages et s'évanouir en fumée. Tant de recherches transcendantes ne devaient-elles pas aboutir au chaos d'un panthéisme grossier ou insaisissable? Mais il ne messied point à une femme d'être superficielle en ces matières épineuses; et, d'ailleurs, gardons-nous d'oublier qu'aux débuts de notre siècle Hegel et ses pareils n'avaient pas encore mis les têtes à l'envers par une sophistique prête à légitimer tous les abus de la

force, au profit d'un grand Empire germanique, devant lequel le droit national et le droit humain n'existent plus¹. Voilà pourtant comment l'avenir devait répondre aux vœux de M^{me} de Staël. Tel est le poison que Faust distillait déjà dans son alambic; car, un an après la publication de ce livre, elle put voir à l'œuvre les Hermann et les Werther enrégimentés par la Prusse et coiffés de son casque à pointe. Ce n'était plus cette fois un rêve, mais une réalité, la vision vraie de « l'Allemagne vivante, mangeante, buvante, jurante et fumante, » conduite au sac de la France par le vieux Blücher « ce pilier de tripots, qui avait toujours les cartes à la main et la pipe à la bouche, ce soudard qui, dans un ordre du jour, menaçait l'Empereur du fouet ou du bâton, s'il tombait vivant entre ses mains². » Alors, j'en suis sûr, Mme de Staël dut éprouver, je ne dis pas des remords (car sa candeur la justifie), mais de profonds regrets mêlés de pitié pour les vaincus, et d'une haine trop tardive contre ses amis de la veille.

Nous ne lui ferons pas en effet l'injure de soupçonner son patriotisme. Déclarons plutôt qu'il en fut d'elle pour la France comme d'Alceste pour Célimène. Si elle s'irritait de ses défauts, c'était parce qu'elle la voulait parfaite; et ses reproches ne

1. Voilà ce que démontre M. Caro dans son éloquent ouvrage intitulé *les Jours d'Épreuve*. (Hachette).

2. Nous citons un Prussien, Henri Heine, pour donner au témoignage plus d'autorité.

visèrent qu'à l'en guérir : ils furent donc une forme de l'affection. — Par conséquent, sachons-lui gré de sa franchise et n'ayons pas la mauvaise grâce de nous en plaindre, car ce serait méconnaître un noble caractère dont nous dirons :

Ses fautes se cachaient dans l'éclat de sa gloire.

Ce vers, on peut l'appliquer aussi à son style, pour excuser les taches qui le déparent. On s'en aperçoit à peine, parce qu'elle habitue son lecteur à considérer, comme elle le fait, les idées ou les intentions, et non les paroles ou les phrases. Ce naturel qui vient de l'âme, comment ne pas le préférer aux calculs d'une coquetterie qui se regarde et s'écoute? Sous sa plume, le dessin et la couleur manquent parfois de précision ou d'éclat. Mais que de feu, que de lumière! Si elle n'a pas, comme Chateaubriand, cette splendeur d'expression qui saisit l'imagination, combien de mots qui, partis du cœur, retentissent au cœur! Si elle n'agrée pas toujours au goût par la beauté de la forme, elle nous émeut sans cesse par le sublime du sentiment et de la pensée. Aussi quelle séduction dans cette sincérité involontaire comme la voix de la conscience!

Ici même, en dépit de sérieux griefs, il serait injuste de contester à M^{me} de Staël l'honneur d'avoir, avant tout autre, compris la diversité de l'esprit humain, et par suite, enseigné à ses compatriotes une tolérance qui allait agir victorieusement

sur les mœurs littéraires de notre siècle. Qu'il y ait trop de vague dans certaines échappées de doctrine, et surtout dans les chapitres qui intéressent le romantisme naissant, nous en conviendrons volontiers. Mais l'invention est-elle donc si commune qu'on ne doive rien passer à l'inventeur? Là où domine le préjugé, les à-peu-près ont encore leur prix et des pressentiments confus valent mieux que la routine. Aussi ne marchandons pas notre reconnaissance à l'initiative de cette belle intelligence dont l'histoire nous offre le spectacle d'un développement logique, harmonieux et continu. Ses erreurs sont imputables aux circonstances plus qu'à sa responsabilité et ses mérites font aimer la personne autant que l'écrivain. Non seulement elle se tient debout, lorsque tout s'abaisse; mais nous la voyons toujours tendre vers le juste et le vrai par une ascension qui épure sa raison, à mesure que se fortifie son talent. Après avoir débuté par les orages de la passion, elle se réfugie peu à peu dans un stoïcisme qui est déjà presque la résignation religieuse: puis vient le jour où la poésie et l'art s'associent aux clartés d'un spiritualisme chrétien, pour apaiser les derniers troubles d'un cœur qui eût été définitivement pacifié, si, moins fidèle à ses convictions, il s'était contenté des joies égoïstes qui se réduisent à la jouissance du beau. Mais, croyant au progrès, il devait ignorer le bonheur et le repos, tant que la liberté manquerait à la France. C'est ce que prouve une fois de plus ce livre de *l'Allemagne*

où la critique est encore de la politique. Il en résulte qu'il ressemble trop parfois à une machine de guerre dirigée contre l'Empire. Mais cet esprit de parti n'en recouvre pas moins des visées d'avenir qui eussent été la gloire de notre âge, s'il avait tenu ses promesses.

CHAPITRE V

M^{me} de Staël et Chateaubriand. — Supériorité des poètes. — Le critique et ses origines. — Circonstances qui concourent à sauvegarder son indépendance. — Voyage en Amérique; émigration; Londres. — *Essai historique*, 1797. — Le royaliste républicain. — Le classique novateur. — FONTANES; esquisse de sa physionomie; son influence modératrice. — *Le génie du Christianisme*. — Sentiment de la beauté antique. — La littérature comparée. — L'intelligence de l'art chrétien. — Justice rendue au moyen âge. — Les maîtres jugés par leur pair. — Un romantique malgré lui; contradictions des exemples et de la doctrine. — Défiance des littératures étrangères. — Un vulgarisateur de la poésie anglaise. — Shakespeare l'étonne et le révolte; amende honorable. — Enthousiasme pour Milton. — Byron traité en rival, d'un ton protecteur. — Les arrêts d'outre-tombe. — Arrière-pensées personnelles. — Pessimisme d'un désabusé. — René désavoue sa postérité. — Conclusion.

S'il est vrai que tout législateur doit descendre d'un Sinaï, la critique n'a jamais plus d'autorité que chez les maîtres; car ils n'ont qu'à s'interroger eux-mêmes pour révéler au moins les secrets de l'art où ils excellent. A ce titre, Chateaubriand l'emporte de beaucoup sur M^{me} de Staël. Sans doute il ne fut pas un penseur aussi fécond; mais il est un créateur plus original, en même temps qu'un écrivain plus puissant et plus achevé. Chez l'une, il y a je ne sais quoi d'abstrait, et une façon trop cursive qui trahit les hâtes de la parole. Ces hasards d'un style approximatif réagissent sur la doctrine, et lui donnent des contours flottants. On hésite à se lais-

ser guider par ces lueurs mêlées d'ombre, on saisit mollement ces formes fuyantes qui ont l'air de s'évaporer dans les fantaisies du rêve. On dirait la douteuse lumière d'un crépuscule enveloppé de brume. Mais, avec Chateaubriand, ces brouillards se dissipent, et les yeux sont réjouis par un jour radieux. Tout objet devient visible et palpable, prend une physionomie expressive, vit et s'anime. C'est qu'un poète voit plus vite, plus loin, et plus sûrement qu'un philosophe. Où la réflexion languit et tâtonne, son instinct va droit aux clartés décisives, et à la certitude des premiers principes. Pour être infaillible, il lui suffit de se sentir ému par la beauté physique ou morale. Pour résoudre un problème, il n'a pas besoin de s'attarder à l'analyse, et de dissertar longuement, car un élan de son cœur possède une vertu victorieuse qui franchit toutes les distances et atteint le but de prime saut. Chez lui, un cri d'enthousiasme en dit plus qu'une théorie : il a des mots miraculeux qui sont capables de rendre la vue aux aveugles et de faire entendre les sourds. Alors même qu'il s'abstient de juger et de prononcer des arrêts personnels, ses exemples deviennent encore une leçon qui condamne ou absout. A eux seuls, ils ont force de loi : car ils professent une poétique dont la toute-puissance irrésistible fraye de vive force les voies de l'avenir.

Mais Chateaubriand ne s'est pas contenté d'éveiller ainsi les esprits par l'admiration. Sans jamais songer à tenir école, il soulève et résout les plus hautes

questions d'esthétique avec l'aisance d'un élu qui règne sur le domaine de l'Art et a vraiment le droit de distribuer les couronnes. Or, cette clairvoyance n'est pas la conquête d'un labeur patient, mais le soudain éclair d'une intuition prompte à deviner tout ce que les livres ne lui ont point appris. Il n'emprunte pas non plus, comme M^{me} de Staël, une bonne part de son initiative à un siècle qui applaudissait en elle ses idées, ses passions, ses vœux et ses espérances. Né au fond d'une province reculée, loin de tous les stimulants qui excitent une intelligence, élevé à la grâce de Dieu, soit dans l'isolement du manoir paternel où rêva son enfance délaissée, soit dans cet humble collège de Dol où il n'entrevoit Homère et Virgile que par furtive échappée, il eut un berceau presque aussi solitaire que sa tombe. A ces origines il dut l'indépendance d'un talent qui, ne connaissant ni les entraves de la tradition, ni les servitudes de l'opinion, put suivre sa pente, sans se mêler à ces torrents où les eaux vierges perdent leur nom.

Il courut pourtant ce risque lorsqu'en 1788, au lieu de partir pour les grandes Indes, il fut appelé à Paris par un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Rédacteur du *Mercur*e et de l'*Almanach des Muses*, ami de Parny et client de La Harpe, le jeune officier qui s'amusa aux jeux de la plume faillit alors contracter les défauts à la mode. Mais le culte de Rousseau lui servit de préservatif, comme l'attestent les hommages inspirés par sa

piété filiale dans la première édition de l'*Essai*. Plus tard, il eut beau rétracter ces effusions de gratitude, ce désaveu ne l'empêche pas d'avoir été d'abord un frère d'*Émile* et le fervent disciple du misanthrope dont l'idéal était un romanesque retour à l'état de nature. En le sauvant de la frivolité mondaine, ces sympathies auraient pu devenir un autre péril et aliéner le libre essor d'un émule trop soucieux de rivaliser avec son modèle préféré, car le rejeton qui grandit au pied de l'arbre paternel est plus ou moins étouffé par l'ombre de ses rameaux¹. Mais les orages politiques allaient déraciner et transplanter ce génie que pouvait offusquer le voisinage de Jean-Jacques ou de Bernardin. Dix années d'éloignement et de malheur lui permirent de s'acclimater sous un autre ciel, de faire souche à part, et de s'épanouir sans gêne en pleine terre.

Tel fut d'abord le bienfait de ce voyage qui le conduisit en Amérique au-devant de sa Muse et lui donna conscience de ses aptitudes. Aussi, quel transport d'allégresse, lorsqu'il prend possession du désert et des forêts primitives ! En mettant le pied sur un nouveau continent, Christophe Colomb n'éprouva pas une joie plus triomphante. Cet hymne où déborde l'ivresse de la solitude, nous l'avons déjà cité dans un précédent volume². Bornons-nous

1. C'est ce que dit Virgile :

Nunc altæ frondes et rami matris opacant
Crescentique adimunt fœtus, aruntque ferentem.

2. Voir notre *Tableau de la littérature française*, t. I, p. 84.

donc à dire qu'à dater de ce jour René fut définitivement majeur, et ne releva plus que de lui-même.

L'émigration et l'exil achevèrent de l'affranchir en le dépaysant. Si M^{me} de Staël nous initiait à la littérature allemande, Chateaubriand put approcher de près Shakespeare et Milton; car une connaissance intime de l'Angleterre et de sa langue lui ouvrit ces sources toutes neuves. Son séjour à Londres eut d'ailleurs l'avantage d'être une sorte de studieuse retraite pour une imagination qui jusqu'alors n'avait goûté que les délices de la rêverie. Lui qui ne lisait guère d'autre livre que la nature et son cœur, il se vit réduit par les nécessités les plus urgentes à un labeur de bénédictin; or, il y porta la passion qu'il mettait en toute chose, et l'inquiète curiosité d'un explorateur ardent à dévorer l'espace. C'est ce que prouve l'ouvrage qu'il publiait en 1797 sous ce titre : *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*. Pour préparer le dossier de ce travail auquel il demandait le soulagement d'une noble pauvreté, il lui fallut improviser une enquête encyclopédique, et feuilleter les annales de tous les peuples anciens ou modernes. Cette course rapide fut pour lui un autre pèlerinage en pays inconnu; il en rapporta des esquisses, des aperçus, des points de vue variés, mille impressions d'autant plus sincères qu'il allait à la découverte, sans guide, sans itinéraire, à l'aventure, comme un pionnier dans les savanes de

l'Amérique. En comblant ainsi les lacunes de ses études premières, il s'enchantait de ces visions qui firent apparaître à ses yeux la double antiquité, non plus froide et inanimée, telle que la défigure l'École, mais revêtue des couleurs de la vie par la magie d'une évocation qui ressuscitait la poussière des morts. D'autres se seraient éteints sous le poids de ces cendres ; mais, échauffées de sa flamme intérieure, elles devenaient un foyer de lumière. Cette érudition précipitée eut ses hasards ou ses erreurs ; déjà pourtant elle annonce l'acuité du sens historique chez un peintre de mœurs heureux d'oublier les misères présentes, et de se faire le contemporain des âges disparus. Il commence donc à pratiquer la méthode qu'il conseillait ainsi dans un article de ses *Mélanges* : « Au moyen d'un tube appliqué aux parties extérieures du corps, le docteur Laënnec reconnaît par les bruits de la respiration les affections du cœur et de la poitrine. De même, la finesse psychologique doit être un procédé d'auscultation : elle permet d'entendre ce qui se passe dans la conscience des peuples. »

Au sentiment de la nature, à la richesse d'un incomparable pinceau, à la possession d'une littérature étrangère, et à l'intelligence des civilisations évanouies Chateaubriand associait une vertu indispensable au critique comme au poète, je veux dire la générosité d'une âme fière et d'un caractère rebelle à toute espèce de joug. Car, si le politique eut ses faiblesses, ses travers, ses contradictions

ou ses fautes, nul ne saurait du moins accuser l'homme d'avoir démenti par son exemple ce que disait, en plein Empire, son discours de réception académique : « La liberté est nécessaire à l'ami des Muses comme l'air qu'il respire. Elle élève son cœur, elle exalte son génie. Les arts peuvent, jusqu'à un certain point, vivre dans la dépendance, parce qu'ils se servent d'une langue qui n'est pas entendue de la foule. Mais les lettres qui parlent une langue universelle languissent et meurent dans les fers. La Liberté se réfugie près d'elles, quand elles sont bannies du milieu des peuples. »

Cette religion de l'honneur littéraire nous garantit qu'en prenant sous son patronage les croyances de la vieille France, Chateaubriand n'accepta point comme alliés les écrivains enrégimentés pour servir, au profit du pouvoir personnel, les intérêts d'une restauration sociale. Ce groupe officiel n'eut donc rien de commun avec celui qui, parmi tant de têtes courbées jusqu'à terre, n'inclina jamais son front devant la Puissance et la Victoire. En défendant avec des hardiesses de novateur une double tradition qu'il allait vivifier sans jamais s'y asservir, il ne resta pas moins indépendant que M^{me} de Staël combattant Bonaparte et ses institutions par les armes de la philosophie et la doctrine du progrès indéfini. L'orthodoxie de l'écrivain ne fut pas plus soumise que celle du chrétien ; l'un et l'autre eurent même des audaces qui alarmèrent jusqu'à leurs amis : car ce sera la destinée du publiciste d'être à

la fois une gloire et une gêne pour les causes dont il était le champion chevaleresque, mais incommode.

Réfractaire à la discipline des coteries ou des sectes, Chateaubriand n'est pas non plus préoccupé de mettre dans ses opinions ou ses sentiments cette unité de parade qui, sous prétexte de constance, dénonce parfois un esprit étroit ou exclusif. Tandis que d'autres s'enfermaient dans une petite église hors de laquelle il n'y avait pas de salut, lui, il se fit un panthéon hospitalier pour tous les inventeurs qui, en tout temps et en tout pays, méritèrent, dans les genres les plus divers, d'être à jamais concitoyens de tous les âges. De même que le royaliste a des aspirations républicaines, et le catholique des accès de scepticisme, il sera classique avec des saillies révolutionnaires jusqu'au jour où, ne voulant plus se reconnaître dans ses imitateurs, il reniera comme indigne toute une postérité dont il était le père. Ces fluctuations apparentes ne sont pas seulement le caprice d'une humeur mobile comme les vents, et le symptôme d'un orgueil ombrageux ; j'y vois aussi la bonne foi d'une conscience qui ne s'enchaîne par aucun lien, et aime mieux s'abandonner à ses émotions que subir les engagements et la contrainte d'un parti pris.

A cette franchise de l'artiste qui ne s'assujettit jamais à un mot d'ordre et apprécie le beau sous toutes ses formes, se mêleront sans doute des complaisances trop indulgentes pour sa propre manière ; car il est rare qu'en jugeant les talents un écrivain

illustre se désintéresse de lui-même, et ne fasse pas la théorie de ses qualités ou l'apologie de ses défauts. Mais, outre que ces confidences sont précieuses, on a trop volontiers conclu de cette partialité secrète que Chateaubriand cherchait partout et toujours une occasion d'apothéose. C'est oublier la candeur naturelle aux poètes qui visent à une renommée durable. Il y eut du moins, dans sa vie, une époque où, loin de s'infatuer jusqu'à l'aveuglement, il rechercha les conseils d'une amitié vigilante, et leur obéit avec la même docilité que Racine aux censures de Boileau. Nous voulons parler ici de Fontanes, et de l'influence qu'il exerça sur Chateaubriand.

On a toujours préconisé plus qu'il ne sied les personnages constitués en dignité; aussi La Bruyère avait-il bien raison de dire : « L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur devient alors, en un instant, un génie de premier ordre, un héros, un demi-dieu. » Fontanes a bénéficié de cet engouement, même au delà du tombeau; car on ne voulut pas voir les faiblesses de ce lettré délicat, mais trop craintif, qui n'osait prendre la plume que sous le regard des anciens, et avec leur permission. C'était bien le type de ces humanistes qui lisent, relisent, goûtent et dégustent Horace et Virgile, ne se lassent pas de citer leurs plus beaux vers, croient que l'unique supériorité possible est désormais la faculté de comprendre les modèles, et finissent par diviniser la paresse sous le nom de goût. Comme Andrieux, il fut de ceux qui ne marchaient qu'appuyés sur le bras d'un

Grec ou d'un Romain, et n'auraient osé risquer une pensée sans l'aveu de Cicéron ou de Quintilien, un mot sans l'assentiment de Boileau et de ses amis. Il vint du moins pour lui un âge où « il n'ouvrit plus ses volets que du côté du couchant¹. » Quand Lamar-tine parut, ne laissa-t-il pas échapper cet oracle : « Tous les vers sont faits » ?

Cette pusillanimité que compliquaient les calculs du courtisan éclata, comme nous l'avons vu, par une défiance résolument hostile à M^{me} de Staël. Fidèle au dix-septième siècle et à l'École française, comment n'eût-il pas répugné au germanisme, à l'anglo-manie, à l'idéologie, à toute propagande qui lui paraissait sentir l'outré, l'obscur ou l'emphatique? Son tact fin s'en révoltait comme d'une offense, et il fut alors d'autant plus irritable qu'il ne pouvait souffrir les femmes savantes ou ambitieuses d'un rôle politique. Le livre de la *Littérature* lui porta donc sur les nerfs, et ces mouvements d'impatience firent trop oublier les égards commandés par la courtoisie.

Mais, s'il eut des torts dans cette circonstance, il n'en fut pas moins le premier à présager la gloire du rêveur obscur dont les débuts provoquaient le sourire d'autres émigrés trop prompts à l'ironie. « Laissez-le faire, messieurs, disait Fontanes; il nous passera tous. » Et pourtant, son atticisme devait être par nature antipathique à ce que Cha-

1. L'expression est de Sainte-Beuve.

teaubriand lui-même appelle « sa barbarie ». N'écrit-il pas dans une de ses préfaces : « Je voyais bien de l'ébahissement sur son visage, quand je lui lisais tel ou tel fragment des *Natchez*, d'*Atala* et de *René*¹. » Mais, en dépit de ces résistances, « il comprit une langue qu'il ne parlait pas », et ne cessa point d'animer le courage de son ami, de lui prêter main forte, de le diriger, de l'aider à lancer son grand navire, comme un pilote prudent qui s'entendait à manœuvrer parmi les passes difficiles. Son dévouement justifia surtout ce témoignage de reconnaissance : « Je lui dois ce qu'il peut y avoir de correct dans mon style. Il m'apprit à respecter l'oreille. Il m'empêcha de tomber dans l'extravagant et le rocailleux de mes disciples. » Bref, il fut pour une imagination trop forte un de ces modérateurs adroits et persuasifs qui ont la science de l'à-propos, et savent user du frein, sans faire sentir la pression. Si l'on veut s'en assurer, il suffira de relire, dans *le Génie du Christianisme*, les pages empruntées à *l'Essai sur les révolutions*; on verra quelle sobriété relative a tempéré la fougue d'un premier jet trop exubérant². Par exemple, décrivant un effet de lune,

1. Dans ses *Mémoires*, Chateaubriand dit encore : « C'est la Muse de Fontanes qui, pleine d'un dévouement étonné, dirigea la mienne dans les voies où elle s'était précipitée. Elle m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer, et à mettre la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. »

2. Entre autres la description du Niagara, le coucher du soleil, le spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.

il disait d'abord : « L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds s'enfonçait tour à tour sous des fourrés de chênes, de saules et d'arbres à sucre, et, réparaisant un peu plus loin dans des clairières toutes brillantes de constellations, ressemblait à un *ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants*, et coupé transversalement de bandes noires. » Eh bien, cette ébauche est devenue le tableau que voici : « La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaisait brillante des constellations de la nuit qu'elle répétait dans son sein. » Ailleurs, on rencontrait ces coups de pinceau : « Des bouleaux, dispersés çà et là, tantôt, selon le caprice des brises, se confondaient avec le sol, ou *s'enveloppaient de gazes pâles*, tantôt *se détachaient du fond de craie* en se couvrant d'obscurité. » Or, à cet empâtement de couleurs, il substitue cette touche légère et nette : « Des bouleaux, agités par les brises et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. » Plus loin, il efface une expression bizarre « le jour *céruséen* de la lune », et la remplace par « un jour *bleuâtre et velouté* ». Dans ces remaniements se trahissent les scrupules du Mentor qui soumit à une entière refonte l'œuvre impatiente de quitter l'ombre. Chateaubriand ne pouvait avoir un guide plus expert et plus habile à dompter même un récalcitrant ; car il y eut autant de souplesse que de dextérité chez le politique conciliant qui courtisait l'Empereur tout en regrettant

les Bourbons, chez le poète épicurien qui, célébrant la Grèce sauvée par Thémistocle et le catholicisme restauré par un soldat incrédule, associait aux accents de la harpe biblique les notes voluptueuses de la lyre anacréontique.

Il ne réussit pas à rendre Chateaubriand aussi sage, et aussi pondéré que lui-même, ce qui eût été regrettable; mais il mit l'écrivain en garde contre les écarts du pur caprice, et acheva l'éducation du critique supérieur que nous offre le *Génie du christianisme*.

A défaut d'une théologie, nous y trouvons en effet une esthétique dont les erreurs mêmes furent préférables à la routine des opinions toutes faites qui circulaient partout, depuis un siècle; car, s'il y a de l'exagération dans une thèse qui prétend grossir de mille accessoires superflus le trésor de la religion chrétienne, et ne se contente pas de revendiquer pour elle la supériorité morale, nous admirons sans réserve le psychologue et le moraliste, lorsque, remontant le cours des âges, il inaugure l'art de comparer les monuments littéraires, et de les expliquer soit par la science du cœur humain, soit par les croyances du peuple qui les a conçus. L'avocat fut, il est vrai, trop injuste parfois pour le paganisme; mais, s'il fallait réfuter ses méprises, c'est encore lui qui nous fournirait nos meilleurs arguments; car, malgré tout, l'esprit de l'antiquité n'a jamais été mieux goûté que dans ce livre où nous lisons : « Les ouvrages des anciens se font re-

connaître presque à leur *sang*. C'est moins chez eux, ainsi que parmi nous, quelques pensées éclatantes au milieu de beaucoup de choses communes, qu'une belle troupe de pensées qui se conviennent, et qui ont toutes comme un air de parenté; c'est le groupe des enfants de Niobé, nus, simples, pudiques, rougissants, se tenant par la main avec un doux sourire, et portant, pour seul ornement, dans leurs cheveux, une couronne de fleurs. » N'a-t-il pas dit encore : « Les modernes sont en général plus savants, plus délicats, plus déliés que les anciens; mais ceux-ci sont plus simples, plus *augustes*, plus tragiques, plus abondants, et surtout plus *vrais*. Ils ont un goût plus sûr, une imagination plus noble; ils ne savent travailler que l'ensemble, et négligent les ornements : un berger qui se plaint, un vieillard qui raconte, un héros qui combat, voilà pour eux tout un poème, et il est pourtant mieux rempli que nos romans chargés d'incidents et de personnages.... La palette du poète moderne se couvre d'une infinie variété de nuances : le poète antique compose ses tableaux avec les trois couleurs de Polygnote. »

On peut se fier à qui parle ainsi : tout en ayant l'air d'élever autel contre autel, il aime trop son plaisir pour avoir jamais le fanatisme d'un Polyeucte. Sans doute ses regards vont au delà de Rome ou d'Athènes; mais, s'il sent avec un cœur chrétien les beautés de la Bible, de Milton, du Tasse, de Racine ou de Fénelon, il a l'imagination presque païenne

quand il les oppose à celles d'Homère ou de Virgile. On ne s'était point encore avisé de ces parallèles ingénieux qui rapprochent Adam et Ulysse, Ève et Pénélope, Priam et Lusignan, les deux Andromaqes et les deux Iphigénies, Télémaque et les frères de Joseph. Le meilleur livre de M. Saint-Marc Girardin est déjà tout entier dans ces chapitres d'où se dégagent les caractères de l'*époux*, du *père*, de la *mère*, de la *filie* finement analysés par un poète. Aussi quelle profondeur d'émotion et quelle intimité d'accent! Nous ne citerons pas ces pages parce qu'elles sont, à leur tour, entrées dans le domaine des idées courantes qui appartiennent à tous. Mais cette fortune, à qui la doivent-elles, sinon à ce premier et si éloquent interprète de vérités jusqu'alors à peine soupçonnées? Aujourd'hui même, si l'on voulait comparer Virgile et Racine, nos philologues ou nos archéologues trouveraient-ils mieux que cette note si juste et si tendre : « Virgile est l'ami du solitaire, le compagnon des heures secrètes de la vie. Racine est peut-être au-dessus du poète latin, parce qu'il a fait *Athalie*; mais celui-ci nous remue plus doucement le cœur. On admire plus l'un, on aime plus l'autre. Le premier a des douleurs trop royales; le second parle davantage à tous les rangs de la société. En parcourant les tableaux des vicissitudes humaines tracés par Racine, on croit errer dans les parcs abandonnés de Versailles : ils sont vastes et tristes... Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas bornés à certaines perspectives

de la vie; ils représentent toute la nature : ce sont les profondeurs des forêts, l'aspect des montagnes, les rivages de la mer où des femmes exilées regardent en pleurant l'immensité des flots. »

A plus forte raison Chateaubriand a-t-il réhabilité l'art chrétien. C'est dire qu'il a tenu tête au préjugé vivace qui regardait encore toutes les religions comme des rêves de peuples enfants, ou des combinaisons intéressées de la politique; car, vers la fin du dix-huitième siècle, ces stériles doctrines pesèrent plus que jamais sur les esprits. Dans les leçons de Volney s'affiche un dédain superbe de tout ce qui dépasse les bornes étroites d'une philosophie négative. Lorsque Ginguené, J. Chénier ou Daunou abordent le moyen âge, des nuages épais leur dérobent une époque dont Voltaire disait : « Son histoire ne vaut pas plus la peine d'être écrite que celle des ours ou des loups. » Eh bien, Chateaubriand vit là des artistes, des poètes, des héros, des saints; et tel fut le prestige de ses peintures que toute une génération, s'affolant des troubadours, des paladins, de la chevalerie, de l'art gothique et des vieilles légendes, prit une mode littéraire pour un acte de foi religieuse. C'était passer brusquement d'un excès à un autre. Mais ce travers même prouve l'à-propos d'un plaidoyer qui ferma la bouche à l'ignorance ou à l'impiété frivole, provoqua un retour d'attention vers nos antiquités nationales, et régénéra la critique par le sentiment de la vérité historique ou morale.

Les maîtres du dix-septième siècle avaient aussi

souffert d'un long discrédit : quelques-uns même subissaient une sorte de proscription. Il y eut donc là d'autres injustices à réparer; et Chateaubriand n'y manqua pas. Mais il se distingue des Geoffroy et des Dussault par une intensité d'accent qui rend la vie à une tradition morte. On sent bien que ces grands devanciers sont ici jugés par un de leurs pairs, et qu'il peut les fréquenter sans compromettre son originalité; car elle a pour sauvegarde l'inquiétude de son cœur, l'instinct d'une imagination mélancolique, et ce malaise d'un siècle nouveau qui salue René comme un frère. Aussi échappe-t-il à une discipline qui n'est plus de saison.

Tout en respectant l'idéal d'autrefois, il cherche le sien ailleurs que dans ce passé dont il fête la gloire sans renoncer à ses propres destinées. Il exprime, à son tour, des passions qui eussent effrayé ces génies faits à l'image d'une société disparue. Il sait que leur langue sobre et sereine n'aurait pas trouvé de vocabulaire pour des sensations ou des sentiments alors inconnus; et il ne s'interdit pas le luxe d'un style pittoresque dont l'éclat eût blessé les yeux de Racine ou de Fénelon. En un mot, il maintient ses droits, et prépare ainsi un avenir auquel il léguera des exemples.

Ce fut par eux qu'il fraya les voies au romantisme, mais sans le vouloir. Nous en avons pour gage tous les articles qu'il publia dans *le Mercure*, de 1800 à 1815. Bien qu'il les consacre souvent à la littérature anglaise, et découvre ainsi des horizons nouveaux.

son patriotisme jaloux repousse l'imitation des peuples voisins, comme un symptôme de décadence. « Si l'on continue, dit-il, à nous inonder de traductions, notre langue finira par perdre cette fleur native et ces gallicismes qui faisaient sa grâce. Quand Rome, devenue la capitale du monde, entendit ses murs retentir de tous les jargons, depuis le Goth jusqu'au Parthe, on put juger que c'en était fait du goût d'Horace et de la langue de Cicéron. » Il estime que l'encombrement des glossaires « rend les perceptions confuses », que le meilleur moyen d'être un méchant auteur, « c'est de siffler plusieurs dialectes à l'écho de la mémoire comme à un perroquet ; car un esprit polyglotte ne charme guère que les sourds-muets. » Connaître bien notre propre langue, et les sources grecques ou latines, c'est conserver à nos idées leurs formes naturelles, « avec ce caractère d'unité, *ce type de race et de paternité* sans lequel les œuvres de l'intelligence restent des *masses nébuleuses*. » D'ailleurs, qui pourrait se déclarer compétent, lorsqu'il s'agit d'une œuvre étrangère ? Pour la comprendre, « le lait de la nourrice » nous fera toujours défaut. « Plus le talent est intime, individuel, national, plus ses mystères échappent à l'esprit qui n'est point son compatriote. » Chateaubriand n'en excepte pas même les anciens ; car « c'est sur parole que nous les admirons, et ils ne sont plus là pour se moquer de nos jugements de barbares. » Sans doute, on peut se prononcer sur les beautés de sentiment ou de pensée, parce qu'elles

sont de tous les temps ; mais « il n'en saurait être ainsi du style ; car il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui. »

Aussi regrette-t-il que l'esprit français, au lieu d'être fidèle à « cet accent qui est de la patrie, sautille du blanc au noir, comme le cavalier au jeu d'échecs. » Loin d'exalter les poètes anglais qu'il présente à la France, il serait tenté plutôt de les déprécier. C'est ainsi qu'en 1800 les *Nuits* d'Young lui semblent très inférieures aux soupirs de Parny, aux élégies de Chaulieu, au poème de Fontanes sur la solitude, et aux rêveries de Jean-Jacques. A la « vague morosité » de ce barde larmoyant « dont la main pesante se traîne sur la lyre », il oppose les vers où Virgile compare l'ombre de Didon à la lune nouvelle qui se lève au milieu des nuages. Ne s'oubliant pas lui-même, il rappelle qu'en Amérique, couché dans une cabane, il entendit, un soir, je ne sais quel murmure extraordinaire venant d'un lac voisin. « Croyant à la menace d'un orage, il sort de la hutte pour regarder le ciel. Jamais il n'avait vu nuit plus belle et plus pure. Le lac s'étendait tranquille, et répétait la lumière de la lune qui brillait sur les pointes des montagnes et les forêts du désert. Un canot indien traversait les flots en silence. Leur flux imitait une sorte de gémissement sous les rochers du rivage. Qu'on juge de l'impression produite par la sérénité de ce tableau ! ce fut un enchantement. » Dans ce cadre, faites apparaître Elvire, et ce sera *le Lac* de Lamartine. Voilà

comment Chateaubriand se trouvait novateur, à son insu, et presque malgré lui.

Oui, malgré lui; car, en 1800, ses principes étaient ceux de Fontanes; croyons-en la profession de foi que voici : « Si le génie enfante, c'est le goût qui conserve : sans le goût, le génie n'est qu'une sublime folie. Chose étrange que ce tact délicat soit encore plus rare que la faculté de créer! L'esprit et le génie sont répandus assez également dans les siècles; mais il n'y a dans ces siècles que certaines nations, et, chez ces nations, que certains moments où le goût se montre avec toute sa pureté : *avant ou après, tout pèche par défaut ou par excès.* » Son ami ne signerait-il pas cette pensée : « Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie : il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur. Alors, mes larmes sont délicieuses : je pleure, mais c'est au son de la lyre d'Orphée. Je pleure, mais c'est aux accents des Muses. Ces filles célestes pleurent aussi, mais ne défigurent point leurs traits divins par des grimaces. Les anciens donnaient aux Furies mêmes un beau visage, apparemment parce qu'il y a une beauté morale dans le remords. » Il déclarait encore que l'imagination et l'esprit ne sont point l'âme du véritable talent, « mais bien le *bon sens* avec l'expression heureuse », et que nul ouvrage ne peut vivre si les idées y manquent d'une logique à laquelle le lecteur « doit *le plaisir de la raison*, même au milieu de la folie ». Bien plus, il professe

que « la distinction des genres est née de la nature même, et que chacun d'eux a ses règles nécessaires ». Aussi n'hésite-t-il pas à condamner dans le drame « le mélange du sérieux et du bouffon », ou la diffusion d'une intrigue qui « embrasse l'unité d'une existence, du berceau à la tombe ». Il y censure l'amour du laid, « des verrues, des rides, des formes triviales ou communes, la multitude des personnages, le fracas de la scène, le *fac-simile* de tous les crimes, la fantasmagorie des gibets et des bourreaux, l'étalage des assassinats, des viols et des incestes¹ ». Il se révolte contre ceux qui préfèrent « un chardon à une rose, la plaine Montrouge à la baie de Naples, et un toit à porcs au Parthénon ». Il résume enfin sa poétique dans cette protestation : « Soutenir qu'il n'y a point d'idéal, qu'il ne faut pas choisir, qu'il est permis de tout peindre, c'est simplement un jeu d'esprit dans ceux-ci, une dépravation du goût dans ceux-là, un sophisme de la paresse dans les uns, de l'impuissance dans les autres². »

Celui qui tenait ce langage ne pouvait accepter Shakespeare sans restrictions, surtout en 1801, sous

1. Nos citations ne sont pas seulement empruntées aux *Mélanges*, mais à l'*Essai sur la littérature anglaise*. Cet écrit de date postérieure prouve que Chateaubriand est resté fidèle à ses premières impressions.

2. Dans la préface d'*Atala* (1^{re} édition), il disait déjà : « Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres. »

l'œil sévère de Fontanes¹. Aussi ne veut-il pas aider à « placer le monstre sur l'autel ». Pourtant, il se défend mal d'un enthousiasme involontaire, en face « de ce génie prodigieux » qui lui paraît aussi extraordinaire dans le rire que dans la terreur et les larmes. Il avoue donc que « la troisième scène du quatrième acte de Macbeth vaut le sublime de Corneille, que les adieux de Juliette et de Roméo égalent ou surpassent les plus naïves beautés du théâtre grec. » Il célèbre le miracle d'une puissance créatrice qui anime jusqu'aux objets inanimés : « car rien n'est mort sous son toucher, pas même la Mort. » Il le classera plus tard en son rang, dans la compagnie de « ces *génies mères* qui ont enfanté et allaité tous les autres. » Mais, tout en reconnaissant que « jamais homme n'a jeté des regards plus profonds sur la nature humaine », et qu'on ne sau-

1. Dans ses lettres datées de Londres 1786, Fontanes se montrait fort antipathique au génie de Shakespeare. A la date du 20 janvier, nous lisons : « Ce que je vais vous dire vous paraîtra bizarre ; mais la France a souvent averti les Anglais du mérite de leurs grands hommes ; ce n'est qu'en 1742 que Shakespeare a eu un monument à Westminster. Voltaire qui passe maintenant, chez quelques enthousiastes, pour son détracteur, l'a véritablement plus loué dans ses premières lettres sur l'Angleterre que tous les écrivains du siècle de Charles II et de la reine Anne. Pope lui-même a mis de grandes restrictions à ses éloges.... » Il s'autorisait du sentiment d'un ministre anglais pour prédire « que la renommée de Shakespeare ne tarderait pas à décliner dans sa patrie. » Il affirmait que « le vœu de la saine partie de l'Angleterre était pour un théâtre français ;... que Le Tourneur s'était fait tort par sa traduction, *également méprisée des deux peuples*, à cette différence près que l'Angleterre en faisait encore moins de cas que la France. »

rait trop l'admirer, « si on le compare à son siècle », il ne s'accoutume point à sa « licence de sauvage ivre », et il lui préfère de beaucoup Racine, « comme l'Apollon du Belvédère à une grossière statue d'Égypte. » S'il excuse les vices d'un théâtre dont le parterre est composé de juges arrivant du Bengale, ou de la côte de Guinée », il se moque des naïfs qui « applaudissent dans l'Eschyle britannique ce qu'ils siffleraient ailleurs », et dénonce les habiles « qui caressent sur ses bosses leurs propres défauts. » Il n'est pas dupe non plus de ces trompe-l'œil qui, sous prétexte de couleur locale, trahissent « la décadence de la haute poésie et du vrai drame. » Le génie de Racine « n'emprunte rien, dit-il, à la coupe des habits. Dans les chefs-d'œuvre de Raphaël, les fonds sont négligés, et les costumes inexacts... On se contente des petites beautés, quand on est impuissant aux grandes. On imite des fauteuils et du velours, quand on ne sait plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. »

C'est qu'au fond Chateaubriand appartient à l'école où l'on estime avant tout l'équilibre, la juste proportion des parties, la perfection de l'ensemble, le fini du détail, la force contenue, et ce qu'il appelle « les suavités d'un harmonieux pinceau. » Il est vrai que la pratique de l'écrivain sera souvent infidèle à sa théorie ; mais il n'en conserve pas moins pour l'idéal classique la ferveur d'un premier amour : son goût le recherche comme une

joie, et sa conscience le respecte comme une loi. Cependant, il n'en faut pas conclure qu'il redoute les libertés de l'imagination ; car le traducteur de Milton a prouvé qu'il ne reculait pas devant des audaces qui scandalisaient alors les orthodoxes. Il est probable que le chantre des *Martyrs* entreprit cette lutte avec l'archange, afin de s'assouplir d'avance, et de dérober au maître quelques-unes de ses images les plus hardies. Sous les bizarreries d'une exactitude trop scrupuleuse qui violente notre langue, tressaille du moins la foi d'un artiste. A travers les défauts d'un système qui tente l'impossible brille aussi la flamme d'un génie duquel on pourrait dire comme de la montagne sainte : « On ne le vit pas dès l'abord, parce qu'il était obscurci par l'éclat de sa lumière¹. » Au lieu des timides paraphrases qui, chez Delille, masquaient les fiertés d'un style étrange, la courageuse version de Chateaubriand nous fait croire à la présence réelle du Dieu « pour lequel il n'y a pas assez d'autels. » On sent bien qu'il a vécu longtemps près de lui, cœur à cœur.

Aussi remplira-t-il de ce grand nom la moitié du livre incohérent où il prétend passer en revue les monuments de la *Littérature anglaise*. Il ne lui suffit pas alors d'adorer le poète dont les lèvres ont été touchées du feu sacré ; car il veut encore « lui donner la main, pour aider sa *prose* à sortir de la tombe. » Son indulgence va presque jusqu'à

1. Ce vers est emprunté à Milton.

pardonner le libelle où un régicide « soufflette la tête coupée d'un roi. » Il ose amnistier ces insultes qui vont au delà de l'échafaud. Chez ce nouvel Homère, tout le ravit, même les défaillances de son sommeil ; car rien ne lui semble plus naturel que de voir Satan inventer l'artillerie, ou convoquer les deux Chambres de son parlement. Mais ne sourions pas d'un enthousiasme qui inspire des traits charmants, par exemple ceux-ci : « Des nuances et des lumières manquent parfois à ses tableaux. Alors, on devine que le peintre ne voit plus, comme en musique on reconnaît le jeu d'un aveugle à l'indéfini de certaines notes. Les descriptions du *Paradis perdu* ont quelque chose de doux, de velouté, de vapoureux, d'idéal comme des souvenirs. Les soleils couchants de Milton sont en rapport avec son âge, avec la nuit de ses paupières, et la nuit approchante de la tombe. Ils ont un caractère de mélancolie qu'on ne retrouve nulle part. Lui demanderez-vous rien de plus, lorsque, peignant une nuit de l'Eden, il vous dit : « Le rossignol répétait ses plaintes amoureuses, et le silence était ravi. » Cinq ou six vers lui suffisent pour offrir le spectacle religieux du matin : « La lumière sacrée commence de poindre
« dans l'Orient, parmi les fleurs humides. Elles exhalent leur encens matinal, alors que tout ce qui respire sur le grand autel de la terre élève vers le Créateur des louanges silencieuses. » On croit lire un verset du psaume : « *Jubilate Deo, omnis terra : benedic, anima mea, Domino.* »

La simplicité dans la grandeur, voilà ce qui enchante ici une âme fraternelle. Le vaste désert de la création naissante a pour René l'attrait d'un monde vierge où il se plaît à oublier l'autre. C'est avec une sorte de piété filiale qu'il assiste au drame de la chute originelle. Il parcourt sans vertige cette épopée dont le cadre immense comme l'univers embrasse le chaos, l'enfer, le ciel, la terre, l'éternité, le temps, toutes les douleurs, toutes les joies du cœur humain. Ces visions sublimes ou gracieuses, il les interprète avec puissance et volupté. Il fait comprendre les mille contrastes des passions qui grondent, et des émotions qui palpitent dans ce poème tragique et tendre, où retentit l'écho lointain d'une révolution politique et religieuse. L'éloquence de ce commentaire est ici d'autant plus pénétrante que le critique fait un retour sur lui-même, en face du génie malheureux auquel il rend un sympathique hommage. Après 1850, n'écrivait-il pas : « Milton servit Cromwell, j'ai combattu Napoléon. Il attaqua les rois, je les ai défendus. Il n'espéra point en leur pardon, je n'ai point compté sur leur reconnaissance. Maintenant que, dans nos deux pays, la monarchie penche vers la fin, Milton *et moi* nous n'avons plus rien de politique à démêler ensemble. Je puis donc m'asseoir à la table de mon hôte : il m'aura nourri jeune et vieux. Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance. »

Ce *moi* trop envahissant nous gâte (il faut bien le dire) les pages brillantes où le révélateur de la

poésie anglaise semble songer surtout à se dresser un piédestal. C'est ainsi qu'importuné par le nom populaire de Walter Scott, il lui reprochera d'avoir perverti l'histoire et le roman, de « faire prendre en grippe les cathédrales et le moyen âge. » Mais Byron, plus que tout autre, sentira les effets de cette jalousie ombrageuse. Avec quelle insistance ne répète-t-il pas : « Je suis fier d'avoir ouvert les portes de l'Orient à lord Byron et à une postérité nombreuse que j'ai envoyée en Égypte, comme Jacob y envoya ses fils. Mes traces, en tout pays, ont été effacées par d'autres traces : elles ne sont restées solitaires que dans la poussière de Carthage, comme les vestiges d'un hôte du désert sur les neiges canadiennes. » Ce souci de prendre date a chez lui l'obsession d'une idée fixe, dont voici le perpétuel refrain : « Je devais *précéder* Byron dans sa carrière, et y rester après lui.... J'ai rêvé René sous l'orme d'Harrow, là, où, *plus tard*, il revint rêver, à son tour, Childe Harold.... — Il est allé visiter *après moi* les ruines de la Grèce : il *semble* embellir de ses propres couleurs les descriptions de l'*Itinéraire*.... — Je l'ai *devancé* au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs. » Donc, tout en affirmant « qu'il ne veut pas ôter un seul cheveu à la tête d'un barde immortel », il ne perd aucune occasion de dire très haut que « le falot de sa barque gauloise a montré la route au vaisseau d'Albion sur des mers inexplorées. »

En même temps qu'il fait valoir ses droits d'an-

cêtre sur Childe Harold, Conrad, Lara, Manfred et le Giaour, il laisse entendre qu'une fois « arrivés au pouvoir », ces fils dénaturés ont eu l'ingratitude de le traiter comme un inconnu. « C'est qu'on veut garder le sceptre; on craint de le partager, on s'irrite des comparaisons¹ »! Ces griefs nous autoriseraient à le croire heureux et fier d'une paternité qu'il revendique si publiquement. Or, il n'en est rien, puisqu'il gémit sur « la déplorable école des byroniens. Il ajoute, non sans raison, « qu'une maladie de l'âme n'est pas un état permanent et naturel », qu'on ne peut la reproduire, et « en faire une littérature »; car il n'y a d'inépuisable que les sentiments généraux du cœur humain, la tendresse maternelle et paternelle, la piété filiale, l'amour et l'amitié. Aussi voudrait-il renverser l'idole « que se sont forgée des imaginations échauffées, » ce « *serpent séducteur et corrupteur* », sorte de satan solitaire, génie fatal et malsain qui regarde la vie « comme une affreuse ironie sans cause, comme un sourire pervers du Mal. » Il réproouve « ce fils aîné du Désespoir qui méprise et renie. » Il maudit « ce damné du néant » : colère trop vertueuse, et qui serait plus légitime si elle ne recouvrait pas l'inquiétude d'un rival.

C'est le même sentiment qui, chez l'auteur des

1. « Lorsqu'*Atala* parut, écrit-il, je reçus de Cambridge une lettre signée *Gordon, Lord Byron*, il avait alors quinze ans. Peut-être n'ai-je pas répondu : l'astre n'était pas levé. Depuis, il aura puni mon silence par le sien ».

Mémoires d'outre-tombe, explique des oublis aussi intéressés que ses censures. Il ne parlera de M^{me} de Staël que pour s'étonner de n'avoir pas été nommé par elle dans un ouvrage qui datait de 1800, c'est-à-dire d'une époque où l'astre de Chateaubriand ne s'était pas encore levé. Diminuant toute renommée au profit de la sienne, il accusera Rousseau d'avoir introduit le premier parmi nous « des rêveries désastreuses et coupables », Bernardin de Saint-Pierre « d'avoir eu l'âme peu élevée et l'intelligence bornée. » Il ne sera pas plus charitable pour ses arrière-neveux ; car il les poursuit de railleries amères, et les repousse avec outrage, en disant : « Si *René* n'existait pas, je ne l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais¹. » Ainsi s'étale le travers d'un poète qui, pour se grandir, voudrait nous persuader qu'il n'a pas eu de devanciers, qu'il n'aura point de successeurs. N'est-ce pas le cas de dire avec Chateaubriand : « L'orgueil est la maladie du temps. Tous, nous nous croyons en conscience et avec candeur l'homme du siècle, l'homme qui a ouvert une nouvelle carrière, l'homme qui a fait disparaître le passé, l'homme devant qui les ré-

1. Parlant de ses disciples, Byron écrivit aussi, dans ses *Mémoires* : « Ah ! si, un jour, je reviens parmi vous, je vous donnerai une *baviade* et une *mœviade*, non pas si bonne que l'ancienne, mais mieux méritée. Jamais il n'y eut bande comme celle de vos griffonneurs ; je ne veux pas dire seulement les vôtres, mais ceux de tout le monde. Avec ces imitateurs de Scott, de Moore et de Byron, vous touchez au dernier déclin, à la dégradation de la littérature. *Je ne puis y penser sans me sentir les remords d'un meurtrier.* » (Vol. IV, p. 202.)

putations se sont évanouies, l'homme qui restera, et restera seul, l'homme de la rénovation, l'homme de l'avenir. Heureux le jour qui nous a vus naître! Heureuse la société qui nous a portés dans ses entrailles¹!»

Mais non : ne lui appliquons point ces paroles comme un blâme; car, ridicules pour d'autres, elles furent pour lui la vérité même. Après tout, il ne dit rien de trop quand il se pare de ses titres. Peut-être ne l'eût-il pas fait si des oublieux ne les avaient point méconnus, ou s'il n'eût pas prévu l'indifférence, l'esprit de nivellement, la haine des supériorités, l'anarchie prochaine d'une démocratie littéraire où toute prééminence deviendra suspecte de dictature, et toute tradition odieuse comme une tyrannie. Plus il vieillit, et plus ce pressentiment assombrit ses dernières pensées. Alors, il ne cesse pas d'incriminer ces sentences contradictoires qui « font le soir un butor de ce qui était le matin un aigle. » Il s'écrie avec tristesse : « Nous ne pouvons souffrir une réputation, il semble qu'on nous vole ce qu'on admire... On n'est pas trop fâché, à part soi, qu'un homme de mérite vienne à mourir; c'est un concurrent de moins. Son bruit empêchait d'entendre celui des sots, et le concert croassant des médiocrités. On se hâte d'empaqueter le célèbre défunt dans trois

1. Il ajoutait : « Il arrive qu'au milieu de notre superbe, les bonnes gens courent le risque d'être étouffés : ils sont presque obligés de s'armer eux-mêmes de vanité pour se défendre de celle du passant, comme *on fume dans un estaminet pour repousser la fumée de la pipe d'un voisin.* »

ou quatre articles de journal. Puis, on cesse d'en parler; on n'ouvre plus ses ouvrages. On plombe sa renommée dans ses livres comme on scelle son cadavre dans son cercueil, expédiant le tout à l'Éternité par l'entremise du Temps et de la Mort. » Sur ce sujet, sa verve est intarissable et d'une âpreté poignante. Écoutez encore cette plainte : « Aujourd'hui, tout vieillit dans quelques heures. Fraîche à l'aurore, la voix du poète est cassée au coucher du soleil. Un nom prononcé trois fois importune. Ceux qui s'appelaient la jeunesse de 1850, où sont-ils? Voici venir les grands hommes de 1855 qui regardent ceux de 1850 comme usés, passés, dépassés... Les maillots arriveront bientôt dans les bras de leur nourrice; ils riront des octogénaires de seize ans, de ces dix mille poètes, de ces cinquante mille prosateurs lesquels se couvrent maintenant de gloire dans les coins et recoins de la France. Si par hasard on ne s'aperçoit pas que ces écrivains existent, ils se tuent pour attirer l'attention publique. Autre chimère! on n'entend pas même leur dernier soupir. Bonaparte fut la dernière existence isolée de ce monde ancien qui s'évanouit. La grandeur de l'individu sera désormais remplacée par la grandeur de l'espèce. »

C'en est donc fait des renommées universelles. Lors même qu'il naîtrait encore des talents supérieurs, ils n'auraient plus, pour exprimer leurs harmonies « qu'un instrument discord ou fêlé. » Car, on retourne « aux balbutiements de la langue », aux contes de nourrice, « à l'enfance de l'art. »

Les efforts tentés « pour découvrir de nouvelles formes, un nouveau nombre, pour raviver la couleur, rajeunir le tour, le mot, l'idée, envieillir la phrase, revenir au naïf et au populaire, ne prouvent-ils pas que le *cercle est parcouru*? Au lieu d'avancer, on rétrograde. » Voilà comment Chateaubriand devait juger, après l'épreuve accomplie, la révolution dont il avait été, sans le désirer, un des plus influents promoteurs. Il en arrive à croire qu'un jour approche où « la littérature ne paraîtra plus qu'une occupation puérole... Dès lors, nul ne sera tenté de se créer une multitude d'ennemis, pour la satisfaction de maintenir les vrais principes du goût dans une carrière où il n'y aura ni gloire, ni honneur à recueillir. » Ainsi donc, le temps des dominateurs suprêmes est définitivement passé : toute aristocratie doit périr, et celle de l'art ne sera pas plus durable que les autres. Or, un pouvoir renversé par le temps ne se rétablit jamais. « En vain vous essaieriez de le rajeunir sous une forme nouvelle. Il ne peut rajuster ses membres disloqués dans la poussière où il gît, objet d'insulte et de risée. De la divinité devant laquelle on avait fléchi le genou, il ne reste que d'ironiques misères. Lorsque les chrétiens brisèrent les dieux d'Égypte, ils virent des rats s'échapper de la tête des idoles. Tout s'en va. Il ne sort pas aujourd'hui un enfant des entrailles de sa mère qui ne soit ennemi de la vieille société! »

Dans ces lamentations prophétiques il faut faire la part de la fantaisie. Lui-même il semble nous y

inviter, lorsqu'il se livre à des saillies d'humeur comme celle-ci : « Des peuplades de l'Orénoque n'existent plus. Il n'est resté de leur dialecte qu'une douzaine de mots prononcés dans la cime des arbres par des perroquets redevenus libres. La grive d'Agrippine gazouillait des mots grecs sur les balustrades des palais latins. Tel sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes. Quelque sansonnet de New-York sifflera sur un pommier des vers de Shakespeare inintelligibles au passant. Quelque corbeau envolé de la cage du dernier curé franco-gaulois, du haut de la tour en ruines d'une cathédrale abandonnée, dira à des peuples étrangers, nos successeurs : « Agréez les accents d'une voix qui vous fut connue ; vous mettrez fin à tous ces discours. » Ce badinage d'un caprice qui s'amuse nous avertit que bien des boutades se mêlent au découragement d'un Alceste qui rêve la fin du monde, parce que le sceptre lui échappe, et que sa royauté décline. Aussi ne prendrons-nous pas au tragique toutes les hyperboles des oraisons funèbres qui furent ses adieux aux douceurs de la vie. Mais ces explosions d'ironie désenchantée n'en confirment pas moins, comme les œuvres de 1800 à 1815, une vérité que l'on pourrait formuler ainsi : « Le goût de Chateaubriand fut d'une autre école que son talent ; et il défendit la tradition par ses doctrines, en l'altérant ou la renouvelant par ses exemples¹. »

1. Lamartine exprime bien cette vérité dans ce passage que j'emprunte à ses *Confidences* : « Je me souviens qu'un jour, assis

C'est à lui-même qu'il a l'air de penser, lorsqu'il dit, en 1802 : « Il y a de certains styles qui sont en quelque sorte contagieux, et teignent les esprits de leurs couleurs. » Le sien, je le comparerais volontiers à un aimant qui agit par attraction aussi mystérieuse qu'invincible. Mais cette vertu s'exerçait, en dehors de sa volonté, fatalement, comme une force de la nature. Voilà pourquoi Chateaubriand se trouva romantique, sans préméditation, et presque à son corps défendant. Loin d'accepter cette situation, qui pourtant flattait son amour-propre, il en déclina toujours la responsabilité. Cette attitude, qui parut un calcul de coquetterie, fut peut-être la précaution d'un caractère indépendant qui ne se laissa point accaparer par ses prétendus disciples, et le courage d'un bon sens qui, dominant les partis littéraires, se réserva le droit de dire à chacun ses vérités. Car, tout en ayant la haute ambition de gouverner les intelligences, il se sentait trop grand

avec quatre de mes condisciples sur un tronc d'arbre, au bord du Rhône, nous lûmes, pendant toute une récréation, quelques chapitres du *Génie du christianisme*, et que nous en fûmes émus jusqu'aux larmes d'admiration. Quand le livre fut fermé, nous nous interrogeâmes les uns les autres sur nos impressions réfléchies ; tout le monde s'écria que c'était le plus beau livre qui fût jamais tombé sous nos yeux dans le cours de nos lectures. — Et toi ? me demandèrent mes camarades. — Moi, répondis-je, je pense comme vous ; c'est bien beau, mais *ce n'est pas du vrai beau*. — Et pourquoi ? — *Parce que c'est trop beau*, répondis-je ; parce que la nature y disparaît trop sous l'artifice ; parce que *cela enivre au lieu de toucher* ; et, s'il faut tout vous dire en un mot, parce que les larmes que nous venons de verser sont des *larmes de nos nerfs, et non pas de nos cœurs*. »

pour s'emprisonner dans l'étroite enceinte d'une coterie, ou se contenter d'une province, lui qui s'estimait digne d'un empire. Épris de cette vraie gloire qui vise au delà du temps présent, il n'était pas homme à s'entourer d'un cortège dont il pouvait être embarrassé devant la postérité. Outre que, par point d'honneur chevaleresque, il n'aimait pas à se ranger du côté des vainqueurs, il lui appartenait plus qu'à tout autre de signaler les écueils à ceux qu'il avait guidés vers de nouveaux rivages. Lorsque les ennemis de toute règle abusèrent de son nom comme d'un drapeau, sa réprobation fut donc aussi légitime que leur indiscipline était extravagante.

Quand sa voix protesta contre une émeute qui se crut une révolution, elle méritait d'être entendue comme au jour où il avait réveillé les esprits de leur torpeur, et affranchi l'imagination des servitudes qui la tenaient captive. Tandis que les contempteurs de Racine songeaient uniquement à faire frémir les nerfs par les violences d'une poétique brutale, et substituaient à la peinture des passions les prestiges du décorateur ou du machiniste, il fut assurément très opportun de rappeler l'art dramatique à son devoir, qui sera toujours de faire couler des larmes généreuses, et de susciter des émotions capables d'être une joie ou une leçon. Chateaubriand restait donc alors fidèle à lui-même et aux opinions qu'il professait, en 1800, lorsque, cherchant le progrès dans l'accord de la tradition et de la liberté, il exprima ce vœu : « Ne serait-il pas possible d'asso-

cier le respect des anciens aux exigences du goût moderne, de marier ainsi les deux écoles, et d'en faire naître le génie d'un âge nouveau? » Or, à cette époque même, à l'heure de la jeunesse et de ses espérances, il ne se fit guère d'illusions sur l'avenir; car il disait : « Il y a des dangers dans toute concession : si l'on cède sur un point, on ne saura bientôt plus s'arrêter. » Ce pronostic contenait en germe le pessimisme de ses dernières années. Il ne faut donc point y voir une palinodie. Reconnaissons plutôt que de toutes les croyances patronnées par Chateaubriand, les plus constantes furent encore ses convictions littéraires. Si nous respectons le légitimiste qui, avec des instincts démocratiques, garda sa foi à une dynastie déchue, sans fermer les yeux sur ses fautes, nous devons également honorer le classique libéral qui, après avoir lancé le train des idées romantiques, prévit un déraillement, et, jetant alors un cri d'alarme, voulut sauver du naufrage les principes de l'art, comme jadis, au début du siècle, il s'était porté vaillamment au secours du christianisme enseveli sous les décombres de l'ancien régime.

CHAPITRE VI

JOUBERT. — I. L'homme. — Le valétudinaire souriant ; un sage. — Influence de Diderot ; un esprit inaccessible à la contagion du siècle, mais affranchi des préjugés d'École. — Ses amitiés. — Fontanes. — Le conseiller de l'Université. — Le bon génie de Chateaubriand, le directeur de conscience littéraire. — Le frein et l'aiguillon. — M^{me} de Beaumont ; une Muse. — II. Le penseur qui platonise et séraphise. — Le mysticisme du contemplateur — Un juge clairvoyant du siècle et de ses maladies morales. — L'admirateur désintéressé du premier consul. — La politique de restauration sociale. — III. Le critique. — Vues d'avenir. — Le psychologue et le moraliste. — Le prophète de Sainte-Beuve. — Une poétique conservatrice et libérale. — L'esprit hospitalier, le classique dissident. — Jugements sur Racine et Fénelon, sur les anciens et les modernes. — L'écrivain. — Tourment de la perfection. — Les raffinements ; l'alambic. — Conclusion.

La conclusion du chapitre qui précède pourrait se résumer ainsi : « Dans le luxe de nos écrits, ayons du moins l'amour de cette simplicité que nous n'avons plus, et que nous ne saurions plus avoir. En buvant dans notre or, regrettons les coupes antiques, et chérissons ce qui vaut mieux que nous. » Si cette pensée que nous empruntons à Joubert devint un principe de jugement pour Chateaubriand, nul ne s'en étonnera ; car il y eut un lien fraternel entre le poète et l'ingénieux moraliste qui, selon l'expression de Sainte-Beuve, fut, avec Fontanes, un de ses anges gardiens. Jamais talents plus dévoués à la gloire d'un beau génie n'ont été mieux

faits pour exercer sur lui, par des conseils différents, une influence également bienfaisante. Sur les frontières de deux siècles, ils représentaient des doctrines en apparence opposées, mais susceptibles de se combiner, et dont l'accord eût été le salut de l'avenir. Tandis que l'un usait du frein, l'autre, employant l'aiguillon, était l'excitateur qui, ennuyé des airs connus, suggéra les hardiesses, éveilla les instincts natifs, ouvrit les sources vives, encouragea les saillies originales, et provoqua les nouveautés heureuses.

Ce titre seul suffirait à recommander Joubert. Directeur de conscience littéraire, connaisseur attentif à tout ce qui intéresse l'intelligence, il passa délicieusement sa vie à semer de belles pensées, à goûter des œuvres exquises, à présider au cercle des délicats, à rêver, à méditer, à contempler un idéal solitaire, mais sans aucune prétention d'auteur; car, en dépit des plus pressantes instances, il prit pour devise ces vers de Lebrun :

Voulez-vous ressembler aux Muses ;
Inspirez, mais n'écrivez pas.

Amoureux de la perfection, et, par suite, très ménager de son encre, il se contenta de fixer, pour son propre plaisir, quelques-uns de ces mots qui suffisent, comme il dit, « à illustrer un grand esprit¹. »

1. Si Joubert écrivit ses *Pensées*, nous en devons quelque gratitude à Fontanes qui, cette fois encore, fut bon prophète, quand

C'est ce que prouva sa célébrité posthume. Quatorze ans après sa mort, en 1838, Chateaubriand souleva, mais à demi, le voile sous lequel se dérobait cet homme supérieur, « dont le cœur fut d'or, et qui, aussi spirituel que pas un, avait par ci par là du génie. » Hommage de quelques fidèles, ce premier recueil alluma la curiosité publique; et, grâce à Sainte-Beuve qui donna un *coup de cloche* retentissant, il fallut bien ouvrir aux profanes la porte du sanctuaire. L'édition de M. Louis de Raynal nous livra la clef détenue par certains privilégiés; et, désormais populaire dans une élite, la renommée de Joubert ne périra plus, mais elle est encore discrète, et garde le charme de cette affectueuse intimité qui fut son unique ambition. Pour être éloquent, il avait besoin de sentir autour de lui « la tiède température de la sympathie. » Qu'il en soit de même aujourd'hui. Traitons-le comme un hôte qui vient s'asseoir à notre foyer, comme un ami qui nous confie le meilleur de ses sentiments. C'est à cette sincérité d'un cœur ingénu qu'il dut sa place d'honneur dans une histoire des lettres françaises. Un tableau de l'époque impériale serait donc incomplet, si nous ne

il lui adressa ce conseil, dans une lettre du 22 juillet 1803 : « Vous êtes en pleine solitude, mon bon ami. Rien ne vous déstait. Je vous exhorte à écrire tous les jours en rentrant les méditations de votre journée. Vous choisirez au bout de quelque temps parmi ces fantaisies, et vous serez surpris d'avoir fait, presque à votre insu, un fort bel ouvrage. Ce travail ne sera pas pénible, et sera glorieux. Il faut laisser quelques traces de son passage, et remplir sa mission. »

mettions pas en lumière cette physionomie expressive dans laquelle nous chercherons l'homme, le penseur, le critique et l'écrivain.

I

L'homme, il apparaît à chaque page du journal psychologique où, comme Montaigne, il « se proposa luy-mesme à luy pour argument et subject d'estude. » Sa vie, par un choix réfléchi, demeura presque tout entière domestique et privée; car elle préféra l'ombre au grand jour, et les événements n'y furent guère que des affections partagées, des regrets fidèles, ou des pensées dignes d'être « inscrites, ainsi qu'il disait, sur la soie ou l'airain. » L'ensemble de cette sereine existence nous laisse l'idée d'un sage qui mérita d'être heureux.

Le bonheur a du prix lorsqu'il vient de nous plus que des choses : or, tel fut le sien; la conduite y contribua plus que la fortune. Il croyait qu'il importe peu d'être satisfait des circonstances, pourvu que la manière de les accepter nous rende contents de nous-mêmes. Ce n'étaient point là de vaines phrases. Il suffit de jeter les yeux sur sa correspondance pour s'assurer qu'il agissait d'après ses maximes. Il manqua du premier des biens; car son âme tenait à ses organes par des attaches si frêles qu'au moindre souffle elle menaçait de s'en échapper. Dans les meilleurs jours, sa santé ressemblait à la convalescence : ce fut comme un équilibre instable

entre des faiblesses qui ne se soutenaient que par artifice et régime. Mais l'égalité de son humeur n'en ressentit aucune atteinte. Valétudinaire aimable, il fit bonne mine à la souffrance, et nul ne sut causer de ses maux avec plus de détachement ou d'aménité. Jugez-en par ces doléances : « Le docteur a beau me voir éteint, gisant, maigri, muet et incapable de supporter le moindre travail ou même le moindre plaisir sans être épuisé, il me juge en fort bon état. Depuis qu'il n'a plus de nouveau remède à m'ordonner, il me voit guéri, le croit de bonne foi, et le dit à tout le monde. La vérité est que je suis toujours également malade, mais avec plus de variété, ce qui est au moins un agrément. Je suis aussi plus accoutumé à mes maux, et j'y vois plus clair. Ce sont là des mieux dont je sens vivement le prix, mais sans pouvoir convenir que j'en éprouve d'autres. » Au fond, il s'en consola ; car cette fragilité paraissait une des conditions de sa fine essence. M^{me} de Chate nay ne voyait-elle pas en lui une âme qui, par hasard ayant rencontré un corps, s'en tirait comme elle pouvait ? Sans cesse, les deux principes tendaient à se séparer ; mais les affaiblissements secrets de cette décadence continue ne troublèrent pas la quiétude de son stoïcisme souriant. « La vie est un devoir, disait-il ; si le soin de l'entretenir est le seul qui nous soit permis, il faut s'en acquitter gaiement, de la meilleure grâce qu'il est possible, et *attiser ce feu sacré*, en s'y chauffant de son mieux, jusqu'à ce qu'on vienne nous dire : c'est assez. »

Ce foyer, dont la flamme était chez lui si vacillante, n'en rayonna pas moins d'une chaleur qui pénètre. Dans une de ses lettres où il s'analyse avec un désintéressement étranger à toute complaisance personnelle, il nous raconte que, jeune encore, il inquiétait la prudence de sa mère par un caractère indifférent à la fortune, net de toutes les petites passions qui la poursuivent, intrépide dans ses espérances, dédaigneux de prévoir, négligent à se précautionner, et prompt à donner sans jamais compter. Comme elle lui en faisait de tendres reproches : « Je ne veux pas, répondit-il, que l'âme d'aucun homme soit supérieure à la mienne. C'est bien assez que les riches aient les avantages de la richesse : certes, ils n'en auront pas d'autres. » Fière parole qu'il sut tenir ; car l'emploi de ses facultés ne fut jamais qu'un exercice de perfection morale ; et, lorsqu'aux approches de l'heure suprême sa main défaillante saisit une dernière fois la plume, il eut le droit d'écrire ces mots comme un testament : « 22 mars 1824. Le vrai ! le beau ! le juste ! le saint ! »

Or, s'il put se rendre un pareil témoignage, ne l'attribuons pas seulement à l'excellence de sa nature ; car sa vertu fut l'œuvre d'une volonté courageuse qui ne se livra point aux courants du siècle. Ce fut en traversant les erreurs de son temps qu'il apprit à mieux aimer les vérités éternelles : il offrit donc l'exemple rare d'une conscience invulnérable à la contagion d'une société qui imposait aux plus

incorruptibles ses préjugés ou ses mœurs. Né à Montignac, dans le Périgord, en 1754, élevé à l'Oratoire, il avait vingt-quatre ans lorsque, vers 1778, il vint à Paris, et fréquenta le monde des philosophes. Lié familièrement avec les principaux encyclopédistes, il se laissa séduire par la verve éblouissante de Diderot, qui remua profondément un jeune homme échappé de la veille à la somnolence de la vie provinciale. Ce fut pour lui un puissant éveil; mais il avait une candeur qui le mettait à l'abri de tout péril. Agité sans être entraîné, il ne fit donc que rendre plus vraies, en les rectifiant, les idées neuves qu'il devait au commerce d'un réformateur aventureux. En passant du maître au disciple, elles perdirent tout ce qu'elles pouvaient avoir de téméraire ou de déclamatoire. Mais, si le métaphysicien ne laissa pas entamer sa raison, le critique n'oublia jamais le premier initiateur qui lui fit aimer le libre mouvement d'une intelligence ouverte, hospitalière et tolérante.

Ajoutons que les passions politiques, si ardentes autour de lui, ne troublèrent point sa modération. Leur voisinage n'eut d'autre effet que de lui rendre plus haïssables tous les excès, et de l'engager définitivement dans l'asile où son obscurité le protégea contre les proscriptionnaires. Il paya pourtant sa dette de citoyen. Lorsqu'en 1790 l'Assemblée constituante organisa les justices de paix, ses compatriotes de Montignac l'investirent de cette magistrature populaire; et il remplit ce ministère conciliateur avec un

sentiment du devoir qui suppléait à la vocation. Mais, après l'explosion des violences, il se réfugia en Bourgogne dans sa retraite de Villeneuve-sur-Yonne où la famille, les lettres et l'amitié lui permirent d'attendre la fin de l'orage¹. Dès lors, nous ne voyons plus en lui qu'un philosophe envisageant les choses d'un point de vue idéal, en sybarite voué par entraînement aux voluptés de la pensée pure, et aux douceurs d'une société dont il était le centre.

De toutes ces relations la plus ancienne fut celle qui s'établit entre lui et Fontanes. A une époque où le jeune poète n'avait pas d'autre fortune que son nom et sa plume, la diplomatie de Joubert réussit à lui ménager les avantages d'une alliance qui devait le rendre indépendant. Le roman fut mené à bien, non sans peine : car il avait fallu triompher d'un tuteur qui, chez le mari de sa nièce, ne se contentait pas de la naissance et du talent. La lettre qui emporta cette victoire est un chef-d'œuvre d'éloquence insinuante². Toutes les promesses d'avenir

1. Chateaubriand disait de cette retraite : « Les côteaux de Villeneuve sont, il est vrai, secs et pelés; mais ils sont assez hauts, et ont un faux air de montagnes qui ne leur va pas mal.... Je tiens qu'à la brume, entre chien et loup, Villeneuve est un très joli pays. Il y a des beautés qui, comme vous le savez, ne supportent pas le grand jour. »

2. « Deux dames de Lyon, Mme de Cathelin et sa fille, voyageant avec le baron de Juys, leur vieux parent, s'étaient arrêtées quelques jours à Villeneuve, où demeurait Joubert. Elles l'y rencontrèrent par hasard, et il ne tarda pas à les charmer, à gagner leur confiance. Trouvant dans Mlle de Cathelin toutes les qualités qu'il rêvait pour M. de Fontanes, il fit valoir le mérite de celui-ci, ménagea une entrevue à Paris, et décida par son ac-

glorieux que l'avocat y faisait valoir, Fontanes sut les dépasser. Aussi eut-il l'occasion de témoigner sa reconnaissance : devenu grand maître de l'Université, en 1809, il s'empressa d'offrir à Joubert un siège, à côté de lui, dans le conseil supérieur de l'instruction publique¹. Ce poste fut accepté, mais par attachement à la personne et désir de faire entendre la vérité tout entière, sans jamais offenser les bienséances. En mainte rencontre, le souvenir d'une égalité récente lui donna le droit d'exprimer des conseils, ou même des reproches sûrs d'être écoutés « Ah! *Monseigneur*, lui écrivait-il un jour, *vous êtes bien heureux de m'avoir, et je veux vous en féliciter.* Vous avez subjugué tout le monde autour de vous, excepté moi. Toutes les opinions se

tive intervention le succès d'un projet que le principal intéressé avait d'abord jugé impossible. Dans une lettre au baron de Juys, il plaide éloquemment la cause de son ami. Après l'avoir représenté comme « un homme destiné à faire un jour le plus grand honneur à son pays, jeune, aux portes de l'Académie, ayant déjà de la gloire et un mérite de cette espèce verte et robuste qui ne fait que croître avec le temps », il ajoute : « En le mariant, et lui donnant une fille charmante, propre à entretenir en lui un perpétuel enchantement, vous rendriez un grand service aux beaux-arts et à la France : *vous hâteriez l'achèvement d'un grand homme. Il faut que les grands talents, pour acquérir leur maturité, aient été battus par l'adversité passée, et qu'ils soient favorisés par la prospérité présente. Ce sont là leurs vents et leur soleil.* » (*Les correspondants de Joubert*, par M. Paul de Raynal.)

1. De tels conseillers étaient précieux pour le grand-maître, comme l'atteste ce billet de Fontanes : « Mon cher ami, vos notes sont fort bonnes. J'attendrai jusqu'à vendredi votre *ultimatum*. Je ferai un excellent rapport d'après ce que vous m'avez envoyé. *Je brillerai beaucoup, mais grâce à vous.* » 9 Juin 1809.

taient devant la vôtre, excepté la mienne. Je vous dis tout ce que je pense, et je pense avec vous tout ce que je veux. Sans moi, il n'y aurait pas dans votre cour un homme libre, ou du moins qui pût le paraître hautement et publiquement. Sans moi, vous ne connaîtriez pas, hors de votre famille, les délices de la contradiction. Et remarquez ceci, Monseigneur, celui qui sait rire avec vous de ses occupations et des vôtres est l'homme qui attache le plus d'importance à votre rang, à vos fonctions, et les respecte le plus. L'homme qui vous est le moins asservi est aussi celui qui vous est le plus dévoué. » En se jouant ainsi avec l'hermine du ministre, il avait à cœur les intérêts de sa popularité. « Ah ! Monsieur le grand-maître, lui répétait-il, au nom du ciel et de vous-même, gouvernez paternellement, noblement, loyalement, justement et royalement ; pour tout dire en un mot qui ne peut être dit qu'à vous : gouvernez poétiquement. Je *tremble*, quand je songe avec quelle facilité votre successeur, quel qu'il soit (car vous aurez un successeur, et bientôt peut-être), améliorera le sort des hommes qui vous avaient été confiés, et leur fera trouver son administration plus protectrice, plus prévoyante, plus soigneuse d'eux-mêmes, et plus humaine que la vôtre. » Pour commenter ces alarmes, lisez une autre lettre dans laquelle il articule le mot d'*avarice* contre la trésorerie de M. de Fontanes. Il allait jusqu'à proposer le sacrifice de son propre traitement pour remédier à ce qu'il appelait les actes de lésine

des opérations officielles. Sa bonté ne fut égalée que par le discernement avec lequel il appréciait la valeur des hommes ; car il se montra l'infatigable promoteur du mérite qu'il savait si bien découvrir ; et, quand on fit la sourde oreille, il parla si haut qu'il finissait toujours par forcer l'attention.

Le billet dans lequel il recommande M. Maillet-Lacoste est un monument du genre, et vaut les plus jolies lettres de Voltaire. Il allait jusqu'à prévenir les vœux de ses obligés : témoin Chênédollé auquel il écrivait : « Si vous voulez être inspecteur de l'Académie de Caen, vous n'avez qu'à le dire. *Nous enverrons ailleurs* celui qui occupe cette place, pour vous la donner. » Mais, M. de Fontanes ne se prêtant pas assez vite à cet arrangement, le protecteur du poète se mit à gronder et à supplier tour à tour. « Songez donc, dit-il tout bas, qu'il a été le confident de votre muse, le disciple de vos exemples. Il a voulu vous imiter ; est-ce donc là ce qui vous a fâché ? Il vous a imité mieux que tout autre : cela devait vous apaiser. Enfin, Chênédollé est par nature votre admirateur ; il le sera toujours, et malgré vous, et malgré lui, jusqu'au fond de ses moelles et de ses veines. » Cette fois, les arguments furent décisifs, et la *combinaison* réussit.

Mais il fut surtout le bon génie de Chateaubriand ; car il s'empressa de lui ouvrir la carrière, de le guider dans ses voies, et d'accommoder cette direction à ses aptitudes. Il collabora même indirectement au *Génie du christianisme*. On n'en saurait

douter en présence des conseils qu'il rendit plus persuasifs en les adressant par l'intermédiaire de M^{me} de Beaumont, chez laquelle Chateaubriand entassait les matériaux d'une érudition hâtive¹. Le voyant dépouiller l'antiquité profane et sacrée, s'enfoncer dans les arcanes de la théologie, consulter et compulsur d'énormes in-folio, l'ami vigilant s'effraya des nuages de poussière soulevés par cette enquête. Il craignit que la lampe merveilleuse n'en fût étouffée. Aussi crut-il devoir rappeler l'enchanteur à sa vocation. « Dites-lui bien que c'est de la beauté et non

1. « Notre ami, disait-il, n'est point un tuyau, comme tant d'autres; c'est une source, et je veux que tout paraisse jaillir de lui. Recommandez-lui, je vous prie, de faire ce qu'il voudra dans sa chambre de ses in-folio, mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations. »

Chateaubriand sentait que « son heure était venue. » Il travaillait avec une sorte d'enivrement. Voici une lettre de Mme de Beaumont (Savigny, septembre 1801), qui nous le montre à l'œuvre : « Il a fallu lui procurer tout de suite les *Lettres édifiantes*, et l'*Histoire de la nouvelle France*.... Il a maintenant à peu près tout ce qui lui est nécessaire.

« L'*Histoire ecclésiastique* ne lui a servi qu'à s'assurer de la hiérarchie; *Montfaucon* à rien encore. Mais il fait des *Lettres édifiantes* et de tous les missionnaires un usage merveilleux.... Ce qui me confond, c'est le parti qu'il a tiré des huit volumes des *Moines*, de ce fatras si sec, si aride, et qui m'a si mortellement ennuyé. Il y a véritablement là une sorte de miracle, et le secret de l'enchanteur est de s'enchanter lui-même. Il n'a l'air d'avoir fait que rassembler des traits épars, et, avec cela il vous fait fondre en larmes, et pleure lui-même, sans se douter que son talent soit pour quelque chose dans l'effet qu'il produit et qu'il éprouve.

« Cependant, au milieu de son ravissement, il faut que je vous avoue la crainte dont je suis tourmentée, et qui ne me laisse pas un moment de repos. Il veut que son ouvrage paraisse en février, au plus tard, et d'après ce qu'il a encore à faire, et surtout à

pas de la vérité que l'on recherche dans son ouvrage; que son esprit seul, et non pas sa doctrine, en pourra faire la fortune; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand. » C'était comprendre les ressources du poète et les exigences du public. A sa sollicitude pour une gloire qui lui fut chère s'alliaient les calculs d'un habile qui connaissait son temps, et appropriait le remède au malade. L'imagination étant plus facile à convertir que la raison, il lui

refaire, s'il paraît aussi tôt, je suis intimement convaincue que ce ne peut être qu'avec de grandes imperfections, et très faciles à effacer, en se donnant plus de temps. Mais, la moindre note sur ce ton le jette dans un abattement qui approche du désespoir, de sorte que j'ose à peine m'avouer à moi-même toute ma crainte.

« Mon seul espoir est qu'en lui montrant ces imperfections, il se sentira, de sa propre impulsion, forcé de les faire disparaître; mais l'impatience de finir ne lui fera-t-elle pas illusion? Je n'ai jamais mieux senti que dans cette occasion le malheur de n'avoir pas un goût plus ferme, plus sûr, plus exercé, et de manquer de cette conviction, de cette force qui entraînent.

« Je lui ai lu, comme vous croyez bien, toute votre lettre. Il en a été enchanté, mais il n'en profitera pas. Il s'est écrié vingt fois: « C'est le meilleur, le plus aimable, le plus étonnant des hommes! Oui, je le reconnais bien; il craint toujours que je ne cite trop. » Puis il s'est mis à rire. Il a réellement retranché beaucoup de citations; mais il en a beaucoup ajouté.

« Ce qui m'effraye surtout, c'est la légèreté avec laquelle il énonce certains jugements qui demanderaient, pour ne pas effrayer, à être présentés avec une adresse et une douceur infinies. A cela il n'y a plus de remède. Ce qui me rend timide dans mes observations, c'est qu'il est réellement important pour lui que son ouvrage paraisse promptement. Sans cela j'aurais bien plus de courage, et je ne serais effrayée que de son extrême docilité. » (*Les correspondants de Joubert*, par M. Paul de Raynal).

paraissait indispensable d'appivoiser d'abord des rebelles, et d'accoutumer des indifférents à regarder le christianisme avec quelque faveur. « Le reste, dit-il, sera l'œuvre de la religion. Si une fois la poésie et la philosophie peuvent lui ramener l'homme, elle s'en sera bientôt réemparée, car elle a ses séductions et ses puissances qui sont grandes. On n'entre pas dans les temples bien préparé sans en sortir soumis. Le difficile est de rendre l'envie d'y revenir. » A l'hameçon de la doctrine il voulait donc mettre l'appât d'un plaisir.

Tout en admirant un maître auquel il pardonna plus d'un défaut, Joubert ne se laissa pourtant pas aveugler par son cœur; et, quoiqu'il ait répété souvent qu'il faut considérer ses amis de profil quand ils sont borgnes, il ne se fit pas faute d'envisager en face M. de Chateaubriand. Nous avons déjà parlé de certain portrait qui pourrait bien donner raison aux deux volumes de Sainte-Beuve. C'est une de ces pièces qui ont du poids dans un procès. La vérité est nécessairement là; mais, si la mémoire du personnage public en souffre un peu, celle du peintre n'y perdra rien : car cette franchise conserve, jusque dans sa clairvoyance, un air de douleur paternelle et d'irrésistible amitié qui, sans dissimuler de graves imperfections, les plaint et les excuse *quand même*¹.

1. Il avait dit de Chateaubriand : « Il n'écrit que pour les autres et ne vit que pour lui. » Mais l'amitié ne souffrait pas de cette clairvoyance. Jugez-en par ce fragment d'une autre lettre empruntée au livre de M. de Raynal sur les *correspondants de*

Cette indulgence n'est, du reste, que justice envers un de ces élus dont les faiblesses ont des grâces qui nous désarment. Au lieu d'abuser de ces aveux, rappelons-nous plutôt la gratitude que Chateaubriand exprimait ainsi, dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : « Joubert avait une prise extraordinaire sur l'esprit et le cœur. Quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là, comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait chasser. Sa grande prétention était au calme, et personne ne fut aussi troublé que lui. Il se surveillait pour arrêter ces émotions qu'il croyait nuisibles à sa santé; et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter; car il ne pouvait s'empêcher d'être ému de leurs tristesses ou de leurs joies : c'était *un égoïste qui ne s'occupait que des autres.* »

« Ce Platon à cœur de La Fontaine¹ » ne nous serait pas suffisamment connu si nous gardions le silence sur une autre liaison qui dura de 1794 à 1805. Dans la destinée de tout homme supérieur il y a presque toujours un nom de femme. Or, la muse de Joubert fut Mme de Beaumont, fille d'un ancien ministre, M. de Montmorin, mort sur l'échafaud,

Joubert : « Il nous faut un Chateaubriand plus sage. Voyez si vous en connaissiez quelqu'un. Nous nous brouillerions volontiers avec celui-ci, si vous pouviez nous en fournir un autre. Mais j'ai grand'peur que cette tête-là n'appartienne à un homme unique, et qu'à tout prendre nous soyons éternellement condamnés à l'aimer tel quel, constamment et à la fureur, quoiqu'avec fureur. »

1. Ce mot est encore de Chateaubriand.

en 95. Cette personne distinguée devint pour lui l'objet d'un culte désintéressé jusqu'à l'imprudence. Ne lui avait-il pas présenté l'auteur de *René* qui se trouva bientôt le dieu du temple ? Mais Joubert n'en conçut aucun ombrage, comme en témoigne cette assurance : « Nous étions, elle et moi, bien près *d'être parfaits*, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, j'entends le souvenir de l'innocence¹. »

Cette affection le condamnait d'avance à de longs regrets ; car la vie ne devait être pour Mme de Beaumont qu'une lutte mélancolique contre les rigueurs

1. Après l'avoir perdue, il écrivait à M. Molé : « Mme de Beaumont avait éminemment une qualité qui, sans donner aucun talent, sans imprimer à l'esprit aucune forme particulière, *met une âme au niveau des talents les plus éclatants* : une admirable intelligence. *Elle entendait tout, et son esprit se nourrissait de pensées, comme son cœur de sentiments*, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds... Elle était pour les choses intellectuelles ce que Mme de Vintimille est pour les choses morales. L'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées... L'on pouvait compter que tout ce qui l'avait charmée était exquis, sinon pour le public, au moins pour les parfaits.

Chateaubriand la représente dans ses *Mémoires d'outre-tombe* « plutôt mal que bien de figure, avec un visage pâle et amaigri, mais des yeux coupés en amande qui auraient peut-être jeté trop d'éclat si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards, en les faisant briller languissamment, *comme un rayon de soleil s'adoucit en traversant le cristal de l'eau.* »

Joubert la comparait à « une de ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps. » Elle avait pris pour devise : « Un rien m'agite, et rien ne m'ébranle. »

du sort, qui, après la perte de ses proches, lui infligea le martyre d'un mariage mal assorti, puis le mal impitoyable dont elle était mortellement atteinte. Mais Joubert voulut partager ces douleurs, et les rendre plus légères par une tendresse où entraient de l'admiration et de la pitié. Aussi quel déchirement lorsqu'il vit partir pour Rome celle qui était la fête, je ne dis pas de ses yeux, mais de son âme ! Quel deuil quand il reçut de là-bas ces lignes résignées : « Je tousse moins, mais il me semble que *c'est pour mourir sans bruit*, tant je suis anéantie !¹ » Elle disait trop vrai. Quelques jours après, Joubert lui envoya cet adieu : « Je ne vous ai plus, pour entendre ce que je pense... Je fais vœu de silence. Ma vie intime va tout entière se passer entre le ciel et moi. Mon âme conservera ses habitudes, mais j'en ai perdu les délices. » Son inconsolable tristesse finit pourtant par se rasséréner : car il croyait à l'immortalité².

1. Le 14 septembre 1803, il lui écrivait avec un triste pressentiment : « Je n'ose m'opposer au Midi : il s'agit de tousser moins ; cela est sacré. Néanmoins je crois quelquefois que le vent du désert et le froid de l'isolement vous sont plus funestes que tous les autres. » Le 12 octobre, il ajoute : « Je n'ai jamais entendu dire que l'air de Rome fût bon à rien. Vous me ferez haïr et détester ce lieu dont je rêvais avec tant de délices, par la seule raison que vous y êtes allée, ce semble, mal à propos. » Mme de Beaumont s'éteignit doucement, le vendredi 4 novembre. Son tombeau de marbre blanc se voit encore à Saint-Louis des Français. On y lit cette inscription : « Après avoir vu périr son père, sa mère, sa sœur et deux de ses frères, elle vint ici finir ses jours. F.-A. de Chateaubriand éleva ce monument à sa mémoire. »

2. Il faut lire dans la *Revue des Deux-Mondes* la savante et ingénieuse étude que M. Bardoux a publiée sur Pauline de Mont-

Mais ce vide ne pouvait plus être comblé : si solide que fût son amitié pour M^{me} de Vintimille, elle n'avait pas d'aussi profondes racines. Dans cette correspondance on ne goûte plus que l'agrément d'un esprit qui se joue, la fleur de l'urbanité, les élégances mondaines d'une galanterie respectueuse qui, sans oublier son âge, anime d'un sourire jeune encore des civilités caressantes. Le causeur survivait donc; mais l'homme n'est plus là. Pour le retrouver, oublions le milieu brillant où s'éteignirent ses dernières lueurs, et ouvrons le livre de ses *Pensées*.

II

Métaphysicien sans croire à la métaphysique, Joubert en fit, à son insu, comme on rêve, comme on soupire, comme on prie. Ce n'était point l'art géométrique d'échafauder une théorie sur des abstractions, mais l'habitude de s'isoler, loin de la terre, sur les cimes lumineuses d'où se découvre l'infini. De là, contemplant le concert de l'ordre universel, il se laissait ravir par la volupté des choses immuables et les transports de la spiritualité pure. C'est ce qu'il appelle *platoniser* : « Si mes pensées s'inscrivaient toutes seules, disait-il, sur les arbres que je rencontre, en venant les déchiffrer dans ce pays-ci, après ma mort vous trouveriez

morin, comtesse de Beaumont, « qui n'avait paru dans la vie que pour en souffrir tous les maux. »

que je vécus par-ci par-là plus Platon que Platon lui-même. »

Mais ne lui demandez pas une philosophie. Chose légère, il n'eut de force que pour monter vers ces étoiles qui scintillent dans le firmament de la raison. Impropre au discours continu, ou aux lenteurs du raisonnement, il se défiait des doctrines qui sont une officine de syllogismes; et cependant, il voulut connaître tous les systèmes, mais pour se donner le droit de redevenir ignorant en sûreté de conscience; car ses ailes embarrassées par le réseau de la dialectique brisaient ces entraves, et prenaient l'essor vers ces libres espaces où parfois on le perd de vue, mais sans jamais cesser d'entendre ses chants et le bruit de son vol.

C'est ainsi qu'il voyage d'un astre à un autre. Loin de savoir par quels chemins il a passé, il confesse l'impuissance de sa logique. Humble dans ses hardiesses et simple sous ses raffinements, il ne démontre la vérité que par l'évidence d'une illumination soudaine et la joie dont elle l'inonde. Si des ombres environnent ces clartés, il y voit un nouveau signe de certitude; car il aime ces idées transcendantes qui, élevées au-dessus du doute, inaccessibles aux objections et à la preuve, habitent dans un lointain mystérieux, hors de nos prises, comme ces globes célestes qui gravitent à travers l'immensité.

Telles sont la plupart de ses pensées : elles se soutiennent à distance, sans appui sensible, et se font croire en quelque sorte de plein droit. Aussi

impérieuses que des axiomes, elles ont pourtant la naïveté d'un premier mouvement et la grâce de l'*inspiration*. Oui, c'est le mot qui convient le mieux à cet enthousiasme lyrique, à ces élans qui d'un bond atteignent les sommets, à je ne sais quel instinct divinateur de l'invisible.

Ce mysticisme est le caractère distinct de sa foi religieuse. Elle ne fut pas chez lui rêverie romantique, tradition de famille, raison d'État, bienséance officielle ou attitude aristocratique, mais un besoin de l'âme, un élément de vie morale, de félicité contemplative et de sagesse pratique. Sans confesser tel ou tel *credo*, il estimait que l'idée de Dieu est le seul fond sur lequel nos devoirs soient toujours lisibles; et, si l'incrédulité lui paraissait un état de barbarie, l'impiété lui faisait horreur, comme une dépravation qui peut engendrer toutes les autres. A cette répugnance se mêlent les révoltes du lettré qui juge le persiflage des voltairiens superficiel, vulgaire et hostile à toutes les délicatesses. Devenu banal après avoir couru sur tant de lèvres, ce ricanement l'irrite comme le retour d'une manie sénile, ou l'offense comme une faute de goût. Il sent bien que la raillerie a fait son temps, et que, si l'adversaire veut poursuivre les hostilités, il lui faut renouveler ses engins de guerre.

Pour apprécier Joubert à sa valeur, il convient de chercher en lui un des représentants de cette société polie qui s'étonne de renaître au milieu des ruines, se rallie après sa dispersion, et renoue l'ancien ré-

gime à l'ordre nouveau. Quoiqu'il parlât toujours en son nom, il traduisit souvent les sentiments des honnêtes gens qui pouvaient s'écrier avec lui : « Heureux ceux qui, toujours les mêmes, sont sortis purs de tant de crimes, et saufs de tant d'affreux périls! » C'est de ce point de vue qu'il faut considérer ses réflexions sur le siècle présent. Dans leurs sombres couleurs éclate le découragement d'une époque désabusée, sur laquelle pesait encore le rêve sanglant de la Terreur. Les bienfaits de 89 avaient été trop compromis par les attentats de 95 pour que la sécurité publique ne fût pas le premier vœu de l'opinion. Aussi ne devait-elle point marchander le pouvoir à celui qui s'en montra digne. Loin d'attendre son heure, elle la devançait avec l'impatience du naufragé qui aperçoit une voile à l'horizon. Non, ce ne fut pas seulement Joubert qui disait alors du Premier Consul : « Cet homme n'est point *parvenu*¹, mais il est arrivé à sa place. Je l'aime. Sans lui, on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant.... Ses aventures ont fait taire l'esprit, et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu, et réjouit une terre attristée où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres. Qu'il conserve tous ses succès; qu'il demeure maître longtemps...! Il l'est certes, et il sait l'être. Nous avons grand besoin de lui. » Ce qui

1. Ce mot répondait à une lettre de Mme de Beaumont qui avait appelé Bonaparte « un Louis XIV parvenu. »

me plaît dans cette explosion. c'est qu'on n'y sent pas l'effarement des intérêts éperdus, mais la joie patriotique d'une âme exaltée par l'apparition d'un de ces génies qui dominent les temps.

Il est vrai que l'illusion fut de courte durée : je suppose du moins que plus tard Joubert dut tenir un autre langage ; car il ne fut jamais de ceux qui ne savent obéir qu'en s'abaissant. Accordons pourtant qu'il outra le désir d'être gouverné ; mais nous n'imputerons cet excès qu'à l'égoïsme d'un lettré jaloux de n'être point inquiété dans la jouissance de ses loisirs. La politique lui semblait un trouble-fête : il redoutait en elle l'invasion des grands mots, j'allais dire des gros mots, qui mettent les Muses en déroute. Voilà pourquoi il fit le serment de ne plus lire d'autre journal que « celui du pot au feu de M^{me} de Beaumont ». Par régime de santé, il prit l'habitude de s'interdire absolument tout ce qu'il appelait, à tort ou à raison, « les chimères de ces esprits remuants qui ont pour tête un tourbillon, et courent après les nuages ». S'il se défia des *idéologues*, il eut encore plus d'aversion pour les perturbateurs qui se plaisent à introduire la variété dans les religions, le relâchement dans les lois, l'insolence dans les mœurs, à brouiller tout, à démolir sans cesse les vieilles cités, à déplacer les couronnes, à jongler avec les débris de sceptres brisés. Il va même jusqu'à envelopper dans la race de ces turbulents les doctrinaires corrects qui seront les libéraux de la Restauration, par exemple, Benjamin

Constant, qu'il stigmatise ainsi : « Cet homme est pour moi un violon faux qui jure sous l'archet. Tout ce qu'il dit me blesse l'esprit. D'abord, il écrit mal, très mal, et en vrai suisse à prétention. Il exprime avec importance, et avec une sorte de perfection travaillée, des pensées extrêmement communes; ce qui est le signe de médiocrité le plus grand que je connaisse. Ensuite, je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus révoltant que le faux dans l'erreur. Or, ses erreurs ne sont point en lui un effet de la bonne foi et une simple méprise de l'esprit. On sent qu'elles lui viennent du cœur, et que son ambition les a fabriquées de toutes pièces¹. » Cette âpreté de pinceau trahit une de ces antipathies qui circulent avec le sang et ne pardonnent pas. Autant Joubert éprouvait un plaisir de

1. Mme de Beaumont partageait cette aversion. Nous lisons dans sa correspondance les traits que voici : « Je ne sais si c'est une manière de vous calmer que de vous assurer que Benjamin Constant *est autant haï que possible*, malgré son succès au cercle constitutionnel. *Lui-même ne peut parvenir à s'aimer*. Cela prouve son impuissance pour jouir. J'ai eu avec lui une plaisante scène, lui avouant tout franchement ma haine pour sa personne et ses opinions, et mon mépris pour ses moyens. » Ailleurs, elle va jusqu'à dire : « Votre ami Benjamin fait ce qu'il peut pour n'être pas oublié; malheureusement, *comme les animaux venimeux, il n'appelle l'attention qu'en blessant* : c'est sa seule existence. Toutes les sensations douces sont nulles pour lui. *Il lui faut pourtant des sensations pour l'arracher à l'ennui*, et c'est en bouleversant la France qu'il travaille à ses plaisirs. » Cette lettre, qui est de décembre 1799, est un écho des passions qui suit virent le 18 Brumaire. Il faut y voir surtout un symptôme de l'opinion mondaine qui était assez aveugle pour applaudir à ce coup d'Etat et souffrait impatiemment toute opposition au nouveau régime.

raison à reposer ses yeux sur une souveraineté maîtresse du lendemain, autant il souffrait de voir se propager le mal du siècle : la présomption des impuissants, l'impatience du commandement, l'incrédulité au devoir, le fanatisme du droit, le dégoût de l'antiquité, la philanthropie phraseuse, la fureur de la contradiction. Ce pessimisme, nous ne l'accepterons pas sans réserve ; mais l'intention est excusable, puisqu'il vise à démontrer que le progrès doit procéder comme le temps, qui mine sourdement, use avec lenteur, et détruit les choses caduques sans brusques soubresauts.

Du reste, ces maximes ne sont point ici le mot d'ordre d'un parti, mais une leçon de l'expérience. Quoique tenant à des salons où il devait y avoir des cocardes, Joubert n'en arbore ostensiblement aucune, du moins devant la postérité. Il se contente d'aimer le bien de son pays, sans condition de drapeau, en philosophe pour lequel les gouvernements ne sont pas affaire de prédilection personnelle, mais de nécessité. Il estime qu'on ne les fait pas, mais qu'ils se font, ou se défont, par la force des choses, selon les convenances qui sont la raison de leur établissement, de leur durée ou de leur chute. Sans doute, il incline trop vers l'autorité ; mais ces contrepoids servent à l'équilibre d'un mouvement réglé. Laissons donc cet ami des choses passées dire aux jeunes gens, avec une tristesse sympathique, des vérités utiles, entre autres celle-ci : « Demandez des âmes libres plutôt que des hommes

libres ». Oui, cette parole est sage ; car, virilement pratiquée, elle crée des droits auxquels les lois se conforment tôt ou tard. Je recommanderai encore la définition suivante : « L'homme d'État est un messenger à qui l'âge présent est remis en dépôt pour être rendu meilleur à l'âge à venir. » Enfin, quel bon citoyen se refuserait à cette devise : « *Maintenir et réparer?* » N'est-elle pas l'idéal d'une constitution flexible, sincèrement attentive aux légitimes appels de la conscience publique, et appropriée à tous les peuples qui, fatigués d'avoir longtemps campé sous des tentes fragiles, désirent enfin asseoir dans un sol affermi les fondations de l'édifice protecteur sous lequel grandiront les fils de leurs fils?

III

Ainsi, lorsque Joubert daignait descendre de sa planète Uranie pour prendre pied sur terre, il savait éclairer la politique par la morale. Mais il préférait encore les questions littéraires. Revenons-y donc avec lui. Ici du moins personne ne l'accusera d'instincts rétrogrades ; car, en un temps où la plupart des critiques ne parlaient que sur des paroles, et réduisaient l'art à l'industrie des procédés ou de l'imitation, il est de ceux qui, dans les œuvres, cherchent uniquement, comme il le disait bien, « l'humaine chaleur et l'humaine substance. » Ce qu'il exigeait des autres, il se l'imposait à lui-même ; et ses aperçus furent toujours des impressions vives,

des accents partis du cœur. Si, chez quelques-uns, cette franchise a ses illusions, et substitue parfois au savoir ou à la réflexion les caprices de la fantaisie individuelle, ces inconvénients ne sont point à craindre avec un maître dont l'infaillible regard va droit à l'essentiel, au définitif, aux lois et aux principes. « Faire passer le sens exquis dans le sens commun, ou rendre commun le sens exquis, » voilà le miracle où triomphent sa raison et sa sensibilité. Chez lui, ces deux facultés agissent de concert, et ne peuvent aller l'une sans l'autre, tant l'harmonie est sa nature même. Il en résulte que ses sentiments ont force de doctrine, et qu'ils concilient toujours l'ingénieux avec le judicieux. On le suit donc en pleine sécurité; car, tout en restant très originales, ses pensées sont pour la plupart si universellement vraies qu'au premier abord elles nous semblent venir de nous-mêmes, et être une voix de notre conscience.

Il faudrait préciser; mais, les éléments subtils d'un livre discursif se dérochant à l'analyse, il nous suffira d'indiquer le trait principal de sa rhétorique et de sa poétique. Elles pourraient se ramener à ce conseil qui nous livre le secret de l'artiste : « N'écrivez jamais rien qui ne vous fasse un grand plaisir; tout ce que nous disons doit être teint de nous; cette opération est longue; mais elle immortalise tout¹. » Il fut en effet l'antipode de ces au-

1. Un de ses jeunes amis, qui avait trente ans de moins que lui, M. Molé, osait lui en faire un reproche. Ce mentor de vingt-

teurs qui travaillent avec une plume, de l'encre et du papier, non avec leur âme. Lui, pour s'épancher, il attendait la sollicitation pressante de son génie familier. Il professa même qu'on ne sait bien ce que l'on veut dire qu'après l'avoir dit ; ce qui ne sera point un paradoxe pour ses lecteurs ; car son exemple prouve ce que peuvent les bonnes fortunes de l'imprévu, dans un esprit qui s'anime au jeu de la recherche, sans s'attrister par les servitudes d'un itinéraire. Pour se maintenir en verve et en haleine, il lui fallait du champ et de l'espace. Toute contrainte l'eût paralysé : toute barrière l'étouffait. Bien différent de ces intelligences qui ont peur de se dérider, fuient tout rayon de soleil, et confondent l'ennui avec la gravité, il ne produisit que dans la joie. L'austérité morne lui semblait un de ces poisons qui glacent le sang dans les veines, et l'empêchent d'affluer au cœur. « Les idées sérieuses, disait-il, me viennent en abondance quand je me joue, et se tarissent dès qu'elles m'ont beaucoup tendu. » Aussi, quelle fraîcheur d'exécution ! Comme on sent tressaillir d'aise un cœur paternel qui communique à ses idées le souffle de la vie ! Voilà pour-

deux ans lui disait : « Vous cherchez trop, en écrivant, à vous donner du plaisir, des sensations agréables. Examinez si vous ne feriez pas bien de choisir, pour les traiter, les sujets les plus sérieux. Pour juger ce que vous faites, ne vous arrêtez pas au plaisir que vous vous causez ; mais pensez au jugement que porteraient des hommes tout à fait opposés à vous. Je me suis toujours imposé cette règle, et il m'a paru qu'elle m'était utile. »
Les correspondants de Joubert.

quoi elles ont une physionomie si personnelle : à cet air de famille on reconnaît qu'il les a aimées, non en aveugle qui s'admire dans de fragiles ébauches, mais avec l'ambition de les rendre impérissables.

Ceux qui ont su conserver l'intégrité de leur naturel sont nécessairement heureux de rencontrer ailleurs ce mérite si rare, et, par conséquent, ne s'embarrassent point de préventions exclusives. « En fait de style, j'aime tout, dit Joubert, le froid et le chaud, le sec et l'humide, le grave et le léger, le dur et le mou, le noir et le blanc. J'exige seulement que la qualité et la couleur une fois décidées ne se démentent plus, qu'il y ait espèce, caractère, continuité, unité. Tout alors me paraît digne d'attention. » Il n'était pas moins accessible aux nouveautés du fond qu'à celles de la forme; car je lis encore : « Il faut toujours avoir dans la tête un coin ouvert et libre : il devient réellement insupportable de converser avec des hommes qui n'ont dans le cerveau que des cases où tout est pris, et où rien d'extérieur ne peut entrer¹. » Ces dispositions libérales

1. Quelle différence avec Fontanes qui lui écrivait, le 12 juillet 1795 : « Je vous demande une note des précieux *bouquins* dont je dois former le premier rayon de ma bibliothèque; mais souvenez-vous que *je veux qu'ils aient au moins la mousse de dix siècles. Je hais les modernes*, à commencer par Rousseau, en dépit du Panthéon. J'ai vu Voltaire incarcéré à Châlon, et je ne fais aucune démarche pour le faire élargir, quoique la chose soit facile. Je crains de le revoir et de le relire; j'aime mieux quelque pédant bien lourd et bien coriace. J'ai l'estomac fort, je le digérerai. »

conduisent à ce principe que je lui emprunte : « La connaissance des esprits est le charme de la critique; le maintien des bonnes règles n'en est que le métier et la dernière utilité. » Ces lignes sont grosses de conséquences. J'y vois le pressentiment d'un genre nouveau qui va s'ouvrir au philosophe, au poète, à l'historien, au moraliste, au causeur, au peintre de portraits; et alors, je me rappelle que le créateur de cet art complexe a dit, trente ans plus tard : « Il ne s'agit plus maintenant de porter des jugements de rhétorique : aujourd'hui, l'histoire littéraire doit se faire, comme l'histoire naturelle, par des observations et par des collections. Je n'ai plus qu'un plaisir : j'analyse, j'herborise, je suis un naturaliste des esprits. »

Cette révolution, qu'appelait la curiosité d'un siècle de plus en plus impartial et scientifique, c'est Joubert qui l'inaugure. Il nous en manifeste clairement tous les signes avant-coureurs : la prédominance du sens individuel sur l'autorité des experts en titre, de la psychologie sur la routine des formules transmises, la faveur acquise d'avance aux coups d'État du génie, ou même à l'audace qui s'aventure, l'accueil prévenant pour toutes les surprises que comporte la variété des esprits, le diagnostic habile à ausculter les maladies littéraires, le sens aigu du physionomiste qui distingue et saisit la ressemblance, les délicatesses du gourmet qui déguste la saveur d'un style et en respire le bouquet, l'art de détailler les nuances, de souligner

le trait vital, de réveiller les endormis par les secousses électriques de l'idée ou de l'expression; en un mot l'indépendance du libre examen substituée à l'à-peu-près des paraphrases académiques, ou à la monotonie du lieu commun. Pour commenter ce que nous indiquons sommairement, songez à M. Sainte-Beuve. Malgré d'essentielles différences, Joubert fut un peu son prophète.

Mais, à ce titre, il tient à l'ancienne loi, et se croit encore un classique, bien qu'il ne le soit plus à la façon de Fontanes. De nombreuses admirations leur sont communes. Seulement, l'un est l'orthodoxe qui croit et obéit les yeux fermés; l'autre est déjà un dissident qui accepte ou exclut par raison tel ou tel article de foi. Son franc-parler a même des hardiesses capables de contrister les vrais fidèles. N'ose-t-il pas écrire : « Ceux à qui Racine suffit sont de pauvres âmes et de pauvres esprits; des âmes et des esprits béjaunes, et pensionnaires de couvent. » Il dit encore : « Racine et Boileau ne sont pas des eaux de source. Un beau choix dans l'imitation fait leur mérite. Leurs livres imitent des livres, et non leurs âmes des âmes. » Décidément, il y avait du romantisme dans l'air. Aujourd'hui que tous les jougs sont devenus si légers, on pourra juger timides ces coups de collier d'un insoumis; mais alors, ils étaient assez téméraires pour affliger les amis de Joubert. Aussi devait-il leur dérober ces vivacités de plume; mais, dans le huis clos du cabinet, il se dédomageait des impatiences contenues

auxquelles le condamnèrent ceux qui ne cessaient pas d'appeler Aristide *le Juste*. Une fois affranchi des égards dus à ces arbitres en renom, il s'émancipait aux dépens des demi-dieux.

• La statue de Fénelon est une de celles qu'il toisa d'un regard malin. Citons ; chacun appréciera : « Fénelon eut le fiel de la colombe, dont ses reproches les plus aigres imitaient les gémissements ; et, parce que Bossuet parlait plus haut, on le croyait plus emporté. L'un avait plus d'amis et pour ainsi parler plus d'adorateurs que l'autre, parce qu'il avait plus d'artifices. Il n'y a point d'ensorcellement sans art et sans habileté. L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience... Les plis, les replis et l'adresse qu'il mit dans ses discussions pénétrèrent dans sa conduite. Cette multiplicité d'explications, cette rapidité, soit à se défendre tout haut, soit à attaquer sourdement, ces ruses innocentes, cette vigilante attention pour répondre, pour prévenir, et pour saisir les occasions, me rappellent malgré moi la simplicité du serpent tel qu'il était dans le premier âge du monde, lorsqu'il avait de la candeur, du bonheur et de l'innocence : simplicité insinuante, non insidieuse cependant, sans perfidie, mais non sans tortuosité. » C'est égratigner en caressant. On dirait du Saint-Simon à l'eau de rose.

Vous le voyez : Joubert ne fut point ébloui par les gloires consacrées ; mais n'en concluez pas l'irrévérence ; car il avait une sorte de piété filiale pour

les génies de premier ordre, Platon, Homère, Virgile, Bossuet, la Fontaine. Les anciens, et surtout les grecs, enchantèrent une imagination qui aimait l'harmonie, l'aisance, la souplesse, la lumière d'une diction transparente. *Rien de trop* fut une de ses maximes familières. Aussi ne voulait-il pas qu'on appuyât outre mesure ; prévoyant que ce serait le faible de la génération prochaine, il la mettait d'avance en garde contre l'abus de l'effet par des avertissements tels que ceux-ci : « Quelques auteurs ont plus de muscles que de talent. — Où il n'y a point de délicatesse, il n'y a pas de littérature. — Un écrit où ne se rencontre que la force, et un certain feu sans éclat, n'annonce que le caractère. On en fait de pareils, si on a des nerfs, de la bile, du sang, de la fierté. » Mais, tout en ayant la religion de l'art antique, il estimait que « le goût change avec les mœurs », et ne demandait point aux modernes l'impossible, c'est-à-dire un retour vers le passé. Il lui suffisait de condamner le sensuel, le boursoufflé, le colossal, tout ce qui s'éloigne du simple ou du naturel.

La perfection qui fut sa joie finit par devenir son tourment. « Achever sa pensée, disait-il, cela cause un plaisir extrême. » Oui, certes ; mais il faut le payer cher, quand on veut, comme lui, mettre un livre dans une page, une page dans une phrase, et une phrase dans un mot. Il y réussit, non sans de secrètes angoisses ; car son style trahit la lutte ; on voit même parfois la défaite, mais le plus souvent

la victoire, c'est-à-dire ces expressions amies de la mémoire qui dardent le trait, et le fixent au cœur. Spiritualiste subtil jusqu'à la quintessence, il s'épuisait à fortifier les fantômes de l'abstraction par des contours nets qui l'incorporent, et nous font toucher l'insaisissable. Aussi les métaphores, les images, les comparaisons s'épanouissent-elles spontanément sous sa plume. C'est le calcul d'un penseur qui nous conduit du connu à l'inconnu, et facilite la clairvoyance de l'entendement par celle des yeux. « Ce choix de mots qui vous offre d'abord l'image dont vous conviendrez, vous mène insensiblement à en admettre d'autres dont vous ne seriez pas convenu : c'est un raisonnement caché. Il a la force et la puissance d'un raisonnement véritable, et n'en a pas la dureté, l'impérieux et le rebutant. » Telle fut aussi la raison pour laquelle il employait si volontiers ces termes familiers qui donnent cours aux idées les plus relevées, comme une effigie connue à la monnaie d'or ou d'argent.

Pourtant, n'exagérons pas, et reconnaissons que le ciel de Joubert fut trop constellé¹. Nous pourrions

1. En 1803, c'était déjà le sentiment d'un juge de vingt-trois ans, M. Molé, que Joubert, âgé de cinquante ans, avait consulté sur quelques pages consacrées au souvenir de Mme de Beaumont. Avec un aplomb qui nous étonne, ce jeune homme de grand avenir osait dire : « Votre style me semble si orné que je ne le trouve pas naturel.... Je vous ai dit que vous cherchiez trop en écrivant à vous donner du plaisir, des sensations agréables; je le pense toujours.... Craignez le plaisir que vous vous donnez en écrivant, et ce que vous écrirez sera admirable.

« Il y a dans votre tête, et peut-être dans vos papiers, un vo-

lui appliquer ce mot d'un poète anglais : « On finit par douter si la voie lactée est composée d'étoiles, tant il y en a. » Il lui arrive aussi d'être contourné, prétentieux, maniéré jusqu'à l'inintelligible. C'est qu'il prétend peser des atomes dans des balances de précision, et tente l'impossible. Ailleurs, se dénonce la faiblesse des fibres cérébrales que cette violence a surmenées. « J'ai trop de cervelle pour ma tête, a-t-il dit, elle ne peut jouer à l'aise dans son étui. » A la fatigue d'assauts répétés qui ébranlent un organisme trop frêle, ajoutez les résistances d'un vocabulaire qui se refuse à l'inexprimable. L'éther qu'il essaie d'emprisonner se volatilise au moment où il croit le tenir captif. « Ah! s'écriait-il, si je pouvais me faire entendre par la musique, combien j'aurais d'idées que je n'ai pas! » Qui sait même si la musique n'aurait pas fini par lui paraître trop engagée dans la sensation? Parmi les énigmes qui défieraient un OEdipe, je citerai notamment le chapitre intitulé : *De l'espace, du temps, de la lumière, du son, de l'air*. Mais subissons de bonne grâce certains défauts qui tiennent encore à des qualités exceptionnelles; et, pour monter jusqu'au sublime, résignons-nous à traverser des nuages.

Acceptez donc Joubert tel qu'il est : nul ne s'en

lume composé des pensées les plus rares, des vues les plus ingénieuses et les plus étendues, exprimées dans les tours les plus heureux : j'ai juré de l'en faire sortir. Ce sera le meilleur de tous mes ouvrages. » A ce ton d'assurance qui ne reconnaîtrait un doctrinaire?

Joubert vit encore; qui se souvient des *Essais* de M. Molé?

repentira, puisqu'on ne saurait le pratiquer sans être éclairé, pacifié, fortifié. C'est qu'il inspire le goût des spéculations généreuses, et fait aimer l'air salubre qui circule sur les hauteurs où il habite. On ne le lit pas seulement avec l'esprit, mais avec la volonté; car il a le don souverain d'atteindre l'être moral, et de forcer l'assentiment pratique¹. Sa parole est d'autant plus persuasive qu'il n'avait pas songé à publier ces notes éparses qui, inscrites sur des feuilles volantes il y a plus de soixante ans, semblent parfois dater d'hier. Depuis le commencement du siècle, est-il un livre qui ait moins vieilli? Pour ma part, j'en connais peu dont le mérite justifie davantage ce mot digne d'être son épigraphe : «*Excelle, et tu vivras.* »

1. Il a conscience de sa valeur morale, quand il dit : «*Qui-conque s'assied à mon ombre devient meilleur.* »

LIVRE QUATRIÈME

L'Éloquence sous l'Empire

CHAPITRE I^{er}

Discrédit de l'éloquence au lendemain de la Révolution. Témoignages de M^{me} de Staël. Anarchie du Directoire. État des esprits. Scepticisme, lassitude, indifférence qui suit les mécomptes. BONAPARTE. — La Constitution de l'an VIII. Son mécanisme. Le Consulat contient l'Empire en germe. Théâtre ingrat pour l'éloquence. — LE TRIBUNAT. Vellétés d'indépendance vite étouffées. Rôle sacrifié. Le groupe des libéraux : Daunou, Benjamin Constant. Éliminations. LE SÉNAT conservateur. Il enregistre des décrets. L'Empire : régime du silence. — LE CORPS LÉGISLATIF. Titre menteur. Le nihilisme parlementaire. Ses conséquences. Plus de contrepoids. Les revers. Isolement de l'Empereur. Les *Cent-Jours* : L'article additionnel. Expédient tardif. Impuissance.

Inaugurée par la Révolution avec un éclat incomparable, l'éloquence politique avait fini par se dégrader et se corrompre. C'est du moins ce que déclare, en 1800, un témoin impartial entre tous, M^{me} de Staël, dans son livre de la *Littérature*, où bat sincèrement un cœur républicain. Cherchant les causes de cette décadence, elle l'attribue surtout au vice d'un état social « semblable à la mêlée d'un combat où ne retentissaient que des cris de fureur. »

De grands orateurs apparaissent lorsque les partis se disputent l'assentiment du pays, et comprennent la nécessité d'en appeler à la raison publique. Mais, quand les passions n'ont plus d'autre ressource que la force, aucun rôle n'est possible pour la persuasion. En recourant à la Terreur, la violence prétendit cependant justifier par des discours les doctrines les plus absurdes ou les actions les plus injustes. Mais ce simulacre de discussion ne fut que le mensonge du fanatisme, et ne réussit qu'à produire l'anarchie des sentiments ou des idées. Dans un tel chaos, « à quoi sert-il d'accuser et de défendre? Où est le tribunal capable d'absoudre et de condamner? Qu'y a-t-il de certain? Si vous êtes audacieux, qui étonnerez-vous? Si vous vous taisez, qui le remarquera? Où est la dignité, lorsque rien n'est à sa place? Y a-t-il difficulté de vaincre, dès qu'il n'existe aucune barrière? On peut prodiguer l'éloge ou l'injure, sans faire naître l'enthousiasme ou la haine; car on ne sait plus ce qui doit fixer l'appréciation des hommes. » Toutes les invectives étant admises contre tous les caractères, nul n'a plus assez d'autorité pour flatter par son estime, ou flétrir par son mépris. Dès lors, « la parole errante frappe l'air, sans but et sans effet. On peut en avoir peur, et s'en détourner comme d'un danger, mais non comme d'une insulte; » car elle est déstituée de toute valeur morale. Le respect de la vérité n'existant plus, les mots perdent leur vertu : insignifiants, exagérés, ampoulés ou grossiers, ils ne

paraissent que de monotones formules dont les redites fatiguent les oreilles, laissent les âmes indifférentes, ou ne leur inspirent que le dégoût.

Voilà les doléances d'un cœur libéral qui, gémissant de voir ce discrédit de la tribune, terminait par cet aveu : « En présence de tous les abus qu'on a faits de la parole depuis la Révolution, c'est à qui déclamera contre l'éloquence; on veut nous prémunir contre ce danger qui, certes, n'est pas encore imminent; et, parce que des hommes ont soutenu violemment de très injustes causes, on ne souffre plus que des esprits droits appellent les sentiments au secours des idées justes. » Cette plainte qui date de l'an VIII est la préface naturelle d'un chapitre dont le vide nous effraierait, si cette indigence même n'offrait pas un intérêt historique. Traiter de l'éloquence sous l'Empire, c'est en effet associer deux mots qui ont l'air incompatibles. Or, si la faute en fut au coup d'État qui substitua la volonté d'un seul à la libre expression de la souveraineté populaire, on ne saurait pourtant méconnaître que le règne du silence était le châtiment de la licence, et qu'avant les désastres dont il est responsable, il eut bien des complices dans une nation blasée sur ses droits, lasse de bourreaux ou de tribuns, de vaines constitutions ou d'orageuses législatures. Après tant d'accès de fièvre, elle ne demandait plus qu'à s'assoupir; et ce découragement universel fit la fortune de César.

Cette lassitude de l'opinion s'exprimait alors avec

force dans une lettre écrite par un patriote, François de Pange, à sa cousine, M^{me} de Beaumont, qui l'avait invité à prendre la plume pour éclairer les esprits. Voici ce document précieux qui parut dans le journal de Peltier :

« Je ne puis me résoudre à publier même une brochure. J'ai cru longtemps à cet empire despotique de la raison, dont parle Montesquieu; mais, chaque jour, j'y crois moins, chaque jour mon découragement augmente. Pour qui écrirais-je? Pour quelques hommes raisonnables et éclairés dont j'aimerais le suffrage? Mais ce que je dirais de vrai, ils le savent, et ce qu'ils savent ne sert qu'à eux. Ce n'est pas la peine d'écrire pour une stérile approbation et le faible honneur d'avoir raison.

« C'est la masse du peuple qu'il faudrait éclairer; mais cette masse s'agite, et ne lit pas. Il faut la calmer avant de l'éclairer. C'est l'ouvrage du temps, et cet ouvrage s'avance. Ce qu'on appelle le peuple est rassasié de ces grands mouvements, de ces grands spectacles qui ont produit de grands malheurs autour de lui, sans de grands avantages pour lui. Il sent enfin le besoin du repos et celui de l'ordre.

« Vous voulez qu'on éclaire, qu'on dirige l'opinion; mais, avant de la diriger, il faudrait la redresser. Ne voyez-vous pas que, semblable à l'aiguille de la boussole dans la tempête, elle est devenue folle, qu'elle est pervertie ou égarée sur les premières notions de la morale et de la politique? Qu'attendez-

vous de l'opinion dans ce temps de délire, où l'esprit de faction a ôté le ridicule à l'absurde, l'horreur au meurtre, l'estime à la vertu ?

« Sera-ce pour les hommes de parti que j'écrirai ? La raison et l'esprit de parti sont des ennemis qu'aucun traité ne peut rapprocher, et l'esprit de parti a pris parmi nous un caractère qui le rend plus intraitable encore. Ce n'est pas seulement l'intolérance d'opinion et la jalousie du pouvoir qui le constituent, comme partout ; il se joint à ces sentiments un intérêt personnel qui en irrite la violence.

« Des hommes que des passions féroces ou un fanatisme insensé, ou simplement une coupable faiblesse, ont rendus complices des crimes qui ont désolé ou déshonoré la France, repousseront toujours de toutes leurs forces et la raison qui les condamne, et l'humanité qui les accuse.

« Ceux qui n'ont rien respecté voudraient qu'on respectât leurs écarts, leur ignorance, leurs crimes mêmes : voilà d'où vient l'embarras de cette faction, la versatilité de ses plans, l'inquiétude de ses mouvements. Mais c'est le danger où elle se trouve qui la rend plus dangereuse. Quel rôle voulez-vous que la raison joue au milieu de ce chaos ?

« Il n'y a de conduite utile en ce moment que celle qui saura opposer les intérêts aux intérêts, la finesse à la ruse, la prudence à l'intrigue, des demi-vérités aux erreurs ; mais cette conduite ne peut convenir qu'à l'homme public qui, placé au milieu des affaires, doit tendre à son but par les voies les plus sûres.

Elle ne convient pas au philosophe qui, en traitant des principes éternels de la morale et de la raison humaine, ne doit aucun ménagement aux passions, aux préjugés, à l'erreur.

« Aussi la philosophie, qui n'a pas conduit cette Révolution qu'elle avait préparée, ne la terminera pas non plus ; mais elle apprendra peut-être à en profiter. »

Les Jacobins, que ce vigoureux penseur jugeait avec tant de pénétration, avaient beau se raidir pour conserver une apparence d'autorité défaillante, ils ne réussissaient qu'à préparer les voies à Bonaparte, en faisant contracter à la nation des habitudes serviles, par des procédés tyranniques. Dès l'origine du Directoire éclatèrent ces symptômes alarmants. Le 15 Vendémiaire n'avait-il pas appris à tous quel peut être le poids d'une épée ?

En habituant l'armée à disposer du pouvoir, il prépara les voies à une dictature. Le 18 Fructidor acheva de dépraver la conscience d'un pays réduit à vivre au jour le jour, à la merci de l'imprévu, comme le prouva bientôt le 50 Prairial, revanche d'une assemblée impuissante contre un gouvernement décrié. Des chicanes d'avocats et de procureurs, une lutte d'intrigues et de complots, une police inquisitoriale, la déportation en permanence, l'emprunt forcé, la loi des otages, une traînée de faillites, le vol sans répression, l'assassinat en plein jour, la propriété incertaine, le chômage du travail, l'exportation ruinée, un agiotage scandaleux, la banqueroute à peine dissimulée, des appétits dévorants, la débauche

éhontée, l'avilissement des caractères : telles étaient les plaies intérieures d'un régime qui avait eu ses jours glorieux, mais dont la caducité n'aboutit qu'à une lamentable confusion¹. Au dehors, la victoire qui nous avait été si longtemps fidèle abandonnait des soldats sans armes et sans pain. Nos républiques d'un jour s'écroulaient de toutes parts : pas une d'elles ne se levait pour défendre des institutions que déshonoraient les violences d'un protectorat hypocrite ; et, tandis que la guerre civile s'allumait en Vendée, nos frontières étaient menacées d'une formidable invasion. Dans ce naufrage, on ne voyait guère surnager que des hommes usés par le roulis des flots, entre autres un Barras qui, après avoir trahi toutes les causes, conservait encore une ombre de popularité due à ses vices, et ne s'étudiait plus qu'à sauver sa situation personnelle². Faut-il donc s'étonner

1. Écoutons l'apostrophe par laquelle Bonaparte signifiait au Directoire la fin de son règne : « Dans quel état j'ai laissé la France, et dans quel état je l'ai retrouvée ! je vous avais laissé la paix, et je retrouve la guerre ! je vous avais laissé des conquêtes, et l'ennemi presse nos frontières ! j'ai laissé vos arsenaux garnis, et je n'ai pas trouvé une arme ! j'ai laissé les millions de l'Italie et je retrouve partout des lois spoliatrices et la misère ! Nos canons ont été vendus ! le vol a été érigé en système ! les ressources de l'État épuisées ! On a eu recours à des moyens vexatoires, réprouvés par la justice et le bon sens ! On a livré le soldat sans défense ! Où sont-ils les braves, les cent mille camarades que j'ai laissés couverts de lauriers ? que sont-ils devenus ? Cet état de choses ne peut durer... »

2. Dans ses Études sur Mme de Beaumont, M. Bardoux dit avec raison : « Il y a des pentes que l'on ne remonte pas, quand on les a une fois descendues. »

Une conversation du général Mathieu Dumas avec Treilhard

que la France ait alors tourné ses espérances vers un général jeune, toujours heureux, vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, étranger aux fautes commises, aussi habile aux œuvres de la paix qu'à celles de la guerre, et dont l'ambition, loin d'inquiéter les esprits, encourageait les vœux d'un peuple prêt à toutes les abdications¹ ? Écœurée par la médiocrité présomptueuse des incapables, l'opinion voulait un héros ; et elle combla généreusement Bonaparte de tous les mé-

explique pourquoi le parti du Directoire ne put s'entendre avec les constitutionnels.

TREILHARD. « Vous êtes de fort honnêtes gens, fort capables, et je crois que vous voulez sincèrement soutenir le gouvernement ; mais nous, conventionnels, nous ne pouvons vous laisser faire. Il n'y a rien de commun entre nous.

— Quelle garantie vous faut-il donc ?

— Une seule ; après quoi, nous ferons tout ce que vous voudrez. Donnez-nous cette garantie et nous vous suivrons aveuglément.

— Et laquelle ?

— Montez à la tribune ; déclarez que, si vous aviez été membre de la Convention, vous auriez, comme nous, voté la mort de Louis XVI.

— Vous exigez l'impossible, ce qu'à notre place vous ne feriez pas. Vous sacrifiez la France à de vaines terreurs.

— Non, *la partie entre nous n'est pas égale, nos têtes sont en jeu.* » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1883).

1. Voici comment Mallet du Pan jugeait alors l'état des esprits : « Je vois un pouvoir immense entre les mains d'un homme qui saura s'en servir, et qui a pour lui l'armée et le public. Ceci est un ordre nouveau dans la Révolution. Il faut bien se dire que les dix-huit vingtièmes des Français sont indifférents à la république et à la monarchie, mais qu'ils doivent être et sont aux genoux du premier général qui les protège contre les mangeurs d'hommes, qui garantit leur existence contre le génie révolutionnaire, qui leur offre sans secousse les avantages d'un gouvernement ferme et tutélaire exercé par un homme aux talents duquel ils ont confiance. »

rites, de toutes les vertus qu'elle désirait. Sa longue absence l'avait bien servi ; car, isolé des partis qui achevèrent de se déconsidérer¹, il n'eut qu'à paraître pour recueillir les fruits de leur défaite. Ses adversaires mêmes le regardaient comme un modérateur qui n'avait ni représailles à exercer, ni haines à satisfaire. Aux yeux de la majorité, il représentait la Révolution, et le principe de l'égalité, le seul qui, avec la gloire des armes, fût encore cher à une démocratie trop désabusée de la liberté².

A son avènement, il y eut donc en haut résignation intéressée, en bas sympathie enthousiaste. Le Conseil des cinq cents une fois dispersé, il se fit parmi les plus récalcitrants comme un accord tacite pour accepter sans murmure les origines d'un pouvoir illégal, et ne le juger que sur ses actes. Ce désarmement instantané fut si universel que la seule protestation vint d'un homme obscur, le citoyen Barnabé, président du tribunal criminel de l'Yonne.

Et pourtant, il n'y avait pas à se méprendre sur la portée du mot que prononça Siéyès, lorsqu'il dit,

1. En un temps d'effervescence, les cinq bourgeois du Directoire n'avaient rien qui pût éblouir. Il y eut là d'honnêtes gens. Mais c'est le cas de dire avec M. Thiers : « Tant pis pour un gouvernement, quand on lui impute tout à crime. L'une de ses qualités indispensables, c'est d'avoir cette bonne renommée qui repousse l'injustice. Quand il l'a perdue, cette impuissance le condamne à se retirer. »

2. Bonaparte disait au Conseil des anciens : « J'ai le secret de tous les partis. *Tous sont venus sonner à ma porte ... C'est pour conserver ce que la Révolution a de bon que je me suis armé par votre ordre.* »

après le 19 Brumaire : « Messieurs, nous avons un maître. » On le vit bien par la Constitution de l'an VIII, où la subtilité d'un métaphysicien sceptique servait les impatiences d'un despote. A la fois artificieuse et brutale, elle eut le double caractère de la ruse et de la force. Tantôt elle tourne les difficultés, tantôt elle les tranche comme par le fil d'une épée. C'est un pacte entre un sophiste et un soldat. Persuadé, non sans raison, que la société voulait avant tout se sentir gouvernée, Bonaparte n'aliéna pas la moindre part de l'omnipotence qu'un coup d'État lui avait mise en mains. Malgré certains ménagements qui sauvaient encore les apparences, l'imposture des mots ne trompa que les naïfs; or, ils étaient rares, après tant de mécomptes.

L'idée fixe d'un autocrate fut donc de maintenir dans le sentiment de leur néant des assemblées qui ne devaient parler et agir que par son ordre. Un Conseil d'État chargé de rédiger les lois et de les défendre, un Tribunat qui faisait semblant de les discuter, un Corps législatif qui, assistant au débat, sans y prendre part, votait en silence; un Sénat docile préposé à la garde de la servitude publique : voilà les rouages d'un mécanisme qui simulait le jeu de la monarchie parlementaire, mais faussé d'avance par la suppression du suffrage direct que remplaçait une liste de notabilités désignées par les ministres, ou plutôt par le Premier Consul. C'était là, suivant la maxime de Siéyès, « *faire monter la confiance d'en bas, et descendre le pouvoir d'en haut.* » Grâce à la

précaution qui enfermait tous les choix dans un cercle de candidatures proposées ou imposées, l'initiative de la Chambre haute et de la Chambre basse se trouvait annulée par le vice même de leur origine. Un seul ressort pouvait sembler superflu, celui du Tribunat qui, ayant la parole sans l'action, n'était qu'une académie de virtuoses condamnés par la logique à une suppression inévitable. Ainsi organisé, le Consulat n'a plus qu'à changer de nom pour devenir l'Empire :

Car du Premier Consul déjà par maint endroit
Le front de l'Empereur brisait le masque étroit.

Cet instrument de domination n'en fut pas moins annoncé, le 24 frimaire an VIII, par un manifeste qui se terminait ainsi : « Citoyens, la Révolution est fixée aux principes qui l'ont commencée : *elle est finie.* » Cela voulait dire que toutes ses conquêtes politiques venaient d'être confisquées¹. Mais pas une voix ne s'éleva contre ce mensonge ; et, le jour même où fut promulguée la Constitution, un parleur habitué à toutes les palinodies, un jacobin de la veille, le citoyen Garat prononça, au sein de la commission exécutive, un discours où il disait de Bonaparte : « Sa gloire et cette influence que par son nom seul il exerce sur toutes les imaginations

1. A propos du sénatus-consulte qui conférait à Napoléon des pouvoirs spéciaux pour réorganiser la garde nationale, le rapporteur disait : « Le peuple a remis à l'Empereur *le droit de vouloir pour lui.* »

seront non seulement un puissant ressort dans l'action du gouvernement, mais une limite et une barrière devant le pouvoir exécutif. Cette borne sera d'autant plus sûre qu'elle ne sera pas dans une charte, mais dans le cœur et les pensées mêmes d'un grand homme. » Le bon plaisir d'un seul, telle est donc l'unique garantie qui reste à la France.

Sur un pareil théâtre, comment l'éloquence aurait-elle pu se produire? Des confidents aussi discrets que prudents et prompts à s'incliner devant un ordre, des rhéteurs adroits à donner un tour spécieux aux actes les plus équivoques, des juristes maniant les lois avec la froide dextérité d'un prêtre incrédule, des avocats supérieurs dans l'art de farder la vérité, des rédacteurs fidèles de la pensée souveraine, des commis exacts et infatigables : tel sera l'état-major du Consulat et de l'Empire¹.

Ce ne furent pourtant pas les talents qui manquèrent : car Bonaparte ne demandait qu'à les rallier, pour s'en faire honneur; mais, paralysés par cette dépendance, ils devaient tôt ou tard n'être plus que de brillants uniformes dans son cortège. C'est ainsi que le Tribunat s'ouvrit d'abord à tout ce qu'il y avait eu de jeune et d'ardent au sein des partis désarmés. Mais, voués par devoir à une opposition en apparence systématique et à des luttes sans issue, ces orateurs qui se dépensaient en

1. Bonaparte fit de l'obéissance une sorte d'*automatisme*, que son activité universelle tenait en mouvement.

vaines paroles ne tardèrent pas à devenir aussi impopulaires que suspects au pouvoir. Parmi les procès-verbaux des séances tenues par cette assemblée, la seule vivacité de langage qu'on puisse relever est cette violente sortie de Duveyrier : « Je rends hommage à la conscience libre et populaire de ceux qui ont voulu que les tribuns fussent assis au milieu du peuple¹, que les soldats du peuple fussent placés au lieu de son premier triomphe. Je les remercie de nous avoir donné les moyens d'apercevoir de cette tribune l'endroit où le généreux Camille, donnant le signal d'un mouvement glorieux, arbora cette cocarde nationale qui vit naître tant de prodiges, à laquelle tant de héros doivent la célébrité de leurs armes, et que nous ne quitterons qu'avec la vie. Je les remercie de nous avoir fait apercevoir ce lieu où, si l'on osait parler d'une idole de quinze jours, nous rappellerions qu'on vit abattre une idole de quinze siècles. » Encore cette imprudence fut-elle, deux jours après, désavouée par son auteur qui témoigna son repentir, en demandant à prononcer le premier la promesse de fidélité destinée à remplacer la formule du serment.

D'ailleurs, Bonaparte savait couper court aux moindres velléités d'indépendance. Voulant que les discussions fussent menées au pas de charge, il soumit les tribuns à l'obligation d'une procédure sommaire expédiée dans un délai fixé. Proposées au

1. Les tribuns siégeaient au Palais-Royal.

vol, les lois traversaient l'examen à toute vitesse. A force d'abréger les délais, on supprima presque les délibérations ; car, dans ce tourbillon d'urgence qui entraînait votes sur votes, l'avis motivé n'avait plus le temps de se produire. Parfois seulement, pour se donner un faux air de sagesse philosophique, le gouvernement permettait à de beaux esprits le débat de certaines questions abstraites dont le compte rendu s'étalait tout au long dans les colonnes du *Moniteur*, d'ordinaire si laconique. Mais l'opinion ne se laissait point abuser par ce trompe-l'œil. En dépit d'un rôle sacrifié, il convient pourtant de rendre justice à la conscience de certains tribuns qui, prenant leur office au sérieux, essayèrent de l'accomplir avec autant de modération que de fermeté.

Tel fut Daunou qui, prononçant après Marengo l'oraison funèbre du général Desaix, en profita pour se réjouir des garanties qu'une éclatante victoire assurait à la liberté : car « le pouvoir était, disait-il, trop affermi pour la redouter. » Quelques jours après, l'éloge funèbre de La Tour d'Auvergne lui offrit encore l'occasion d'exprimer des sentiments civiques sous lesquels se cachait plus d'un conseil. En insistant sur la modestie, le désintéressement et la simplicité d'une âme antique, il ne craignit point de déplaire par des allusions voilées qui ressemblaient à d'indirectes censures.

Malgré l'infériorité morale de la personne, signalons aussi l'attitude de Benjamin Constant, et en particulier le discours sensé par lequel il combattit

le projet d'instituer des tribunaux spécialement destinés à réprimer le brigandage dans les provinces. Il comprit dès l'abord que cette justice d'exception pouvait devenir un péril pour les citoyens les plus inoffensifs ; évoquant les souvenirs du Comité de salut public, il proposa donc le rejet d'une loi inconstitutionnelle. Mais elle n'en recueillit pas moins la majorité des suffrages ; et Français de Nantes qui eut mission de la défendre au conseil d'État s'attacha moins à réfuter les critiques dont elle était l'objet qu'à lancer l'invective contre ceux qui avaient osé les faire entendre. Sous son emportement grondaient les colères du Premier Consul qui, recevant une députation du Sénat, s'était écrié, la veille, en pleine audience : « Ginguéné nous a donné le coup de pied de l'âne. Ils sont là douze ou quinze métaphysiciens bons à jeter à l'eau. C'est une *vermine* que j'ai sur mes habits : mais, je ne me laisserai pas attaquer comme Louis XVI : non, je ne le souffrirai point. » La sortie de Français de Nantes ayant été blâmée par Cambacérès et Lebrun comme une faute de convenance, Bonaparte leur ferma la bouche en s'écriant : « Il faut prouver à ces gens-là qu'on sent les injures, et qu'on ne veut pas les tolérer¹. »

1. « Le premier nivôse an VIII, le gouvernement avait renvoyé au tribunal un projet concernant la formation des lois. *Trois jours seulement étaient donnés aux tribuns* pour examiner toutes les dispositions, discuter et nommer les orateurs qui les soutiendraient devant le Corps législatif. Benjamin Constant, dans un discours spirituel, attaqua cette proposition, qui rendait impossible tout examen approfondi. M^{me} de Staël devait, ce soir-là, réunir chez

L'élimination des noms les plus compromis suivit de près cette menace. « Nous avons épuré le tribunal, » disait un conseiller d'État à M^{me} de Staël. « Vous voulez dire *écrémé*, » répondit-elle. Ainsi découronnée de tous les orateurs ou publicistes qui avaient encore une ombre de prestige, cette assemblée devint plus que jamais, selon le mot de Boulay de la Meurthe, « un vice qui impliquait contradiction. » Aussi le sénatus-consulte qui lui donna le coup de grâce, le 19 août 1807, ne supprima-t-il qu'un mot. Du reste, on ne saurait plaindre des victimes

elle plusieurs personnes dont la conversation lui plaisait, mais qui tenaient toutes au régime nouveau. Elle reçut dix billets d'excuse, à cinq heures. Elle supporta assez bien le premier et le second ; mais, à mesure que ces billets se succédèrent, elle commença à se troubler. Fouché, le lendemain, la faisait mander, et lui disait que le Premier Consul la soupçonnait d'avoir excité Benjamin Constant. Un mois après, Benjamin Constant essayait encore de sauver la plus précieuse prérogative du tribunal, le droit de pétition. Il ne réussissait pas davantage. L'opinion ne lui en savait pas gré. Ce n'était plus vers ces généreux rêveurs qu'étaient tournées les oreilles : elles s'emplissaient du retentissement du canon de Marengo, 25 prairial, an VIII. M^{me} de Beaumont éblouie elle-même *fulmine* contre M. Benjamin, « *novateur perpétuel, ennemi de tout ordre, de toute modération, et qu'on devrait bannir de tout État policé.* Il a pensé être renvoyé en Suisse, et avec lui M^{me} de Staël. Ils en ont été quittes à peu près pour la peur ; elle est cependant obligée de rester à Saint-Ouen. Voilà ce qu'ils ont retiré de *l'impatience enfantine de jouer à l'opposition*, sans bien savoir, comme dit Riouffe, « ce que veut dire opposition. » — Riouffe en parlait à son aise : il allait être nommé préfet de la Côte-d'Or, puis de la Meurthe. Quant à M^{me} de Staël, elle devait errer pendant deux ans, sans foyer, fuyant la proscription de royaume en royaume. M^{me} de Beaumont, si elle eût vécu, se fût mise du côté de la persécutée ; et elle eût cherché à serrer les mains de Delphine, malheureuse et désespérée. » (M. Bardoux, *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre, 1883.)

qui, frappées à mort, témoignèrent leur reconnaissance, en adoptant à l'unanimité cette proposition de Carion Nisas : « Portons au pied du trône une adresse qui saisisse les peuples de cette idée que nous avons reçu l'acte du Sénat sans regret pour nos fonctions, sans inquiétude pour la patrie, et avec des sentiments d'amour et de dévouement qui vivront éternellement dans nos cœurs¹. » Voilà où en était la fierté des caractères. Il est triste d'ajouter que Benjamin Constant lui-même, malgré sa grâce voltairienne et sa raison brillante, n'avait guère de droits à l'estime publique. Quand l'aigle impériale s'envola de l'île d'Elbe, il écrivit le 19 mars : « Non, je n'irai pas, misérable transfuge, me traîner d'un parti à l'autre. » Or, la semaine suivante, lorsque l'Empereur fut rentré aux Tuileries, il devint un de ses conseillers d'État; ce qui ne l'empêcha pas, aussitôt que les alliés furent à Paris, d'aller conspirer et soupirer aux pieds de M^{me} de Krudner, l'Égérie d'Alexandre de Russie. C'est qu'il traitait la philosophie et la politique comme M^{me} de Charrière, M^{me} de Cazenove, M^{me} de Staël, et bien d'autres.

Quant au Sénat, composé d'hommes assouplis à l'obéissance et avides de repos, il ne fit guère que contresigner des décrets, ou devancer par ses complaisances des convoitises d'autant plus exigeantes

1. Quelque temps après le sacre, il avait été proposé au Tribunat de consacrer à la garde de l'épée que Napoléon portait à Austerlitz un temple et un chapitre de hauts dignitaires ecclésiastiques. Napoléon ne voulut pas de cette idolâtrie.

qu'elles avaient obtenu davantage. Le 27 mars 1804, au milieu de la stupeur causée par le meurtre du prince de Condé, la couronne impériale ne fut-elle pas offerte par le premier corps de l'État, dans les termes que voici : « Vous fondez une ère nouvelle, mais vous devez l'éterniser. L'éclat n'est rien sans la durée. Ne différez pas, grand homme. Achevez votre ouvrage, en le rendant immortel comme votre gloire. Vous nous avez tirés du chaos; vous nous faites bénir les bienfaits du présent : garantissez-nous l'avenir. » Bonaparte affecta d'être pris au dépourvu; mais cet étonnement n'était qu'une façon de gagner du temps pour organiser un changement de décor.

Il fallait bien imprimer l'élan aux démonstrations des assemblées provinciales, négocier près des cours étrangères la reconnaissance d'un nouveau titre, discuter l'éventualité du divorce, et sonder l'esprit de l'armée. Enfin, le 25 avril, le tribun Curée ayant déposé une motion qui demandait l'établissement de l'Empire, le Premier Consul répondit à l'adresse du Sénat en plaçant sous la protection des souvenirs de 89 un coup d'État qui allait en effacer les dernières traces. Ce fut le signal des empressements les plus serviles, surtout de la part de ceux qui avaient un passé à faire oublier¹. Parmi ces bas-

1. « Dieu fit Bonaparte, et se reposa, » disait un préfet à la tête de son département. « Napoléon est au-dessus de l'admiration, disait un président; il n'y a que l'amour qui puisse s'élever jusqu'à lui. »

sesses, un seul se souvint de lui-même : ce fut Carnot, dont la franchise racheta des faiblesses trop prolongées¹. « Vous dites, s'écria-t-il, que Bonaparte a opéré le salut du pays, et restauré la liberté publique. Est-ce donc une récompense à lui offrir que le sacrifice de cette même liberté? » Il s'en avisait un peu tard : aussi sa voix n'eut-elle aucun écho ; et la motion unanimement acclamée fut portée au Sénat. Cette fois, pour faire payer son adhésion, il mendia quelques privilèges, la haute surveillance de la presse, la garantie de l'hérédité, l'extension du droit de *veto*. Mais Napoléon fronça le sourcil ; et, sans tenir compte de ces prières faites à genoux, il rédigea par la plume de Cambacérès les articles additionnels que la haute chambre convertit en loi, comme s'ils émanaient de son initiative. Avec le régime consulaire disparurent les derniers semblants de légalité. Lacretelle pouvait alors dire avec tristesse, dans son *Traité sur l'art oratoire* : « L'éloquence a perdu son empire : sa voix même s'est éteinte dans ce secret des conseils où s'agitent les grands intérêts, et se préparent les grands événements. La Loi en sort silencieusement, pour être inscrite dans nos cours de magistrature, d'où elle règne sur les citoyens, sans la majesté de la proclamation publique. » Désormais, la France entendra seulement le bruit des armes.

1. Cet homme d'un génie profond et spécial, mais à idées fixes, irritable d'orgueil et d'intelligence étroite, s'était laissé circonvenir et duper.

S'il n'y avait que des fantômes de législateurs dans ce Sénat qui voulut conserver surtout ses dotations, et acheta plus tard son existence par des lâchetés, que dirons-nous donc de ces députés anonymes que le choix d'un maître allait chercher dans les listes de notabilités où la constitution byzantine de Siéyès avait parqué un peuple inerte? Ce titre même de Corps législatif semblait une dérision; car il n'y avait là qu'un bureau d'enregistrement. Ainsi l'entendait Bonaparte qui ne cachait pas ses dédains, ou sa volonté de tenir dans l'ombre une chambre sans tribune, et bonne tout au plus à lui voter des subsides, au risque d'assumer l'odieux des mesures impopulaires. Toutes les fois qu'elle essayait d'échapper à sa consigne, il faisait rentrer sous terre son opposition tremblante. Ne l'avait-il pas menacée de « la mettre à la diète des lois », parce qu'elle venait de rejeter les premiers titres de son Code civil? Ne vit-il pas un acte de révolte, une insulte personnelle, dans l'élection de l'abbé Grégoire chargé de le complimenter, au lendemain du Concordat?

Du reste, les honneurs intéressés qu'il daignait parfois rendre aux prétendus représentants de la nation étaient presque aussi redoutables que ses défiances. Le 7 janvier 1804, un sénatus-consulte notifia au Corps législatif que le Premier Consul, voulant relever son importance, ouvrirait la session en personne, et mettrait sa garde au service de l'assemblée. Il lui fit même la faveur d'élire son

président sur une liste de cinq candidats, et poussa la bonne volonté jusqu'à nommer aussi les questeurs. Pour mettre le comble à ses grâces, il décida que, « dans le cas où une communication serait faite aux députés, ceux-ci pourraient délibérer leur réponse en comité secret. » Précisant le sens de cette disposition, Treilhard prit soin d'ajouter : « Vous pourrez offrir au gouvernement *qui vous aura interrogés* le tribut de vos sentiments et de vos lumières. » Boissy d'Anglas remercia de ce bienfait ; et la conséquence de ces belles paroles fut la nomination de Fontanes qui ne plaisait point à la majorité¹, mais dont les souplesses étaient précieuses. Le nouveau président se hâta de témoigner sa gratitude, en s'écriant avec transport : « La Liberté revient dans les assemblées nationales, sous les auspices de la raison et de l'expérience. » Cet art de l'hyperbole, des réticences et des euphémismes allait devenir de plus en plus nécessaire, à mesure que l'Empereur s'affranchissait davantage de la tutelle populaire et des lisières constitutionnelles.

Ce nihilisme parlementaire fut la principale cause des catastrophes qui suivirent ; car, à la veille des témérités irréparables, pas une voix libre et courageuse n'avertit l'orgueil d'un génie qui se crut infailible. Le péril commença au moment même où l'Empire s'étendait du Simplon au lac Trasimène.

1. Il n'eut que 88 voix sur 239 votants.

des bouches de la Meuse à celles de l'Elbe, du Zuyderzée au Weser, quand Amsterdam, La Haye, Osnabruck, Hambourg, Rome elle-même n'étaient plus que des chefs-lieux de départements français, lorsque, des Pyrénées au pôle Nord, Napoléon arbitre du monde ne comptait plus guère que des alliés, au lendemain du jour où la naissance d'un héritier semblait lui assurer l'avenir. Dans l'éblouissement d'une telle fortune, pas un frein ne le retint sur la pente où l'entraînait la fatalité. En face des guerres lointaines et sans fin, des impôts accablants, des levées d'hommes toujours croissantes, des affaires d'Espagne et des désastres de Russie, un concert de louanges mercenaires ne cessa pas encore de dérober à un aveugle les révoltes de l'Europe, et les alarmes de la conscience publique. Au milieu de la France attérée, « un silence qui parlait » fut la seule protestation qui pût se produire, par exemple au conseil d'État, dans cette séance d'où Portalis se vit chassé comme un serviteur infidèle par un maître impatient de toute contradiction.

« L'opinion était devenue, selon le mot de Fiévée, *ce qui ne se disait pas*. » Tel fut alors l'isolement de l'Empereur que les éclats de sa voix finirent par se perdre dans le vide. L'écho lui en était à peine renvoyé par de rares sénateurs plus inquiets de leur sort que du sien, par les proclamations ou les mandements de quelques préfets ou évêques attardés dans la soumission et la reconnaissance. Les miracles mêmes de ce patriotisme qui faisait encore

sortir des armées d'un sol épuisé n'avaient plus l'air d'un mouvement national ; ils ne paraissaient que l'effet mécanique d'une action administrative : car l'élan manquait aux âmes autant que les fusils aux bras, ou les bras aux fusils. A force d'abus, la dictature avait usé tous les ressorts capables de remuer une nation : on trouvait des soldats, mais non des hommes. L'horreur qu'inspirait jadis la guillotine, on l'éprouvait alors pour la guerre. La lassitude universelle étouffa jusqu'à la haine de l'étranger ; car il y en eut qui regardèrent l'ennemi comme leur allié. Excédée par des maux intolérables, la nation capitulait, avant de combattre.

Napoléon reconnut enfin, comme il le dit plus tard, « que celui qui supprime les idées travaille à sa propre ruine. » Car, après avoir vu l'impuissance du despotisme, il essaya de la liberté comme d'un expédient, et lui demanda sa revanche. Loin de marchander au pays la possession de ses droits, il se montra aussi prodigue qu'il avait été avare¹. Mais cette conversion d'un mourant trouva la France incrédule à un repentir trop intéressé pour paraître sincère². Elle n'ajouta pas plus foi à ces assurances

1. Il donna la liberté, sans restriction, avec une franchise indiscutable. Là, comme ailleurs, il fit, du premier coup, œuvre de maître.

2. Lorsque, débarquant de l'île d'Elbe, il mit le pied en France, il appela les habitants des Alpes *citoyens*. En continuant sa route, il ne parla plus que de *Français*. Arrivé à Paris, dans sa capitale, il prononça le mot de *sujets*. Dans trois proclamations par lesquelles il nommait Fourier préfet de Lyon, il se servit successivement des titres de *citoyen*, de *monsieur* et de *comte*.

que la coalition à des avances pacifiques ; car la Liberté se souvient longtemps des injures qu'elle a subies, et ne ressuscite pas sous la main qui l'a tuée. C'est que l'on ne saurait changer par décret la nature des choses. Au lieu d'être le salut, une concession qui ressemblait à une embûche ne fit donc que hâter, au profit des Bourbons, la perte du grand homme qu'elle désarmait à l'heure où, pour vaincre, il avait besoin d'un pouvoir illimité. Cinq ans plus tôt, l'article additionnel nous eût préservés d'une double invasion ; mais, pour avoir attendu l'ordre impérieux de la nécessité, l'héroïque vaincu n'eut pas le mérite de son bienfait ; et dans cet abri légal un peuple aux abois ne voulut voir qu'un campement fragile, improvisé pour une halte par une dynastie en déroute.

Napoléon lui-même ne se résigna pas sans de secrètes révoltes à la comédie que les libéraux lui faisaient jouer. Irrité d'une situation fausse, ne s'écria-t-il pas un jour, douloureusement : « On me pousse dans une route qui n'est pas la mienne. On m'affaiblit, on m'enchaîne. La France me cherche, et ne me retrouve plus. Elle se demande ce qu'est devenu le vieux bras de l'Empereur, ce bras dont elle a besoin pour dompter l'Europe. Que me parle-t-on de bonté, de justice abstraite, de lois naturelles ? La première loi, c'est la nécessité : la première justice, c'est le salut public. A chaque jour sa peine, à chacun sa nature. La mienne n'est pas d'être un ange. Quand la paix sera faite, nous verrons. » Elle se fit, mais

contre lui, parce qu'il avait compris trop tard que la liberté est la seule garantie tutélaire d'un souverain et d'une nation. En effet, à Waterloo, ce ne fut pas seulement sous le poids de l'Europe qu'il succomba. Si les principes de 89, oubliés depuis vingt-cinq ans, et dédaignés de la coalition, supplantèrent en un jour, sans armée ni budget, le triomphateur de vingt ans et l'élu de cinq millions de suffrages, le secret de ce miracle fut dans le prestige des idées politiques abandonnées par l'Empire, et qui, formulées par la Charte de 1815, devaient être la légitimité provisoire de la Restauration.

CHAPITRE II

I. L'ÉLOQUENCE OFFICIELLE. — M. DE FONTANES. — Lettre au général Bonaparte, 15 août 1797. — Le proscrit de Fructidor. — Brumaire : éloge de Washington. — Le fin courtisan. — Sa faveur. — Le président du Corps législatif (1804-1810). — L'optimisme complaisant. — L'Honnête Homme. — L'art de tout dire avec respect. — Disgrâce. — Le grand maître de l'Université. — II. L'ÉLOQUENCE PRATIQUE. — Le Conseil d'État. — Les orateurs d'affaires. — PORTALIS. — Ses origines. — L'avocat novateur. — L'adversaire de Mirabeau. — Courage de ses débuts politiques. — Sa captivité. — Le défenseur du Droit en 1795. — Le Député, le Président du Conseil des Anciens. — Le Chef des Modérés. — Autorité de son caractère. — Influence bienfaisante. — Exil après Fructidor. — Sa correspondance. — *Usage et Abus de l'Esprit philosophique*. — Son rôle, après Brumaire. — Le Conseiller d'État, — Le *Code civil*. Discours préliminaires. — Esprit de gouvernement et de transaction. — Le négociateur du *Concordat*. — L'orateur. — III. L'ÉLOQUENCE DU BARREAU. — Les Avocats et la Révolution. — Leurs privilèges supprimés. — Déchéance. — Napoléon restaure les études juridiques, rétablit le tableau de l'Ordre. — Antipathies mutuelles. — Procès de Moreau. — M^e BONNET. — Mercuriale. — Le Jury menacé. — Revanche des Avocats en 1813. — ROMIGUIÈRE et les Cent-Jours. — IV. L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE. — Sa décadence. — La Persécution. — Réaction religieuse. — Le *Concordat*, acte social et politique. — Sa rançon. — L'Église assujétie. — Symptômes de Renaissance. — M. DE BOULOGNE. — M. DE FRAYSSINOUS, aux Carmes et à Saint-Sulpice. — Sa vogue. — Silence imposé. — La philosophie du christianisme. — Une prédication appropriée au temps. — Le Clergé nouveau.

I

Le tableau qui précède explique pourquoi nous n'avons pas à traiter ici de l'éloquence qui aime le

mouvement, le grand air, et la lumière, de celle qui dirige les esprits, suscite les passions, s'entretient par la lutte des partis, et compte parmi les pouvoirs de l'État. Il nous démontre aussi que la faute n'en fut pas seulement à celui qui ne toléra point d'autre tribune que son trône, d'autre publicité que ses décrets, d'autre presse que son *Moniteur*. Pour que la liberté passe dans les institutions, il faut qu'elle soit le besoin des âmes, et la foi des consciences. Or, après les attentats commis en son nom, elle n'était plus guère que le remords des uns, et l'effroi des autres. Entre les mœurs et les lois il y eut donc alors un rapport de cause et d'effet concourant à l'avènement d'une dictature.

Dans ces conditions, la parole qui décide et agit devenant le monopole d'un seul, il ne pouvait se produire, en dehors de son initiative, que des discours de cérémonie. Parmi ces politiques de parade, nous distinguerons seulement le chef du chœur, M. de Fontanes, dont le nom brillant et la faconde élégante fut, dans une réunion de muets, comme un drapeau et une fanfare à la tête d'un régiment. Le goût que Bonaparte manifesta pour sa personne et son talent doit remonter à la lecture d'une lettre publiée par lui dans le *Mémorial*, à la date du 15 août 1797. Sous apparence de badinage, cette pièce spirituellement flatteuse pressentait et saluait l'étoile de César. Nous y lisons : « J'ai déjà dit très haut que je ne vous craignais pas, quoique vous commandiez quatre vingt mille hommes, et qu'on

veuille nous *faire peur* en votre nom. Vous aimez la gloire; or, cette passion ne s'accommode point de petites intrigues, ni du rôle de conspirateur subalterne auquel on voudrait vous réduire. Il me paraît que vous aimez mieux monter au Capitole, et cette place est plus digne de vous. Je crois bien que votre conduite n'est pas conforme aux règles d'une morale sévère; mais l'héroïsme a ses licences; et Voltaire ne manquerait pas de vous dire que vous faites votre métier d'illustre brigand comme Alexandre, et comme Charlemagne¹ ». Sous ces avances le vainqueur de l'Italie put deviner un esprit disponible, qui n'attendait qu'un signe pour s'engager. Le proscrit de Fructidor fut rendu à ses foyers par le coup d'état de Brumaire, mais non sans le recours d'une supplique où, débutant ainsi : « Je suis opprimé, vous êtes puissant, je demande justice », il terminait par ces mots : « L'histoire vous a suffisamment appris que les grands capitaines ont tou-

1. Dans cette lettre, il disait encore : « Je me promènerais avec la plus grande sérénité dans votre camp peuplé de braves comme vous. et je conviens *qu'il serait fort agréable de vous voir de près, de suivre votre politique, et même de la deviner, quand vous garderiez le silence.... Savez-vous que, dans mon coin, je m'avise de vous prêter de grands desseins?* Ils doivent, si je ne me trompe, changer les destinées de l'Europe et de l'Asie : » Il ajoutait « *Vous préparez de mémorables événements à l'histoire. Il faut l'avouer : si les rentes étaient payées, et si l'on avait de l'argent, rien ne serait plus intéressant au fond que d'assister aux grands spectacles que vous allez donner au monde.* » Enfin, il terminait en recommandant à Bonaparte de suivre ses grands projets, et de ne revenir à Paris que pour y recevoir des applaudissements.

ours défendu contre l'oppression et l'infortune les amis des arts, et surtout les poètes dont le cœur est sensible, et la voix reconnaissante. »

Un mois après, Fontanes était choisi pour prononcer l'éloge de Washington qui venait de mourir. Avec cet instinct de mise en scène qui fut un des traits de son génie, Bonaparte vit dans cet événement l'occasion de masquer l'acte monarchique par lequel il allait prendre possession des Tuileries ; et il décida qu'une fête funèbre serait célébrée, le 9 février 1800, le jour même où le général Lannes présenterait « au temple de Mars », c'est-à-dire aux Invalides, les drapeaux conquis à la bataille d'Aboukir. Il prétendait honorer ainsi une mémoire « chère à tous les hommes libres des deux mondes. » En répondant à un appel qui le tirait de pair, le fin courtisan se prêta fort adroitement aux ruses d'une ambition intéressée à tromper la foule¹. Évoquant les

1. En apprenant le choix du Premier Consul, Fontanes avait été fort ému, comme le prouve cette lettre adressée à Joubert par son frère Arnaud, le 16 avril 1801 : « La résolution de mêler l'éloge de Washington à la cérémonie des drapeaux d'Égypte fut prise fort tard : trois jours restaient à peine à l'orateur. On proposa à Bonaparte tous ceux qui avaient marqué dans la Révolution, tels que G., T., Ch. (Garat, Talleyrand et Chénier), et autres, il les refusa tous sous différents prétextes, et il indiqua lui-même Fontanes, comme le plus propre à seconder ses vues. Fontanes ne fut prévenu que le lendemain, et je te laisse à penser son étonnement ; *il lui restait à peine trente-six heures!* Ce court délai pour un sujet si vaste, et la nouveauté pour lui du poste où on l'appelait *l'effrayèrent à tel point qu'il allait refuser*, si quelques amis, au nombre desquels j'étais, ne s'étaient pas trouvés là, pour l'en empêcher, et lui faire sentir combien il serait barbare envers sa réputation s'il négligeait

ombres de Condé, de Turenne et de Catinat, il associa leur souvenir aux fastes du héros qui semblait inaugurer une ère de concorde et de prospérité réparatrice. Sans le nommer, il le rendit partout présent à ses louanges. Appréciant les ressources militaires de Washington, il remarquait dans sa manière de commander et de combattre « plus de solidité que d'éclat... plus de jugement que d'enthousiasme » ; et il ajoutait à ces allusions transparentes : « Il n'entraîna pas l'admiration, mais il soutint toujours l'estime. Il est des hommes prodigieux qui apparaissent d'intervalle en intervalle sur la scène du monde, avec un caractère de grandeur et de domination. Une sorte d'inspiration surnaturelle anime toutes leurs pensées, un mouvement irrésistible est donné à toutes leurs entreprises. La multitude les cherche encore au milieu d'elle, et ne les trouve

une aussi brillante occasion de montrer son talent : « La manière dont vous avez été choisi, lui dis-je, ce sujet que vous avez à traiter, le lieu où vous devez parler, sont un ensemble de bonnes fortunes qui ne peuvent pas se présenter deux fois dans la vie. *Vous pouvez faire plus en vingt-quatre heures pour votre réputation que vous n'avez fait depuis vingt ans que vous travaillez à l'établir.* Tout, jusqu'à l'étonnement où vous voilà, doit vous servir dans cette occasion importante. Osez, et je vous répons du succès. » Le messenger partit avec un mot d'acceptation. Le lendemain, il avait à peine débrouillé quelques idées : il était en fureur contre nous. Je m'en moquais pour ma part. *Il passa la nuit à s'arracher maint et maint cheveux qui n'en pouvaient mais* ; et, de ses fureurs, sortit, comme la lumière du chaos, le discours qui t'a fait tant de plaisir, et qui, comme je le lui avait prédit, a plus avancé sa réputation que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Depuis ce moment, il est recherché, fêté, choyé : *on ne l'appelle plus que le nouveau Bossuet.* » (*Les correspondants de Joubert*, par M. Paul de Raynal.)

plus ; elle lève les yeux en haut, et voit dans une sphère éclatante de lumière et de gloire celui qui paraissait téméraire à l'ignorance et à l'envie. Washington n'eut pas ces traits fiers et imposants qui frappent les esprits. » Mais à cette apothéose voilée se mêlait la discrétion d'un vœu patriotique. « Il me semble, disait-il, que, des hauteurs de ce dôme magnifique, Washington crie à toute la France : Peuple magnanime, qui sais si bien honorer la gloire, j'ai vaincu pour l'indépendance ; mais le bonheur de mon pays fut le prix de cette victoire. Ne te contente pas d'imiter la première moitié de ma vie ; c'est la seconde qui me recommande aux éloges de la postérité. » Enfin, résumant un parallèle qui tournait à l'avantage du premier Consul, il s'écria dans sa péroraison : « Oui, tes conseils seront entendus, ô Washington ! ô guerrier, ô législateur, ô citoyen sans reproche ! Celui qui, jeune encore, te surpassa dans les batailles fermera comme toi de sa main triomphante les blessures de la patrie. »

Si la physionomie d'un grand citoyen nous paraît trop effacée dans ce panégyrique d'où le nom de Lafayette dut être supprimé, on ne refusera pourtant pas un noble accent à ce manifeste d'une politique clémentine qui, faisant appel au bon sens de tous les partis, allait jusqu'à offrir un commencement d'expiation aux mânes de Marie-Antoinette. Par la mesure, la réserve, la portée des sous-entendus, et le sentiment des bienséances, cette harangue mérita d'être citée comme un modèle du genre ; elle rap-

pelait du moins les traditions d'un art réduit à l'oubli, depuis de longues années, qu'avaient assombries tant d'orages.

Une fois poussé par la faveur, l'homme de lettres va, de plus en plus, disparaître sous le personnage public. Renonçant, le 22 mai 1801, à la rédaction du *Mercur*, il entraît au Corps législatif en janvier 1802¹. Auteur d'un rapport tendant à l'établissement de l'Empire, et à la conclusion d'un Concordat, il en fut récompensé par le fauteuil de la présidence; et, de 1804 à 1810, porte-voix attitré de la pensée impériale, il figura au premier rang des confidents qui l'annonçaient au monde. C'est dire qu'il n'a pas toujours justifié ce témoignage d'un ami : « Il maintint la dignité de la parole sous un maître qui commandait un silence servile. » Il eut en effet ses illusions, ses complaisances et ses

1. Il fut nommé pour le département des Deux-Sèvres. Dès lors, sa faveur ne fit que grandir. Il y aidait de tout son zèle. Bonaparte lui avait demandé des vers, qu'il voulait faire mettre en musique par Pasiello, pour être chantés à l'Opéra. Le député reprît sa lyre; c'est alors qu'il écrivit à Joubert, en juin 1803, la lettre suivante : « Mon ami, tout ce qui m'est arrivé depuis huit jours est si extraordinaire que j'avais besoin de vous en parler. Le maître a tout dicté, commenté, revu et approuvé... Il m'a reçu vendredi et samedi, deux jours de suite, tête à tête... Rien n'était égal à son impatience. Il m'a envoyé deux fois son préfet du palais, pour savoir si j'avais eu le temps de parler des embouchures de l'Elbe et du Weser, etc., etc... Il est échanté de moi. Je suis retourné hier à Saint-Cloud. Quelques représentations de F. (*Fouché*) que j'avais prévues retardent l'impression; mais le seigneur du château se fâche, et veut absolument que Pasiello mette la pièce en musique. » Un poète de cour si complaisant ne pouvait manquer d'être bientôt choisi parmi les cinq candidats proposés pour la Présidence.

faiblesses. A l'entendre, on dirait Pline le Jeune célébrant les vertus d'un Trajan. Et pourtant, avons-nous le droit d'être plus sévères que Tacite louant Agricola d'avoir su faire à l'intérêt général des sacrifices qui coûtaient à sa conscience, et ménager ainsi un crédit salubre sous un empereur qui s'appelait Domitien?

Sans absoudre les hyperboles d'un optimisme adulateur, il est donc juste de ne pas nier qu'en plus d'une rencontre Fontanes réussit à concilier ses devoirs d'honnête homme avec les convenances de sa situation. Lorsqu'après l'assassinat du duc d'Enghien, *le Moniteur* glissa dans un compte rendu sciemment infidèle une altération frauduleuse qui semblait impliquer le président de la Chambre dans la complicité d'un acte odieux, ne s'empressa-t-il pas d'exiger le fameux *erratum* qu'inséra le numéro du 6 germinal, mais en caractères minuscules, pour dissimuler la honte d'un désaveu¹? Sans doute il y aurait eu plus de courage dans une démission; mais l'Empereur ne l'eût pas acceptée; car

1. Félicitant l'auteur du Code civil, auquel l'Assemblée venait de décerner une statue, Fontanes avait dit : « Citoyen Premier Consul, un Empire immense repose depuis quatre ans sous l'abri de votre puissante administration. La sage uniformité *de vos lois* en va réunir de plus en plus tous les habitants. » A ces mots *de vos lois*, le *Moniteur* avait substitué : *de vos mesures*. Par cette fraude, Bonaparte espérait confisquer à sa mesure l'approbation du Corps législatif. Quelques mois après l'acte sanglant de Vincennes, Bonaparte disait à Fontanes : « Eh bien! vous pensez donc toujours à votre duc d'Enghien? — Sire, répondit Fontanes, il me semble que l'Empereur y pense autant que moi. »

il ne s'irritait guère que de sang-froid, et prenait toujours conseil de ses intérêts. Or, il avait besoin d'un diplomate habile à manœuvrer entre les écueils, et dont la flatterie empruntait son autorité à un air d'indépendance. Il est certain que l'art de tout dire avec respect fut une sauvegarde pour son caractère, et que des louanges officielles lui permirent de faire entendre parfois la vérité à l'homme devant lequel tremblait l'Europe. Le 5 mars 1806, quand les ministres d'un conquérant demandèrent de nouveaux impôts, rançon de nouvelles victoires, n'eut-il pas la sagesse de répondre : « Quelle que soit au dehors la renommée de nos armes, le Corps législatif craindrait de s'en féliciter, si la prospérité intérieure n'en était pas la suite : notre premier vœu est pour le peuple, et nous devons lui souhaiter le bonheur après la gloire. » A l'ouverture, ou à la clôture de chaque session, il ne manquait pas d'insinuer sous le couvert de l'éloge des avertissements qui n'étaient pas sans péril. Ce qui le prouve, c'est que la confiance intime dont jouissait Fontanes se refroidit peu à peu, jusqu'au jour où un injurieux bulletin, daté d'Espagne, et publié par *le Moniteur* du 15 décembre 1808, vint disputer au Corps législatif la seule considération qui lui restât, celle d'un vain titre¹. Ce coup fut senti vivement ; et, quinze

1. Napoléon crut devoir envoyer au Corps législatif comme *un gage de son estime* douze drapeaux conquis sur l'armée d'Estremadure. Fontanes alla remercier l'Impératrice : celle-ci répondit qu'elle était satisfaite de voir que le premier sentiment de

jours après, le président de la Chambre protesta au nom de ses collègues offensés. Or, bien que voilé par des hommages, le trait qu'il lança fit blessure¹; car Fontanes dut quitter son siège, pour devenir bientôt grand maître de l'Université. C'était, paraît-il, une disgrâce, comme en témoignent ces mots prononcés dans l'automne de 1809 : « Il y a longtemps que je vous boude; vous avez dû vous en apercevoir. J'avais bien raison.... Quoi! vous m'avez donné un soufflet, à la face de l'Europe, et sans que je pusse m'en fâcher.... Mais, je ne vous en veux plus. C'est fini. »

Cette réconciliation aplanit les obstacles qu'avait rencontrés d'abord un haut dignitaire suspect de déplaire. Dans ce poste pacifique et si conforme à ses goûts, sa prudence égala sa fermeté. Les choix auquel il présida furent toujours inspirés par le bien public et la justice littéraire. Il eut le bonheur de

l'Empereur eût été pour le *corps qui représentait la nation*. Là-dessus, comme une flèche, arriva d'Espagne une note rectificative où on lisait : « S. M. l'Impératrice n'a point dit cela : elle connaît trop bien nos constitutions; elle sait trop bien que le premier représentant de la nation, c'est l'Empereur : car tout pouvoir vient de Dieu et de la nation. » Elle ajoutait que le Corps législatif était seulement le quatrième pouvoir de l'État, et que, n'ayant pas la faculté de faire des lois, il devrait s'appeler le *Conseil législatif*.

1. Il avait répondu : « Les paroles dont l'Empereur accompagne l'envoi de ses trophées méritent une attention particulière. Il fait participer à cet honneur les collègues électoraux. Il ne veut point nous séparer d'eux, et nous l'en remercions. *Plus le Corps législatif se confondra dans le peuple, plus il aura de véritable lustre. Il n'a pas besoin de distinction, mais d'estime et de confiance.* »

distinguer la précocité brillante de M. Villemain, et de confier à M. Guizot la chaire qu'il devait illustrer. Par un esprit de circonspection vigilante, par le respect du droit, l'estime du mérite, et le souci de l'intérêt social, son gouvernement ne cessa donc pas d'être un bienfait. Grâce à lui, un asile s'ouvrit à bien des talents qui durent à sa tutelle la sécurité de leur studieux loisir. En restaurant les études, il ramena dans le pays la vie morale et intellectuelle. De ces écoles destinées à devenir des pépinières de soldats sortit toute une recrue de citoyens; car, fondée pour être un instrument de despotisme, l'Université forma bientôt l'élite d'une jeunesse capable d'allier la liberté à la discipline. S'il en fut ainsi, une part d'honneur en revient à Fontanes, et ce titre protège la mémoire d'un lettré qui eut plus d'habileté que de franchise ou de courage.

II

Jusqu'à présent, nous n'avons étudié que le décor d'un théâtre où des jeux de scène sont concertés en vue de l'illusion. Mais, pour rendre justice aux œuvres durables accomplies sous les auspices de Napoléon, il faudrait aussi faire l'histoire de ce fameux Conseil d'État qui fut sinon l'âme, du moins l'organe vital du Consulat ou de l'Empire. Ses auditeurs, sous le nom d'intendants, assouplissaient au frein les pays subjugués. Ses présidents de section contrôlaient les actes des ministres. Parmi ses con-

seillers, les uns étaient, devant les assemblées, les avocats du pouvoir, les autres occupaient les directions générales, levaient des impôts en Illyrie, en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Espagne, régissaient des duchés, des principautés, des royaumes, ou dictaient nos lois à Coblentz, à Bruxelles, à Anvers, à Turin, à Florence, à Naples et à Rome.

Entre tant de noms alors célèbres dont s'honorait cette compagnie puissante, citons Cambacérès légiste didactique et retors, Tronchet ce parfait exemplaire du magistrat, Merlin de Douai le plus docte des jurisconsultes, Zangiacomi et sa concision tranchante, Fourcroy et sa lucidité, Defermon et son expérience, Pelet de la Lozère et sa justesse, Dudon et son érudition, Chauvelin et ses étincelantes saillies, Boulay de la Meurthe si judicieux, Thibaudeau si ferme, Fiévée si fin, Molé si grave, Béranger si incisif, et bien d'autres encore, Fréville, de Gérando, Gouvion Saint-Cyr, Gantheaume, Saint-Jean d'Angely, versés dans la science des finances, de l'économie politique, de la stratégie militaire, de la marine et de la guerre. Que dire de Jourdan, le vainqueur de Fleurus, de Bernadotte, depuis roi de Suède, de Cuvier, plus assidu aux séances judiciaires qu'à l'Institut, et aussi habile à démêler la vérité dans les ténèbres d'une procédure qu'à découvrir dans les débris fossiles le secret des créations primitives? Car, s'il n'eût été le premier des naturalistes, il aurait pu passer pour le plus avisé des procureurs.

Voilà des orateurs qui ne firent pas de bruit, mais

veillèrent à de graves intérêts, réduisirent en codes les conquêtes civiles de 89, achevèrent de constituer l'unité de la France, et la dotèrent d'un mécanisme administratif tellement accommodé à ses besoins que la plupart de ces rouages ont résisté à l'assaut de cinq révolutions. Nous ne passerons point en revue ces collaborateurs de César. Mais il sied pourtant de mettre en lumière le plus illustre de leurs représentants, Portalis, qui, voué tout ensemble à la parole et à l'action, associa le courage à l'éloquence, le caractère au talent, et ne parut jamais à la tribune que pour y proclamer avec une force persuasive des maximes propres à calmer les passions, au lendemain des orages.

Fils d'un professeur de droit à l'Université d'Aix, il naquit au Bausset, près de Toulon, le 1^{er} avril 1746, dans une de ces familles de haute bourgeoisie où se perpétuaient des exemples d'ordre, de probité, de savoir et d'indépendance. Élevé à l'Oratoire de Marseille, il étonna ses maîtres par son aisance d'élocution et sa maturité de jugement. Docteur à dix-neuf ans, le publiciste se révéla bientôt par deux écrits où sa raison cherchait l'équilibre entre la tradition et les idées du siècle¹. Malgré son mérite, il eut cependant quelque peine à se faire jour ; car c'était l'époque où le barreau s'affranchissait d'habitudes surannées : or, les praticiens de vieille roche opposèrent aux novateurs une résistance désespérée, sur-

1. L'un traite des *Préjugés*, l'autre de *l'Émile*.

tout loin de Paris, dans les dernières forteresses de la routine. Partisan du progrès, Portalis eut donc à subir la malveillance de ses confrères; ce qui ne l'empêcha pas d'être, durant vingt-trois ans, l'avocat le plus renommé de la Provence. Parmi les affaires retentissantes dont il fut saisi, mentionnons le procès de la comtesse de Mirabeau, à laquelle il assura gain de cause contre son mari qui plaidait en personne. Il s'agissait d'une séparation de corps; et la fougue du tribun fut vaincue par le sang-froid de son adversaire. Rappelons encore la consultation que lui demanda Choiseul sur *la validité des mariages protestants* : il ne s'y borna pas à une enquête historique ou à une discussion juridique; mais, revendiquant la liberté de conscience, il y fixa par avance la doctrine qu'il devait un jour faire prévaloir comme ministre des cultes. Aussi cette lumineuse déclaration eût-elle l'honneur d'être invoquée par Malesherbes, rédigeant le préambule de l'Édit qui, en 1787, reconnut enfin les droits des cultes réformés.

En revanche, dans la lettre écrite, en 1788, à Lamoignon, garde des Sceaux, sous le ministère Brienne qui allait décréter la ruine des Parlements, Portalis n'est encore que l'interprète de l'esprit provincial; et, considérant la France comme une fédération de petits États, il dit expressément : « Dans une vaste monarchie composée de divers peuples gouvernés par des coutumes différentes, il est impossible d'avoir un corps complet de législation. » A

cette date, il ne prévoyait guère que plus tard il attacherait son nom à l'établissement d'un code homogène et uniforme.

Bien que l'influence de Mirabeau l'eût écarté des États généraux, sa retraite ne put demeurer obscure, pendant les crises de la Révolution, d'autant plus qu'il n'était pas homme à dissimuler les mouvements de sa conscience. Pendant le procès de Louis XVI, son indignation déborda; et, jeté en prison, il n'en sortit qu'à la mort de Robespierre. Or, le premier usage qu'il fit de sa liberté fut encore une généreuse imprudence; car, en face de la Convention, il n'hésita pas, dans une brochure publiée en 95, à réclamer la revision des arrêts prononcés par le Comité de Salut public, et la restitution des biens confisqués à ses victimes. Ce cri d'humanité trouva des échos dans l'opinion qui commençait à se repentir d'un trop long silence; et les bons citoyens lui prouvèrent leur gratitude par des suffrages spontanés.

Élu membre du Corps législatif par les collèges de Paris et du Var, il n'eut qu'à rester fidèle à lui-même pour suffire aux devoirs d'un mandat qu'il n'avait point sollicité. Appelé dans le Conseil des Anciens, il ne cessa pas de s'y montrer laborieux, sincère, désintéressé, vengeur infatigable de la justice, et assez ferme pour se tenir à égale distance de toutes les factions ennemies, qui, ne voulant pas désarmer, menaient le pays à l'anarchie ou à la dictature. Il eut maintes fois l'occasion de combattre

à la tête de ces patriotes modérés qui, entre les royalistes et les jacobins, n'étaient encore qu'une minorité. Sa science et son bon sens se déployèrent dans toutes les rencontres où il fallait étouffer le levain des colères, et rendre l'espérance aux amis de la concorde. C'est ainsi qu'il s'éleva contre la loi draconienne qui, déclarant ouverte la succession des émigrés, mettait le séquestre sur leurs biens, pour subvenir à l'épuisement du trésor. Sa voix finit par être entendue, et la présidence du conseil récompensa une attitude qui le signalait comme le chef du groupe constitutionnel.

Son influence qui grandissait de jour en jour ne fut pas moins décisive, lorsque le Directoire proposa de condamner au bannissement perpétuel tous les prêtres non assermentés. En protégeant contre ces menaces vingt mille citoyens, il rétablit les vrais principes de la liberté religieuse, et ouvrit tous les yeux au péril d'une intolérance qui substituait un fanatisme à un autre : « Nous compromettons la République, s'écria-t-il, en séparant la France chrétienne de la France libre ; » et il concluait par cet avertissement : « Si nous conservons des habitudes révolutionnaires, nos décrets ne seront jamais que des piliers flottants au milieu d'une mer orageuse... Il n'est plus question de détruire ; il est temps de gouverner. » Parmi ses plaidoyers n'oublions pas non plus celui qui sauva de la prison ces émigrés jetés par un naufrage sur les côtes de Calais. Ces malheureux n'avaient échappé aux flots que pour

être traduits devant une commission militaire. Mais leur défenseur réussit à faire triompher, avec le droit des gens, ces sentiments de pitié dont un peuple ne s'affranchit pas impunément. Ce fut alors son dernier acte public ; et, un mois après, la constitution de l'an III était violée par l'illégalité flagrante d'un pouvoir dont la violence ne fut que de la faiblesse.

Portalis mérita de compter au nombre des proscrits de Fructidor. Car il n'y avait pas de place pour lui, dans ce nid d'intrigues, sous un gouvernement imprévoyant, contempteur des lois qui devaient être sa force, entêté de préjugés aveugles, impuisant à diriger l'opinion, et inhabile à la suivre, ne sachant ni pacifier ni contenir les partis, habitué à vivre d'expédients et de coups de main, déchiré par des divisions intestines, et condamné par ses fautes à l'impopularité du mépris.

Expulsé pour avoir parlé librement, il fut consolé par l'estime d'une élite, et la sympathique hospitalité qui l'attendait au delà de nos frontières. Après plusieurs stations, il se fixa dans le Holstein, au château d'Emckendorff, chez le comte de Reventlau. Ses lettres d'exil sont d'un sage qui juge ses ennemis sans rancune, et leur dit la vérité sans aigreur. Il continuait à servir par sa plume un pays que ses souffrances lui rendirent encore plus cher. Tel nous l'offrent alors ses méditations sur *l'Usage et l'abus de l'esprit philosophique*. A défaut d'idées originales, cet ouvrage eut l'à-propos d'une tentative

faite pour raviver les croyances spiritualistes, et réagir ainsi, comme M^{me} de Staël, contre un matérialisme ou un scepticisme dont la contagion dégradait les caractères ou énervait les âmes. Le Directoire justifia par sa chute les pressentiments d'un bon citoyen ; et une dictature entreprit l'œuvre de salut qu'aurait dû accomplir la liberté.

« Une nation naissante a besoin d'un instituteur, écrivait-il à Mallet du Pan, le 18 août 1799, mais il faut un libérateur à une nation vieillie et opprimée. » Puis, appréciant l'état des esprits, il ajoutait : « La lassitude qui termine toutes les crises a ramené l'opinion à l'idée monarchique... ; mais il ne s'agit pas de rétablir ce qui est usé ; il faut s'occuper des hommes encore plus que des choses, créer pour ainsi dire un nouveau peuple, et lui donner des lois de raison, non de passion et de colère. » C'était esquisser un programme de conciliation ; et Bonaparte, qui s'annonçait comme un médiateur, ne manqua pas de tendre la main à celui qu'une sorte de prédestination semblait appeler à la gloire de concourir aux desseins d'une politique réparatrice. L'heure était donc venue où Portalis devait être la lumière de ce Conseil d'État qui allait constituer définitivement la société civile. En un temps où la vertu des meilleurs courut des risques, et où les plus clairvoyants ne surent pas toujours connaître leur devoir, il eut la rare fortune d'arriver à l'influence et aux honneurs, les mains pures, sans qu'on pût même le soupçonner d'ambition. Aussi

quel ne fut pas le crédit de ce grand homme de bien qui, loin de rougir de son passé comme beaucoup d'autres, n'avait à regretter ni une faute, ni une méprise!

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des services rendus par son patriotisme. Pour en juger, il suffira de relire les trois *Discours* dans lesquels il explique la théorie du Code civil. On y verra que ce monument fut érigé par un philosophe soucieux d'opérer une transaction entre le présent et le passé. Tout en déclarant que « la plus funeste des innovations serait de ne point innover », ne disait-il pas : « On raisonne trop souvent comme si le genre humain finissait, et commençait à chaque instant. Or, les générations, en se succédant, se mêlent, s'entrelacent et se confondent... A moins qu'un peuple ne tombe dans une dégradation pire que l'anéantissement, il ne cesse jamais de se ressembler plus ou moins à lui-même. Il est donc utile de conserver tout ce qu'il n'est pas nécessaire de détruire; et les lois doivent ménager les habitudes, quand elles ne sont pas des vices. » Accorder ce que la raison réclame et ce que l'usage peut supporter, associer le respect des principes au sentiment du possible, régler ainsi les rapports de l'État et du citoyen par une loi universelle qui ne sacrifiait ni l'un ni l'autre, telle fut donc la pensée d'un jurisconsulte qui avait le droit de dire : « La découverte des choses vraies et utiles est la récompense des caractères modérés et du bon sens. »

Le conseiller du Concordat ne fut pas moins habile à restaurer les traditions de l'Église gallicane par un pacte solennel qui mit fin à un schisme, et répondit provisoirement aux nécessités de l'ordre social ou politique. Ces négociations ne pouvaient être confiées à un diplomate plus adroit à tourner les obstacles, et à faire prévaloir d'impérieuses exigences par une fermeté que tempéra toujours la droiture d'une conscience délicate. Telles sont les qualités qui recommandent le discours par lequel Portalis commenta devant le Corps législatif les articles organiques de ce traité de paix. S'il ne réussit pas à rallier tous les dissidents, la faute en est plus aux passions humaines qu'à la prudence d'un législateur désireux de prévenir des conflits tôt ou tard inévitables.

Bien que sa voix n'ait jamais eu de ces éclats qui vibrent au loin, un accent d'autorité morale anima toujours son éloquence sereine comme la justice. Amie de « ces expressions moelleuses qui marquent les nuances », facile, claire, élégante et logique, mais un peu prolix, elle rappelle, par la tenue et la gravité, ces parlementaires qui sont l'honneur de la magistrature française, les de Thou, les Pasquier, les Molé, les d'Aguesseau. Avouons pourtant que l'artiste fut inférieur au citoyen. Mais cette modestie du langage est encore un trait de physionomie : car tout ce qui ressemblait à un artifice ou à un moyen de séduction répugnait d'instinct à la probité d'une parole trop raisonnable, et par suite un peu mono-

tone. Ce désintéressement littéraire tourne donc à l'éloge d'un homme d'État qui vécut irréprochable, et mourut à propos, le 25 août 1807, à soixante et un ans, avant les folies de l'Empire, les calamités de la France, et les fautes de la Restauration.

III

Autant Napoléon aimait les orateurs d'affaires, autant il fit aux avocats l'honneur de les craindre et de les détester. A l'occasion du décret de 1810 qui leur assurait des franchises pourtant assez étroites, il écrivit un jour à Cambacérès : « Ce décret est absurde ; il ne laisse aucune prise, aucune action contre eux : ce sont des factieux, des artisans de crimes et trahisons. Tant que j'aurai l'épée au côté, je ne signerai pas un pareil décret. *Je veux qu'on puisse couper la langue à un avocat qui s'en sert contre le gouvernement.* » Trouvée sous les scellés, après le décès de l'archichancelier, cette lettre nous avertit que, sous l'Empire, l'éloquence du barreau valut celle de la tribune.

Du reste, la déchéance des avocats datait de cette Révolution même qui leur ouvrit tout d'abord une si brillante carrière. Pour accueillir ses espérances avec faveur, ils n'avaient pas eu, comme certains membres de la noblesse ou du clergé, à déchirer des parchemins, ou à renier des vœux ; car il leur suffit de rester fidèles à l'esprit de leur profession. Accoutumés par elle aux accommodements, et voués

d'avance à la cause du Tiers-État, ils partageaient ses idées libérales, qui les portèrent en grand nombre à l'Assemblée constituante. Mais l'habitude des réalités pratiques leur servit de lest; et, satisfaits des conquêtes de 89, la plupart d'entre eux ne suivirent point les passions qui voulaient aller au delà. Aussi devinrent-ils pour elles des censeurs importuns que les violents traitèrent en ennemis. Un décret de 1790 ayant supprimé leur titre, leur costume et leur discipline, ils cessèrent de former un Ordre. Sous la Terreur, la seule éloquence possible était d'ailleurs le courage de bien mourir. Aussi, sauf quelques exceptions illustres¹, savons-nous à peine les noms de ceux qui, en 95, prêtèrent aux accusés un secours trop souvent inutile.

Ajoutons que la ruine de l'ancien régime entraîna celle de l'ancienne jurisprudence : elle ne paraissait plus qu'une vaine scolastique, une officine de chicane hostile au progrès, et prête à des retours offensifs contre les institutions nouvelles. Les écoles de Droit ayant été fermées, l'enseignement de cette science fut suspendu par un interrègne qui laissa le champ libre à l'arbitraire, ou aux utopies. Tandis que les uns se jouaient des principes les plus inviolables, les autres s'imaginèrent que le mot de *fraternité* possédait à lui seul une vertu capable d'en finir avec les procès, ou que des décrets guériraient toutes les misères humaines. Ces causes concoururent donc à pré-

1. Malesherbes, de Sèze, Chauveau-Lagarde, Brissot.

cipiter la décadence de ces compagnies qui avaient été l'asile du savoir et de l'honneur. Elles furent remplacées par une tourbe de défenseurs officieux qui, sans instruction et sans garanties de caractère, profitèrent de l'anarchie pour s'abattre sur le Palais, comme des oiseaux de proie. C'étaient en général des officiers ministériels destitués, des industriels ruinés, ou des courtiers équivoques, courant après le profit, ayant leurs bureaux, leurs commis, leurs teneurs de livres, leur caissier, en un mot exploitant les conflits judiciaires comme une entreprise de commerce. Aussi n'était-il pas rare d'entendre dire : « Le citoyen un tel, jurisconsulte, a fait banqueroute. » Bref, ces intrus profanèrent ce qu'on appelait alors « le sanctuaire de la Justice. »

Si Napoléon ne rendit point au barreau son éclat et son indépendance d'autrefois, il le releva du moins de son avilissement, ne fût-ce que par la promulgation du Code civil, ou la loi de l'an XII (1804) qui restaura les études juridiques, et rétablit le tableau des avocats. Mais ces bienfaits n'appelaient point la reconnaissance ; car ils eurent pour rançon l'hostilité d'un despote toujours prêt à enchaîner la parole, comme on le vit dans le procès du général Moreau, dont le défenseur, M^e Bonnet, fit plus tard cet aveu : « Oui, sans doute, il y avait des mots bien faciles à dire sur celui qui comptait parmi les gloires de la France ; et ils devaient suffire à le protéger. Ces mots là, j'en étais oppressé, ils m'étouffaient pour ainsi dire ; et pourtant, il fallait les réprimer ;

car le salut de mon client était à ce prix... Si je n'avais pas fait abnégation de moi-même, si j'avais risqué quelques élans propres à enlever le public, *on m'ôtait la parole, ou l'on décidait la condamnation.* » Ces cris intérieurs ne faillirent lui échapper que devant une provocation du procureur général, Thurot de la Rozière, conventionnel obscur qui avait voté la mort de Louis XVI. Il prononça le mot de *Traître*; et, sous cette injure, une riposte éclata, mais aussitôt étouffée; car il s'agissait, avant tout, de sauver la vie du prévenu. Or, la moindre imprudence eût été son arrêt de mort.

Malgré cette réserve, Bonaparte agita, dans son conseil privé, la question « de *faire arrêter* les audacieux qui, pour sauver un grand coupable, troublaient l'ordre public. » Si Cambacérès et Dubois, préfet de police, n'avaient pas énergiquement insisté sur la nécessité de laisser à la défense une certaine latitude, des mesures de rigueur eussent donc été prises contre les deux avocats. Il fut du moins résolu qu'une réprimande leur serait infligée. « En conséquence, dit M^e Bonnet, mon confrère Bellart et moi, nous fûmes mandés chez le grand juge; et là, l'excellent M. Régnier, bien plus embarrassé que ceux qu'il faisait comparaître, nous fit, d'un ton très grave et très poli, une verte semonce et une injonction d'être, pour notre sûreté, très circonspects à l'avenir. » Ce témoignage appartient à l'histoire, et en dit plus que tout commentaire.

Les mêmes ombrages menacèrent l'existence du

jury ; car sa suppression fut mise à l'ordre du jour devant le Conseil d'État ; et Cambacérés, qui connaissait les intentions du Premier Consul, attaqua vivement l'inexpérience d'une justice confuse, changeante, sujette à mainte erreur. Cette magistrature populaire eût donc été condamnée, si un conseiller, M. Berlier, n'avait protesté par un discours assez persuasif pour enlever la majorité des suffrages. Après un instant d'hésitation, Bonaparte irrité leva brusquement la séance ; mais pourtant il n'osa point passer outre, et se contenta de restreindre une juridiction dans laquelle il voyait un danger politique.

Après les grandes assises qui jugèrent Moreau et Cadoudal, on n'entendit plus guère que le bruit sourd des justices spéciales. Exclusivement consacré aux intérêts privés, le Barreau cessa d'être un écho de l'opinion. Il finit même par se dépeupler, en un temps où tous les hommes jeunes et ardents se faisaient administrateurs et soldats. Après avoir vécu à l'écart, en dehors de tout lien officiel, parmi leurs souvenirs, leurs regrets ou leurs espérances, quelques avocats retrouvèrent la parole, en 1815. Mais il était trop tard : mieux eût valu se taire ; car il y avait alors quelque chose de plus pressé que ces hardiesses si longtemps silencieuses. Ne fallait-il pas avant tout défendre le sol de la France, au lieu d'affaiblir ou de paralyser celui qui voulait, qui pouvait la sauver ? Elle était donc au moins intempestive l'Adresse dont M. Lainé fut le rédacteur, et à laquelle l'Empereur ne répondit que par ce cri de

colère : « Messieurs, vous pouviez faire du bien, et vous n'avez fait que du mal.... Dans votre rapport vous avez mis l'ironie la plus sanglante; vous dites que l'adversité m'a donné de salutaires conseils. Était-ce par de pareils reproches que vous prétendiez relever le trône?... Au reste, qu'est-ce que le trône? quatre morceaux de bois doré recouvert de velours. Le trône est dans la nation.... Vous voulez imiter l'Assemblée constituante et recommencer une révolution. Mais je n'imiterai pas Louis XVI; j'abandonnerais le trône, et j'aimerais mieux faire partie du peuple souverain que d'être roi esclave. »

Sur deux cents avocats inscrits au tableau de 1804, trois seulement avaient voté pour l'Empire. Pendant les Cent-Jours, un seul, maître Romiguière, lui resta fidèle, et crut encore à sa fortune. En présence de l'Europe victorieuse, la Chambre de 1814 l'estima digne de clore sa courte session par le manifeste qui honora sa chute. Tandis qu'il rédigeait ce testament de la France expirante, le Conseil de l'Ordre offrait ses hommages à Louis *le Désiré*. Mais le jour était proche où ces amis de la veille allaient se transformer en adversaires. Ceux qui, sous l'Empire, avaient été un embarras, devinrent une puissance sous un régime où l'on se porta vers la liberté avec la fougue qui suit les longues privations. Dès lors, il n'y aura plus que des guerres de paroles. Commencée par des procès, la Restauration finira par une révolution d'avocats. C'est donc leur règne qui va s'inaugurer.

IV

Si l'éloquence du Barreau, comme celle de la tribune, végète ou meurt à l'ombre du Pouvoir absolu, les orateurs de la Chaire s'en accommodent parfois, lorsque le souverain ne voit pas en eux des ennemis. Mais, pour qu'ils puissent surgir, il faut surtout qu'ils conservent de l'action sur les âmes. C'est ce que le cardinal Maury semble méconnaître dans son *Traité de la Prédication*, où, accusant Massillon d'avoir substitué la morale au dogme, il rend ses exemples responsables d'une décadence. C'était ne pas voir que la faute en fut à l'Église et à la société qui avaient perdu l'une ses traditions, et l'autre ses croyances. Mais, en fermant les temples, et persécutant leurs ministres, la Révolution rendit au clergé ses vertus, et, sans le vouloir, provoqua bientôt un réveil du sentiment religieux. Il se manifesta sous le Directoire par des signes retentissants. La chronique du temps ne nous apprend-elle pas qu'à Saint-François-du-Marais, la queue des grand'messes s'allongea jusqu'au milieu de la rue, que les boutiques se fermèrent presque toutes dans Paris à la fête de Pâques, que les campagnes redemandaient leurs curés, leurs cloches et leur dimanche, qu'en une seule année cinq cents prêtres furent ordonnés par les évêques orthodoxes? C'était d'abord une réaction politique plutôt qu'un zèle de doctrine. Puis, les cœurs s'engagèrent peu à peu dans la croisade que

menèrent si vivement La Harpe, Saint-Martin, M. de Bonald, Fontanes et Chateaubriand.

Or, le Premier Consul sut tirer parti de ces instincts populaires, qui encourageaient ses vues de rénovation sociale ; et, en dépit des sarcasmes qui raillaient sa « capucinade », il eut l'habileté de tourner ce mouvement au profit de ses ambitions personnelles. Il serait en effet bien naïf de supposer que ses sentiments furent ceux d'un apôtre. En rétablissant par un coup de théâtre une sorte de religion d'État, il resta ce qu'il était en Italie, lorsqu'il prodiguait au Pape et aux cardinaux des marques de respect public, sauf à s'en dédommager avec ses familiers, en traitant le Saint-Père de « vieux renard », et les *vénérables prélats* « d'imbéciles radoteurs. » Non, il ne faut point ici se payer d'apparences, et oublier les arrière-pensées de celui qui s'écriait en plein Conseil d'État : « Avec mes préfets, mes gendarmes et mes prêtres, je ferai tout ce que je voudrai. » Il y eut donc là une transaction intéressée, comme l'indique ce mot dit tout bas à La Fayette : « N'est-ce rien que d'obliger le Pape et le clergé à se déclarer contre la légitimité des Bourbons? » ce qui lui attira cette réponse : « Allons, général, avouez que cela n'a d'autre but que de vous faire casser la petite fiole sur la tête¹. »

Il est du moins incontestable que la cour de Rome

1. A un général qui lui faisait des représentations au nom de l'armée, il avait répondu : « Le rétablissement du culte me donnera le cœur du peuple. »

acheta cette périlleuse alliance par de cruelles déceptions. Sans parler de la captivité de Fontainebleau, la cérémonie du sacre, qui suivit de si près l'assassinat de Vincennes, ne devait-elle pas troubler la conscience pontificale par les plus pénibles angoisses ? Quant aux évêques, leur situation fautive ressort de cette circulaire où Fouché osait leur dire : « Monsieur l'évêque, entre vos fonctions et les miennes, il y a plus d'un rapport. » Un jour, le 22 juillet 1807, Napoléon écrira : « Peut-être le temps n'est-il pas éloigné où je ne reconnâtrai le Pape que comme évêque de Rome. Je réunirai les églises gallicane, italienne, allemande, polonaise, dans un Concile, pour faire mes affaires sans le Pape, et soustraire mes peuples aux prétentions des prêtres de Rome. » Si cette chimère n'était pas encore le rêve du Premier Consul, elle sera celui de l'Empereur ; car la main qui avait ouvert les églises en garda les clefs.

D'ailleurs, quand on examine de près cette pompe extérieure d'un culte ressuscité par sénatus-consulte, on est affligé de voir quelle fut alors la misère d'une milice sacerdotale décimée par la proscription, et recrutée tant bien que mal parmi ces fils de paysans que la peur de la mort précipitait dans un état dont ils ne concevaient ni les droits, ni les devoirs¹.

1. Dans la conférence de M. de Frayssinous sur les *craintes et les espérances de la religion*, retentit cette plainte : « O Église de France, dans quel abîme de désolation je te vois plongée ! Tu porte bien sur ton front de nobles cicatrices qui font ta gloire ;

A peine dégrossis par deux ou trois années de préparation hâtive, ces conscrits enrôlés au pas de course composèrent une autre armée qu'un maître voulut faire manœuvrer selon ses convenances. La parole évangélique pouvait-elle donc prendre son essor, parmi les contraintes qui imposaient aux curés des sujets de sermons, et à tous les diocèses le texte d'un catéchisme révisé par le ministre de l'intérieur¹ ?

Il se produisit pourtant plus d'un symptôme de renaissance ; et, animé par l'ardeur belliqueuse des écrivains qui entrèrent en campagne contre la philosophie du xviii^e siècle, le clergé de Paris secoua une longue torpeur. Revenus de l'exil, quelques prêtres instruits cherchèrent aussi à créer un centre d'études sous la direction savante du vénérable M. Emery, qu'un favori de l'Empereur, l'évêque Duvoisin, secondait de son crédit. Dans leur voisinage, nous devons citer encore l'abbé de Boulogne, dont la réputation datait de loin. Dès

mais ces marques de ton courage le sont aussi de tes malheurs.... Hélas ! aujourd'hui, je te vois comme une veuve désolée, assise sur des tombeaux, pleurant tes ministres qui ne sont plus, et *tremblant qu'ils n'aient pas de successeurs*. O Église de France, autrefois si belle entre toutes, serais-tu donc réservée à cet excès d'opprobre et de stérilité ? Ah ! messieurs, que ceux qui forment des vœux pour l'extinction du sacerdoce tremblent d'être exaucés ! »

1. Dans le catéchisme ordonné par décret du 4 avril 1806, on lisait : « Dieu qui crée les empires, et les distribue selon sa volonté, en comblant notre Empereur de dons, soit dans la paix, soit dans la guerre, *l'a établi notre souverain, l'a rendu le ministre de sa puissance, et son image sur la terre ; honorer et servir notre Empereur est donc honorer et servir Dieu même.* »

l'année 1782, il s'était fait connaître par le *Panégyrique de saint Louis*, prononcé dans l'église de l'Oratoire, devant l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres¹. Payant tribu à l'opinion libérale, il avait dit, aux applaudissements de l'auditoire : « Le peuple seul a des droits ; les rois n'ont que des devoirs. » Pressentant même une révolution prochaine, il s'était écrié dans sa péroraison : « Malheur à nous, puisque le règne des lumières est devenu le règne de la dépravation, et que les vices, dans un temps éclairé, supposent plus de corruption que les vices de la barbarie ! Tremblons de toucher à cette heure fatale où la nation incurable ne peut plus trouver son salut que dans une crise violente, et capable de la replonger au chaos d'où elle était sortie. »

Les événements ne prirent donc pas au dépourvu un homme de bon vouloir qui avait mérité les éloges enthousiastes de Beaumarchais et les critiques acerbes de Fréron². Dans l'épreuve où tant d'autres chancelèrent, il ne montra pas moins de fermeté que de modération. Emprisonné en 1792, pour refus de serment, et traduit devant un comité révolutionnaire, il plaida sa cause avec tant de talent que ses juges lui rendirent la liberté. Arrêté de nouveau en

1. Après l'exorde, un académicien s'écria : « *Voilà un sot !* » Mais bientôt après, surpris par la noblesse du langage, il se reprit, et ajouta : « *Le sot, c'est moi !* » L'abbé de Boulogne était né en 1747, à Avignon, dans une famille très humble.

2. D'Alembert entendant son éloge de saint Louis, avait dit que « le premier point du discours valait un évêché, et le second la Bastille. »

93, il fut délivré par la chute de Robespierre; et, remontant sur la brèche, il se signala par de piquantes brochures, entre lesquelles nous mentionnerons sa *Lettre d'un paroissien de Saint-Roch à E. B. Boyer, soi-disant évêque métropolitain de Paris*. Ce prélat constitutionnel ayant écrit dans sa circulaire pastorale : « Hélas ! pourquoi faut-il qu'il y ait deux pasteurs ? » le paroissien anonyme lui répondait ironiquement : « Il ne tient qu'à vous qu'il n'y en ait qu'un. Il n'y en avait qu'un, avant que vous vinsiez de Belley à Paris. Allez encore de Paris à Belley ; et vous verrez qu'il n'y en aura qu'un. » Il ajoutait, ironiquement : « Toute votre vie n'est-elle pas d'ailleurs pleine de sacrifices ? Vous avez fait d'abord le sacrifice d'un petit canonicat pour une cure, ensuite le sacrifice de la cure pour le salut de l'église d'Ain, puis le sacrifice de l'église d'Ain pour la métropole de la Seine ; maintenant vous êtes encore disposé, pour le salut de votre personne, à faire tous les sacrifices qui seront compatibles avec vos principes. »

Au lendemain du Concordat, le polémiste, qui rédigeait les *Annales religieuses* supprimées après le 18 Fructidor, ne tarda pas à remonter dans la chaire, pour y prendre la place de l'abbé Maury, que son cardinalat avait réduit à la louange officielle et à des proclamations militaires. Un discours sur *l'excellence de la morale chrétienne* lui ayant valu le patronage de Portalis, ministre des cultes, il fut nommé aumônier des Tuileries, puis évêque de

Troyes, le 8 mars 1808. Ces honneurs eurent leur rançon; et les mandements qui suivirent furent trop souvent l'apothéose de César. Pourtant, reconnaissons qu'il y eut certaines échappées de franchise qui sonnèrent mal aux oreilles d'un despote; notamment, dans un sermon prêché à Notre-Dame, en 1809. Sous un éloge de commande se glissèrent alors ces conseils discrets : « O mon Dieu! dites à ce grand monarque tout ce que les hommes ne peuvent lui dire. Donnez-lui de surmonter toutes ses passions, comme il surmonte tous les dangers. Faites lui comprendre que la sagesse est préférable à la force, et qu'il vaut mieux se dompter soi-même que prendre des villes! »

Plus tard, le 17 juin 1811, lorsque s'inaugura le Concile de Paris, sous la présidence du cardinal Fesch, l'évêque de Troyes, chargé du discours d'ouverture, le prononça tel qu'il l'avait écrit, sans vouloir se soumettre aux retouches imposées par le *visa* de l'Empereur. Aussi fut-il de ceux qui, arrêtés au milieu de la nuit, se virent conduits au donjon de Vincennes et condamnés à l'exil, après cinq mois d'étroite captivité. Relégué à Falaise, il ne consentit pas non plus à résigner ses fonctions épiscopales : attitude qui mit le comble à la colère du souverain. Dans un accès d'emportement, il lui échappa même de dire : « Eh bien! je le ferai fusiller, et l'on ne prétendra plus que son siège n'est pas vacant. » Ramené à Vincennes, et bientôt transféré à la Force, l'abbé de Boulogne s'y trouvait encore, le

31 mars 1814, lorsque l'entrée des alliés mit fin à sa détention, et lui rendit, jusqu'au retour de l'île d'Elbe, le gouvernement de son diocèse. Malgré des disgrâces qui eurent alors de l'éclat, son nom n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir effacé. Aussi, au lieu de nous attarder à des œuvres oubliées, aborderons-nous un autre orateur, M. de Frayssinous, qu'on peut considérer comme le principal représentant de l'éloquence sacrée, sous l'Empire.

Né dans le village de Curières¹, il avait été vicaire d'une petite bourgade du Rouergue lorsqu'à trente-six ans, vers 1801, disgracié par son évêque, il vint à Paris pour professer au séminaire de Saint-Sulpice. Dans le voisinage de Joseph de Maistre qui humiliait la Raison aux pieds de la Foi, il y avait une place vacante pour la prudence d'un docteur habile à user de ménagements envers une génération plus avide de consolantes espérances que de théologie rigoureuse. Ce fut alors que l'abbé Royer eut l'idée d'instituer des conférences dans l'église des Carmes consacrée par les martyrs de Septembre. Il fit donc appel à M. Frayssinous dont le succès fut tel que l'enceinte se trouva trop étroite pour une assistance où les plus humbles se rencontraient avec la jeunesse des écoles et toute une élite d'esprits sérieux. De l'obscur chapelle, il passa bientôt à la chaire de

1. Diocèse de Rodez. Il fit ses études théologiques à Laon, et à Saint-Sulpice, il reçut la prêtrise en 1789. Il refusa le serment à la Constitution, et, jusqu'au 9 thermidor, exerça le ministère dans son pays natal.

Saint-Sulpice, où son apostolat se continua jusqu'en 1809, non sans exciter les ombrages d'un pouvoir qui finit par lui retirer la parole.

Pour expliquer la vogue de cet enseignement, il ne faut pas oublier les précautions qu'exigeaient alors des intelligences rebelles, ou indifférentes même aux dogmes du Vicaire savoyard¹. Doué de bon sens, et plus ou moins initié aux controverses du siècle, M. Frayssinous eut l'esprit de comprendre qu'il ne fallait pas heurter de front un auditoire incrédule, mais le ramener au seuil du sanctuaire par des voies détournées. Tandis que Chateaubriand révélait la poésie du christianisme, il résolut donc d'en essayer la philosophie, et de faire l'apologie des vérités morales qui sont comme le vestibule de toute religion. Au lieu de commander dogmatiquement la soumission, il réfuta logiquement les erreurs qui s'étaient attaquées aux principes de l'ordre social;

1. Nous lisons dans une de ses premières conférences : « Si nous rappelons ce que la religion a de plus auguste, de plus touchant ou de plus glorieux pour l'homme, *on semble n'y voir qu'une sorte de mythologie semblable à celle des Grecs ou des Indiens.* »

Il rappelait ainsi l'école d'Alexandrie : « Il était dans l'Antiquité une ville fameuse par le nom de son fondateur, par ses richesses, son commerce et sa population; les lettres et les sciences y étaient cultivées : les chrétiens s'y trouvaient mêlés à des juifs et à des païens. Je veux parler d'Alexandrie. Là s'était formée une école de philosophie chrétienne où devinrent maîtres, après avoir été disciples, les Clément et les Origène; cet Origène qui, par l'innocence de ses mœurs, l'immense variété de ses connaissances et les charmes de son talent, gagnait les païens, les philosophes eux-mêmes. » En concluant, il laissait entendre qu'il était nécessaire de renouveler ces traditions, et de suivre ces exemples.

et il leur opposa la démonstration des doctrines par lesquelles le spiritualisme résout le problème de notre destinée. Il suivit en cela les exemples des Pères de l'Église; car, depuis Origène et Clément d'Alexandrie jusqu'à saint Chrysostome et saint Augustin, tous ont cru que les lumières naturelles de la raison rapprochent l'homme de son Créateur, et qu'on ne saurait impunément les éteindre.

Telle fut l'opportunité de ces leçons qui ne s'adressaient plus à la communion des fidèles, mais à une assemblée profane, dont la curiosité se changea bien vite en respectueuse attention. Au lendemain de la tourmente qui semblait avoir déraciné la Croix, ces dissertations touchèrent des âmes sevrées de pain quotidien, et devenues par l'habitude, les préjugés, ou les souffrances privées et publiques, absolument étrangères au souci des intérêts spirituels. Mais, si toute parole de vie avait fait défaut à de longues années de stérilité, un sol travaillé par tant de secousses était prêt à recevoir la semence et à la féconder. C'est ainsi que des lieux communs offrirent aux uns le charme d'un souvenir, aux autres la surprise d'une découverte. Voilà le secret de l'influence exercée par une théodicée qui retrouva sa fraîcheur de nouveauté, au lendemain des fêtes où la déesse Raison avait eu ses autels. La fortune de ces conférences fut d'autant plus rapide qu'elles étaient l'objet d'une surveillance inquiète et malveillante. Coupable de n'avoir point prêché sur l'obéissance due à la loi de la conscription, M. Frays-

sinous faillit en effet subir définitivement un interdit prononcé par le préfet de police ; et il n'obtint deux années de tolérance provisoire qu'en promettant un solennel hommage au chef de l'État¹.

C'est dire que la réputation de son talent fut alors surfaite par la faveur qui s'attache aux persécutés². Plus tard aussi, lorsqu'en novembre 1814, il reprit, au milieu d'un nombreux concours, des

1. Il était bien dangereux de paraître dissident. Voici ce que raconte M. de Beausset, préfet du palais : « Tout Paris courait aux sermons de l'abbé Fournier. Dans l'un d'eux, il avait fait des allusions à la mort de Louis XVI. Sur le rapport du ministre de la police, il fut arrêté et enfermé à Bicêtre comme fou. » Le cardinal Fesch l'en fit plus tard sortir, et Napoléon le nomma évêque de Montpellier.

2. Dans ses *Mémoires sur le dix-huitième siècle*, l'abbé Morrellet jugeait ainsi ses conférences : « Succès prodigieux d'un M. Frayssinous, missionnaire d'une espèce nouvelle, qui fait tous les dimanches, à Saint-Sulpice, une *Catilinaire ou une Verrine* (comme il vous plaira) *contre les conjurateurs et les brigands qu'on appelle philosophes*. Il a pour auditeurs plus que bénévoles toutes les dames du faubourg Saint-Germain, et même celles qui se sont retirées dans notre faubourg Saint-Honoré, et tous les jeunes gens de même étoffe. Tout cela est d'une assiduité exemplaire aux harangues de M. Frayssinous, qui leur prouve que, sans la religion catholique, apostolique et romaine, il n'y a ni vertu, ni morale ; que la vertu et la morale n'ont point d'autre base... ce qui est, comme on voit, infiniment utile à enseigner, dans un temps où nous avons pour citoyens des calvinistes, des luthériens, des juifs, etc., qui ne pourront plus se piquer d'avoir de la morale, lorsqu'on leur aura une fois prouvé qu'il leur est impossible d'en avoir.

« Mais, ce n'est pas tout pour ces dames de se nourrir du pain de la parole de M. Frayssinous, *elles le distribuent dans le monde avec beaucoup de charité et de zèle, et j'ai quelquefois le dégoût de me voir adresser, dans l'espoir de me convaincre, des apologies de la révocation de l'Édit de Nantes et de l'intolérance religieuse, des souhaits pour le rétablissement des jésuites, des moines ou des couvents de filles.* »

instructions interrompues par les cris de *Vive le Roi*, le zèle politique se pressa beaucoup trop de comparer ses triomphes à ceux de Bossuet ou de Bourdaloue¹; car, aujourd'hui, nous ne voyons guère que des amplifications dans ces discours limpides et bien ordonnés, mais diffus et monotones, froids et ternes, où la dialectique manque de force, et la conception d'originalité². Pourtant, le nom de M. Frayssinous mérite de figurer dans une histoire littéraire, ne fût-ce que pour avoir fait honneur au clergé nouveau, qui s'était formé dans la pauvreté, en face de la prison et de l'échafaud. Aux vertus qu'il devait à de longues épreuves s'allièrent aussi chez l'évêque d'Hermopolis l'urbanité de l'ancien régime, la culture de l'esprit, et des principes de tolérance qui pouvaient réconcilier avec le siècle une Église régénérée par ses malheurs.

1. Telles sont ses trois conférences sur la *Révolution* qu'il considère : 1^o dans ses causes; 2^o dans ses ravages; 3^o dans ses suites et sa fin, c'est-à-dire le règne de Bonaparte.

2. A une grande dame qui admirait fort le talent du prélat, et le pressait de solliciter un fauteuil académique, M. de Frayssinous écrivait : « J'admire votre admiration. *Mon nom n'est pas un nom et ne le sera jamais* : pour en être convaincue, lisez une page de Bossuet ou de Massillon. Si vous me survivez, comme cela doit être, *vous verrez qu'un an après ma mort je serai oublié, excepté de quelques amis.* » Ce jour-là, M. de Frayssinous fut bon prophète.

CHAPITRE III

I. L'ÉLOQUENCE D'OPPOSITION. — Les intransigeants. — M^{me} DE STAEL. — Un Mirabeau de salon. — Son génie expansif et sympathique à toutes les causes généreuses. — Son influence sous la Révolution et le Directoire. — Après Brumaire, duel de deux principes. — Pésécution, angoisses. — *Dix années d'exil*. — La haine est mauvaise conseillère. — Excuses de certains écarts. — Son patriotisme pendant les Cent-Jours. — Sa lettre à M. Craufurd. — Elle plaide en faveur de la paix et de l'Empereur. — Conversion à la monarchie parlementaire. — Ses *Considérations sur la Révolution française*. — Elle inaugure ce sujet de controverse passionnée. — Indécision du plan. — Logique émue, raison impartiale, conciliation. — Elle suscite l'École doctrinaire. — Son style; sa conversation. — La tribune de l'Empire. — II. M. DE CHATEAUBRIAND. — L'article injurieux du *Mercury* (4 juillet 1807). — Clémence de l'Empereur. — Il ne craint pas son ennemi. — Un solitaire. — Ses contradictions. — Guerre à outrance, en 1814. — *Buonaparte et les Bourbons*. — Un pilori. — *Réflexions politiques*. — *Rapport sur l'état de la France*, 1814. — Instinct des situations. — *La monarchie selon la Charte*, 1816. — Manque d'équilibre. — L'imagination et la passion. — Les effets de style. — Un poète dans un homme d'État.

I

Quand le pouvoir n'encourage pas directement les talents par la liberté, il les stimule encore, malgré lui, par la contrainte des sentiments qu'il refoule; car elle provoque des regrets, des vœux, des colères et des révoltes, sous lesquelles fermente un levain d'éloquence. C'est ainsi que l'Empire eut sa part dans la gloire que M^{me} de Staël conquit à

ses dépens. Si nous voulons retrouver des accents vraiment émus, il faut donc revenir à ce génie fait pour l'action, et qui ne se résigna point au rôle ingrat de spectateur impuissant. Ce fut sa secrète blessure; mais cette souffrance lui devint un aiguillon, et ses ardeurs eurent d'autant plus de force explosible qu'elles étaient comprimées. Voilà pourquoi les œuvres où elles se dégagèrent furent d'un orateur qu'on pourrait appeler un Mirabeau de salon.

Ce qui caractérise éminemment cette personne illustre, c'est la cordialité d'une âme généreuse, expansive et sympathique. Aussi prit-elle tout d'abord au sérieux les idées nouvelles qui, dans le monde où elle naquit, n'avaient été jusqu'alors qu'un passe-temps et un plaisir de conversation. Loin d'avoir peur de leur avènement, comme tant d'autres qui, ayant semé le vent, s'étonnèrent de recueillir la tempête, elle fêta ces espérances avec un enthousiasme qui ne connut jamais ni langueur, ni repentir, parce qu'il fut l'élan d'une raison clairvoyante, supérieure aux partis, et toujours prête à prévenir les fautes, à flétrir les crimes, ou à consoler les malheurs. Durant ces années d'angoisse où nulle voix n'osait porter secours aux victimes, ne s'empressa-t-elle pas de faire entendre un cri de pitié? Dès que le 9 Thermidor permit enfin à la France un peu de relâche, ne fut-elle point la première à conseiller la justice et la concorde? Au milieu des défaillances et des trahisons, elle ne

cessa pas de relever les cœurs, d'éclairer les esprits, de ranimer les courages, de rallier tous les bons citoyens sur un terrain légal, de tendre la main aux vaincus, et de les convier à guérir les maux de la Patrie. Ne l'accusons pas d'illusion parce qu'elle en chercha le remède dans l'idéal d'une République aimable, étrangère à la violence, ouverte à tous les progrès, embellie par les arts, les sciences et les lettres. Ce programme aurait pu devenir une réalité, si le Directoire n'en avait pas fait un mécompte. Mais, désabusées par tant de déceptions, les âmes ne croyaient plus qu'à l'intérêt, ou au plaisir. En opposant à ces lâchetés du doute l'exemple de ses convictions, et à cet égoïsme d'une société licencieuse la doctrine du devoir, M^{me} de Staël s'aperçut bientôt que les événements lui donneraient tort ; mais, avec le stoïcisme du point d'honneur, elle n'en persista pas moins à rester fidèle aux principes qu'elle purifia de toute souillure, comme un trésor qu'elle tenait en réserve pour le salut de l'avenir.

N'ayant pas absous le 18 Fructidor, comment eût-elle pardonné au 18 Brumaire¹? Ce fut alors que commença ce duel inégal où nous voyons d'une part la force déclarant la guerre à l'esprit, de l'autre la dignité morale représentée par une femme qui,

1. Le Premier Consul disait : « M^{me} de Staël ne parle ni de politique, ni de moi, à ce qu'on prétend ; mais je ne sais comment il arrive qu'on m'aime toujours moins quand on l'a vue. Elle monte les têtes dans un sens qui ne me convient pas. »

seule, dans le silence universel, osant défier le maître de l'Europe, répond à un persécuteur par l'insaisissable et victorieuse protestation de la conscience¹. Ce ne furent d'abord que de furtives hardiesses dénonçant à voix basse dans la dictature consulaire les germes du despotisme impérial. Puis, à mesure que ces pressentiments s'accomplissent, sa plume devient une arme dont les coups sont redoutables, même lorsque, paraissant désertier la politique, elle se réfugie dans les questions philosophiques et littéraires.

Il vint pourtant un jour où Corinne sembla non pas certes renier, mais oublier un instant cette patrie qui n'avait plus la liberté, ni peut-être la volonté de l'entendre. Au lieu de revendiquer directement les droits d'une nation qui s'abandonnait elle-même, elle prit alors sous son patronage ceux de la pensée humaine; et ses ennemis purent accuser l'exilée de Coppet d'avoir le cœur d'une émigrée. Mais ce fut une méprise; car c'est encore à la France que s'adressent, dans son livre de *l'Allemagne*, ces plaintes douloureuses où le respect et l'amour se cachent sous des reproches qui ont l'autorité d'une leçon.

Cette inimitié qui divisa deux intelligences dignes de se comprendre, faut-il, comme on l'a fait, l'expli-

1. Même aux plus mauvais jours, elle eut foi dans la Liberté; car elle semblait dire comme Polyeucte :

Ce bienheureux moment n'est pas encore venu.

Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

quer par des griefs de vanité blessée? Non, n'infligeons pas cette injure à des adversaires qui eurent l'âme trop haute pour que de simples froissements d'amour-propre aient été la cause frivole de leur conflit. Sans nier les rancunes féminines qui se mêlèrent à une aversion de nature, il est plus juste d'y voir seulement la lutte inévitable des deux principes qui se combattaient depuis 89, et allaient encore se trouver aux prises, sous la Restauration, jusqu'à l'heure où devait s'imposer à l'un et à l'autre la nécessité d'une transaction. Est-il besoin d'ajouter qu'en face d'une violence qui perdit toute mesure, nos sympathies vont droit à la victime courageuse qui, voyant la contagion de son infortune atteindre ses meilleurs amis, s'écriait avec une si touchante sincérité : « Ils ne pourraient me causer une plus grande douleur que de braver l'exil pour me consoler. *Je me meurs, à la lettre, de leur malheur.* » Qui donc ne compatirait pas à sa détresse, en lisant cette lettre éperdue qu'elle envoyait, en 1811, à M^{me} Récamier : « Je suis plongée dans une espèce de désespoir qui me dévore. Je ne crois pas que je m'en relève jamais. Rien ne m'intéresse plus. La vie est pour moi comme un bal dont la musique a cessé; et tout, excepté ce qui m'est ravi, me paraît sans couleur. Je vous assure que, si vous lisiez dans mon âme, je vous ferais pitié. Le plus grand service que je puisse rendre à vous, à Mathieu de Montmorency, à ce qui m'entoure, c'est de m'éloigner. Il y a, je vous le dis, une fatalité dans mon sort; je

n'ai pas un hasard pour moi. Tout ce que je redoute est ce qui m'arrive.... Je me contiens à l'extérieur; une sorte de fierté me conseille de ne pas laisser voir mes larmes : celles des autres se séchent si vite! Quand on leur demande ce qu'ils ne peuvent plus donner, on a l'air d'un créancier importun. Je n'ai plus de recours qu'en la prière. »

Ces angoisses lui ont inspiré le journal qu'elle intitule *Dix années d'exil*. Impatiente d'échapper à ses geôliers, elle ne songeait plus alors qu'à s'évader de sa prison : ses vœux tendaient vers l'Angleterre, mais elle dut s'y rendre par Saint-Pétersbourg. Dans le récit de ces vicissitudes, tout est mouvement, chaleur et lumière. Jamais sa causerie n'eut plus de naturel ou d'entrain. Et pourtant, il y a là des pages que peut à peine excuser le cas de légitime défense; car elles sont écrites par la femme irritée qui invitait le général Moreau à revenir d'Amérique pour nous combattre, et appelait Bernadotte le *véritable héros du siècle*. Mais, tout en condamnant ces murmures d'une colère qui eut trop d'échos à l'étranger, la France qui est magnanime sera clémentine pour une œuvre improvisée par un blessé sur un champ de bataille, dans le délire de la fièvre.

Cette indulgence n'est d'ailleurs que justice : car, pendant les Cent-Jours, M^{me} de Staël prouva bien qu'elle était française, avant tout. En apprenant le débarquement de l'Empereur, elle s'écria dès l'abord : « C'en est fait de la liberté, si Bonaparte triomphe, de l'indépendance nationale, s'il suc-

combe. » Devant cette alternative, elle n'hésita point ; et, malgré ses griefs, son premier mouvement fut un élan de patriotisme, comme l'atteste, en dépit de vaines dénégations, l'incontestable authenticité de la lettre qu'elle fit parvenir, le 25 avril 1815, au ministre des États-Unis, M. Craufurd, pour être communiquée à lord Castlereagh. Elle le priaït ardemment de conjurer l'intervention armée de l'Angleterre. Nous y lisons : « S'il y a une guerre, toute la France se réunira contre l'invasion étrangère ; et, si l'Empereur a un premier succès, *comme il l'aura*, l'orgueil national fournira à son vengeur toutes les ressources d'hommes et d'argent qui lui seront nécessaires. » Puis, appréciant les chances de la coalition, elle affirmait que « la France serait pour les alliés ce que fut l'Espagne pour nous. » Enfin, garantissant les intentions pacifiques de l'Empereur qui, disait-elle, ne changerait pas une virgule au traité de Paris, » elle suppliait le Prince-régent « de se porter médiateur, et d'être le *Dieu de la paix*. »

Ce cri du cœur est d'accord avec un autre témoignage, celui de Sismondi qui écrivait, le 26 mai, à la comtesse d'Albany : « Dès que les Allemands ont passé le Rhin, M^{me} de Staël n'a plus désiré que la paix avec Bonaparte ; et tout ressentiment personnel, toute haine a cédé au devoir : elle n'a plus considéré que l'indépendance et l'honneur de la France. » Aussi pouvons-nous affirmer qu'elle partagea les nobles inconséquences de Chateaubriand,

qui, dans la journée de Waterloo, l'oreille contre terre, « écoutait le bruit lointain du canon, en faisant des vœux pour Napoléon. » Cette attitude n'est-elle pas le plus sûr éloge de celle qui disait un jour d'elle-même, sans craindre un démenti : « Pour ce qui est de la dignité morale, les circonstances me placent aussi haut que possible.... Dieu m'a fait la grâce de penser que je donnais un grand exemple à mon siècle! »

Le rôle qu'elle allait jouer, au lendemain de nos désastres, ne fut pas moins salubre. Pacifiée par tant d'épreuves, et instruite par les événements, la républicaine de l'an VIII était déjà convertie aux idées de son père; et, revenant aux convictions de sa jeunesse, ainsi qu'il arrive souvent au déclin de la vie, elle acceptait d'avance la monarchie constitutionnelle comme un asile contre les inconstances d'une nation qui avait trahi la liberté pour la gloire. Mais, en se ralliant à la Charte de Louis XVIII, elle continua de conseiller le respect du droit populaire à ceux qui rêvaient encore le règne du bon plaisir.

Telle nous la montre, dans cette dernière station, le livre où elle étudie les besoins et les actes, les bienfaits et les écarts, les principes et les conséquences d'une crise politique dont elle avait suivi de si près toutes les phases. De 1800 à 1815, on parlait fort peu de la *Révolution* : ce sujet eût gêné bien des jacobins anoblis qui cachaient des taches de sang sous leurs uniformes de courtisans. D'ailleurs, après sa fièvre chaude, la France avait perdu

la mémoire ; ou plutôt, les tragédies et les merveilles du présent occupaient trop une société renaissante pour qu'elle eût le loisir de donner audience à des souvenirs stériles, importuns, ou sinistres, qui eussent rendu bien des fronts soucieux ou sombres. Mais, lorsque d'éclatants revers et des destinées sédentaires nous firent une paix humiliée, alors le passé put revenir sur la scène, évoqué d'abord comme une revanche par les vaincus de la veille, ensuite comme une leçon par les vainqueurs du jour, ardents à maudire des crimes qu'avaient expiés les calamités de la France. A ces anathèmes devaient répondre les ripostes d'une génération étrangère aux excès commis, hostile à l'ancien régime, fière de ses droits, et qui voulut réhabiliter ses pères, ou tout au moins les connaître.

Or, cette curiosité prochaine, M^{me} de Staël la pressentit, et l'excita par un ouvrage qui invitait le pays à faire son examen de conscience, et à méditer sur ses malheurs, pour en tirer un enseignement. Dans ces *Considérations*, qui furent un signal, s'annonce un double dessein. Elle commence par célébrer la vie publique de son père ; puis, le cadre s'élargissant, cette apologie se tourne en un jugement porté sur les causes, le caractère et l'avenir de la Révolution. Il en résulte que l'ensemble manque de suite et de proportion. D'un côté, M^{me} de Staël se complait trop dans un hommage filial qui devient un paradoxe, lorsqu'elle met tout un siècle sous le patronage d'un homme d'État fort honnête, mais très

secondaire aux yeux de la postérité¹. D'autre part, quand la biographie se rapproche de l'histoire, les faits, les sentiments et les idées se pressent avec la précipitation inquiète d'une plume déjà défaillante qui craint d'être surprise par la mort, avant d'avoir achevé son monument. Mais l'indécision du plan profite à l'agrément du détail ; et une méthode plus stricte aurait pu nous priver de la variété qui associe le charme des mémoires et les surprises d'une conversation aux vues profondes du patriote et du philosophe.

Ce qui recommande surtout ce manifeste de l'école parlementaire, c'est la logique émue d'une raison impartiale. On ne saurait guère prononcer des arrêts plus sages sur une époque si sujette aux controverses. Voilà du pur bon sens relevé par l'enthousiasme d'une foi militante qui ne sépare jamais la morale de la politique. Admirons donc cet équitable discernement des erreurs et des vérités, des fautes et des mérites. Que de pensées seraient dignes d'être les proverbes des honnêtes gens, notamment lorsqu'elle dit : « Persécuter ne mène à rien qu'à la nécessité de persécuter encore. Tuer, ce n'est pas détruire. On a prétendu que les morts seuls ne reviennent point. Or, cette maxime n'est pas même vraie ; car les enfants et les amis des victimes sont plus forts par les ressentiments que

1. Un malin lecteur a dit que tout l'ouvrage pouvait se réduire à ces deux mots : « *Mon père et moi* ».

ne l'étaient par leurs opinions ceux mêmes qu'on a fait périr. Il faut éteindre les haines. et non les comprimer. » — « Les hommes en révolution ont plus à craindre leurs succès que leurs revers. » — Dans un pays où il n'y a point de liberté, on ne trouve d'énergie que chez les factieux. » — « On ne peut juger un parti que par la doctrine qu'il pratique quand il est le plus fort ; car, dans le combat, on échange souvent ses armes. » — « Il ne faut pas forcer la Liberté à se poignarder comme Lucrèce, parce qu'elle a été profanée. » — « Une manière infaillible de ne jamais se tromper sur ce que veut la majorité d'une nation, c'est de ne suivre qu'une marche légale pour parvenir au but qu'on croit le plus utile. Dès qu'on ne se permet rien d'injuste, on ne contrarie jamais violemment le cours des choses. »

Ces maximes, la Restauration eût mieux fait de les écouter que d'entrer avec Joseph de Maistre dans les voies de l'intolérance. Entre une théocratie qui menait aux abîmes, et ce spiritualisme libéral qui voulait sauver des écueils les légitimes conquêtes de la Révolution, quel choix pourrait hésiter ? Ici, nulle arrogance, nulle ironie contre l'humanité. Tout est sociable et conciliant. Tout concourt à l'apaisement, à la justice, au bien général, à la charité vraie, par conséquent aussi aux œuvres de l'amour, et non de la haine.

Regrettons seulement que les pages consacrées au prisonnier de Sainte-Hélène soient d'un pamphlé-

taire plus que d'un historien. Si, de Brumaire à Waterloo, les représailles d'une exilée furent un droit ou même un devoir, convenait-il, après une défaite qui était la nôtre, et dans le voisinage de la Chambre introuvable, d'attaquer avec tant d'amertume un vaincu dont le souvenir nous valait encore le respect, sinon la crainte de l'Europe coalisée? Mais n'insistons pas sur des rigueurs trop cruelles : louons plutôt ces derniers chapitres où, traitant de l'égalité civile, de la souveraineté nationale, de la liberté de conscience, des rapports de l'Église et de l'État, M^{me} de Staël fixa des règles de conduite qui, observées par Charles X, auraient prévenu sa chute.

Elle exerça du moins par cet écrit une influence décisive sur une élite dont elle fit l'éducation parlementaire. Croyons-en M. de Rémusat déclarant qu'il fut pour lui « comme une vue radieuse de la terre promise. » M. Royer-Collard lui-même, jusqu'alors si défiant, rendit enfin les armes, et s'avoua vaincu. Elle inaugurait ainsi une école qui, durant trente-trois ans, sera l'honneur de la tribune française, et dont les défaites n'auront pas moins d'éclat que les victoires. Seulement, ses disciples, raisonneurs altiers, hériteront de son zèle plus que de sa flamme, et de cette vertu communicative qui, partant du cœur, donnait une âme à la politique.

Dans ce livre, qui n'eut contre lui que les ultramontains et les Jacobins¹, le feu intérieur ne s'est

1. Joseph de Maistre a dit de cet ouvrage : « Toutes les erreurs de la Révolution y sont concentrées et sublimées. » (*Lettre au*

pas éteint. A l'accent d'une voix qui pénètre on reconnaît le tempérament d'un orateur. J'entends par là que toutes ses pensées visent à l'action, et qu'elle y engage sa conscience plus que son amour-propre. De là résultent des témérités de diction, et les entraînements aventureux d'un style qui n'a pas le fini d'une facture patiente. D'autres ont mieux su les secrets d'un art définitif. Mais nul n'égale M^{me} de Staël par la sûreté de l'intuition, le courant d'un souffle continu et la candeur vaillante des sentiments. La vertu de son discours est donc surtout dans l'intensité de l'émotion, dans le mouvement d'une parole ingénue, prompte à éclater au dehors, et qui semble déborder d'une source bouillonnante. De là ces fougueux élans qui enlèvent la vérité d'assaut, sans avoir besoin des lentes démarches du raisonnement¹. Elle méritait bien de la posséder, parce qu'elle l'aimait par dessus tout. Aussi ne nous hâtons pas de censurer les imprudences ou les hasards d'une verve tumultueuse. Il est plutôt surprenant que sa véhémence soit toujours si maîtresse d'elle-même, et que la raison pratique n'ait presque rien à désavouer parmi tant de pages écrites, dans le feu du combat, sur tant de questions suggérées

prince Kolowski, 20 août 1818). Il ne voit dans M^{me} de Staël qu'une « impertinente femmelette qui ne comprend pas une des questions qu'elle traite. »

1. Dans une lettre à M^{me} Hortense Allard, Sismondi la juge avec vérité, lorsqu'il dit : « *L'inspiration était en elle instantanée : tout un ordre d'idées se présentait à la fois à son esprit, et le travail n'y ajoutait rien.* »

par le contre-coup des passions contemporaines. C'est que le cœur fut, avec la raison, le foyer de ce talent viril qu'attendrissaient des grâces féminines, et qui, renouvelé par un progrès constant, a toujours été le guide éclairé de son siècle¹. Si vivants que soient encore quelques-uns de ses livres, ils ne sont pourtant qu'une image affaiblie de l'éloquence qu'elle déployait dans ce salon de Coppet, où son fauteuil, devenu plus tard le canapé des doctrinaires, fut, pendant quinze ans, la seule tribune de la France. C'est ce qui explique pourquoi M^{me} de Staël, comme la plupart des orateurs, a perdu sa popularité d'autrefois, et n'a laissé que le grand souvenir d'une renommée aristocratique. C'est dommage; car aujourd'hui, ses conseils retrouveraient encore tout leur à-propos.

1. En mai 1796, M^{me} de Beaumont, qui pourtant ne partageait pas les idées politiques de M^{me} de Staël, la jugeait ainsi dans une lettre à Joubert : « J'ai été bien touchée de la revoir, après deux années d'absence, et des siècles de malheur. Quand elle ne serait pas aussi remarquable qu'elle l'est par son esprit, *il faudrait encore l'adorer pour sa bonté*, pour son âme si élevée, si noble, si capable de tout ce qui est grand et généreux. *Elle est ce que Madame Roland se croit*, mais elle ne songe point à en tirer vanité; elle croit tout le monde aussi bon, aussi généreux qu'elle. Combien cette simplicité est aimable, et ajoute encore à son mérite, tandis que l'orgueil de M^{me} Roland m'a presque rendue injuste! J'ai besoin de me rappeler sans cesse qu'elle est tombée sous le glaive pour lui pardonner; et, malgré sa mort, elle ne sera jamais pour moi que la Providence du 10 Août. Elle m'a rappelé des intrigues qui ont réveillé en moi bien des ressentiments. Cependant, je rends justice à son caractère, et je suis sûre de sentir toute la beauté de sa mort. »

II

Le 4 juillet 1807, tandis que des acclamations saluaient le retour de Napoléon rentrant à Paris en triomphateur, au milieu d'un peuple prosterné, le *Mercur*e publiait un article qui débutait ainsi : « Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère : Tacite est déjà né dans l'Empire. Il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt, il ne fera voir dans le tyran déifié que l'histriion, l'incendiaire et le parricide; semblable à ces premiers chrétiens d'Égypte qui, au point du jour, pénétraient dans les temples de l'idolâtrie, saisisaient au fond d'un sanctuaire ténébreux la divinité que le crime offrait à l'encens de la peur, et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un Dieu, quelque monstre horrible. Si le rôle de l'histoire est beau, il a souvent ses périls; mais il est des autels comme celui de l'Honneur qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices. Le Dieu n'est point anéanti, parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'hé

roïsme à la tenter. Les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom prononcé dans la postérité va faire battre un cœur généreux, deux mille ans après notre vie? » Jamais M^{me} de Staël, dans l'*Allemagne*, ni M. Lainé blâmant la campagne de Russie au nom du Corps législatif, ne se permirent des éclats aussi outrageants que cette invective signée par le vicomte de Chateaubriand. Et cependant, il en fut quitte pour la confiscation de la part qu'il avait dans la propriété du journal¹. La rancune de Napoléon ne fut même pas de longue durée; car, bientôt après, il exigea de l'Institut un rapport sur le *Génie du Christianisme*, et voulut que la succession académique de Joseph Chénier fut attribuée à l'auteur de cet ouvrage : ce qui n'empêcha pas l'élu de l'Empereur de composer un discours si scabreux qu'il ne put être prononcé.

Mais, cette fois encore, « la Foudre en personne » se contenta de gronder, sans frapper. Son courroux s'exhala seulement dans cette apostrophe lancée

1. Le 1^{er} septembre 1807, Joubert écrit à M. de Chênedollé : « *Le pauvre garçon* a eu pour sa part d'assez grièves tribulations. L'article qui m'avait tant mis en colère est resté quelque temps suspendu sur sa tête; mais, à la fin, le tonnerre a grondé, le nuage a crevé, et la foudre en propre personne a dit à Fontanes que, si son ami recommençait, il serait frappé. Tout cela a été vif, et même violent, mais court. Aujourd'hui, tout est apaisé : seulement, on a grêlé sur le *Mercur*, qui a pour censeur M. Legouvé et pour coopérateurs payés, dit-on, par le gouvernement MM. Lacretelle aîné, Esménard et le chevalier de Boufflers. »

contre un absent : « Il vous faut donc de l'effet, Monsieur, toujours de l'effet; et vous ne craignez pas d'en produire un qui renverse la règle maîtresse de mon gouvernement, la conciliation des partis, l'oubli d'un passé où chacun a des fautes à se reprocher. Eh bien! Monsieur, sortez de mon Empire, si mes lois ne vous conviennent pas. » Or, il n'en sortit point, du moins par contrainte, et ne vit jamais la censure mettre ses ouvrages au pilon.

D'où vient donc que cet intransigeant n'eut pas le sort de Corinne? Pourquoi, défiant avec audace la colère du lion, n'a-t-il réussi qu'à l'impatienter un instant? Peut-être le promulgateur du Concordat se souvenait-il d'avoir eu pour allié un écrivain dont le talent chevaleresque et théâtral ne lui déplaisait point. Mais la principale cause de cette indulgence fut qu'en fait de persécution Napoléon n'aimait pas le superflu, et se réduisait au strict nécessaire. Sa haine, il la réserva contre ceux qui évoquèrent sérieusement les traditions de 89, et dont l'activité remuante ne se borna point au fracas de quelques phrases inoffensives¹. Quant aux feux d'artifice d'un brillant rhé-

1. Le tempérament littéraire, voilà ce qui prédomine toujours, même dans les œuvres politiques de Chateaubriand. C'est ce que prouve, entre autres témoignages, une lettre de M. Molé qui, en 1805, venait de soumettre ses *Essais* à l'illustre écrivain. Or, le jeune publiciste fut aussi surpris des éloges que des critiques dont sa plume était l'objet : car les observations faites ne portaient que sur la forme. Il écrivit alors à Joubert : « Il me semble que votre ami n'a pas lu l'ouvrage. *Rien de ce qui en fait le*

teur plus soucieux d'éblouir les yeux que d'agir sur l'opinion, ils parurent d'autant moins redoutables que Chateaubriand se tenait volontiers à l'écart, dans l'orgueil d'une attitude indépendante et farouche. S'il traversa les salons, ce fut en effet sans s'y arrêter, pour y recruter des admirateurs, et non des partisans : il mettait même une certaine coquetterie à se montrer rarement, pour être plus sûrement regardé. Nul esprit de propagande ne se mêla donc aux hostilités innocentes d'un poète qui recherchait la solitude, afin de se grandir par l'isolement.

Il évitait surtout le voisinage des célébrités contemporaines, et en particulier celui de M^{me} de Staël, dont l'opposition n'arborait pas le même drapeau : car il y eut entre ces deux noms la distance qui sépara l'école républicaine et philosophique du camp légitimiste et religieux. Ces dissidences naturelles se trahissaient jusque dans les hommages qu'ils échan-

fond ne paraît avoir été jusqu'à lui. Ses regards n'ont été frappés que de ce qui y fait feu, pour ainsi dire. Je vous jure que j'en ai l'esprit troublé. Si cet écrit n'est remarquable que par ce que M. de Chateaubriand a aimé, c'est-à-dire par des tours heureux, et quelques expressions frappantes, je n'y veux plus penser. Je méprise ce genre de mérite, lorsqu'il est isolé : il me ferait autant de peine d'être seulement cité comme artiste, ou pour quelques saillies, qu'il me ferait plaisir d'être mis au rang des esprits d'une certaine force et d'un jugement sain. »

Dans ce fragment de lettre, nous surprenons comme en flagrant délit la différence profonde qui sépare deux esprits peu faits pour s'entendre; car l'un, tout pratique, a l'étoffe d'un homme d'État, même quand il se réduit à la littérature; et l'autre, esthétique avant tout, ne cesse pas d'être un littérateur, même quand il croit traiter les affaires, et gouverner les hommes.

gèrent de loin, et sans la moindre effusion. Cependant, nous pouvons rapprocher aujourd'hui ces écrivains rivaux qui, par des voies différentes, tendirent vers le même but, à savoir le spiritualisme libéral.

Mais, si l'on excepte une protestation indignée contre l'assassinat du duc d'Enghien, Chateaubriand ignore jusqu'en 1814 les ambitions de la politique militante. Un article daté de 1806 prouve même qu'il professait alors la doctrine de l'abstention ; tout en déclarant que « les gens de lettres sont propres au maniement des affaires, » il ajoutait : « A Dieu ne plaise que je leur conseille jamais d'envier les premières places de leur pays ! La majorité des hommes bien nés peut faire ce qu'ils feraient dans un ministère public ; mais personne ne pourrait remplacer les beaux ouvrages dont ils priveront la postérité en se livrant à d'autres soins. Je voudrais que les grands talents connussent mieux ce qu'ils valent. On ne leur fait point une grâce en les investissant des charges de l'État ; ce sont eux au contraire qui, en les acceptant, font à leur pays un très grand sacrifice... Dans une carrière étrangère à leurs mœurs, leurs vertus seraient plus périlleuses que des vices, et leur génie les précipiterait dans des pièges qu'évite la médiocrité... Ne nous plaignons pas de notre destinée... La gloire des lettres est la première de toutes nos gloires. Elle marche de pair avec celle des Rois et des Héros. »

Mais cet engagement qu'il semblait prendre fut encore une de ses illusions ; et, dès que l'agonie de

l'Empire eut commencé, désertant les régions sereines où habite la Muse, René se jeta, l'épée à la main, en pleine mêlée, avec la violence d'une haine qui, longtemps contenue, porta ses coups droit au cœur : témoin son pamphlet de *Bonaparte et des Bourbons*, qui, selon le mot de Louis XVIII, valut à la cause royale « plus qu'une armée de cent mille hommes. » Devant ce libelle implacable, on dirait Chactas redevenu sauvage, et scalpant son ennemi vaincu ; ou plutôt, ce déchainement de fureur rappelle l'attentat de Maubreuil attelant ses chevaux à la statue de la colonne Vendôme. Il clouait au pilori le nom de l'Empereur, et ne voulait voir en lui qu'un « parvenu, un faux grand homme, un Moloch, un Genseric, un Néron. » Il osa même l'accuser « d'avarice et de lâcheté¹. » Ces injures, qui offensaient les douleurs de la Patrie, et dont il se

1. Plus tard, dans ses *Mémoires*, Chateaubriand semble avoir regretté ces violences, comme l'atteste cette page qu'il faudrait citer tout entière : « Des peuples vaincus ont appelé Napoléon un *fléau*. Les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'Éternité, et de la grandeur du courroux dont ils émanent... Né dans une île, pour aller mourir dans une île, aux limites des trois continents, jeté au milieu des mers où Camoëns semble le prophétiser, en y plaçant le Génie des tempêtes, Bonaparte ne pouvait remuer sur son rocher que nous n'en fussions avertis par une secousse. Un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se faisait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se fût retiré aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan auraient suffi pour troubler les peuples de l'ancien monde ; sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique eût forcé l'Europe à camper sur le rivage opposé...

« La solitude de l'exil et de la tombe de Napoléon a répandu sur une mémoire éclatante une autre sorte de prestige. Alexandre ne mourut point sous les yeux de la Grèce, et disparut dans le loin-

repentit plus tard, eurent cependant pour excuse une pensée de salut, la nécessité de conclure, sous les auspices de la paix, l'alliance de l'ancienne et de la nouvelle France. Tel fut le dessein de ses *Réflexions politiques*, publiées en décembre 1814 pour rassurer les libéraux qui jugeaient la Charte avec défiance, et les ultra-royalistes qui déjà songeaient à la déchirer. Cette tentative de conciliation eut d'autant plus de mérite que la cour ne lui en savait aucun gré : « Gardez-vous, disait le Roi, d'admettre un poète dans vos affaires : il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien. » La renommée de Chateaubriand parut cependant un patronage utile, durant les Cent-Jours, lorsque, ministre intérimaire de la dynastie fugitive, il rédigea son *Rapport sur l'état de la France*.

Trop complaisant pour Louis XVIII, il fut alors

tain pompeux de Babylone. Bonaparte n'est point mort sous les yeux de la France; il s'est perdu dans le fastueux horizon des zones torrides... Il s'est évaporé, à la manière d'un songe. Sa vie qui appartient à l'histoire s'est exhalée dans la poésie de sa mort. Il dort à jamais sous un saule, dans un étroit vallon, entouré de rochers escarpés, au bout d'un sentier désert... La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environne. Les nations sont absentes; leur foule s'est retirée. L'oiseau des tropiques attelé, dit Buffon, au char du soleil, se précipite de l'astre de lumière, et se repose seul, un moment, sur les cendres dont le poids a fait pencher le globe.

« Il traversa l'Océan pour se rendre à son dernier asile... Couché à la poupe du vaisseau, il ne s'apercevait pas qu'au-dessus de sa tête étincelaient des constellations inconnues... Que lui faisaient des astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs, et qui n'avaient pas brillé sur son Empire?... Et néanmoins, aucune étoile n'a manqué à sa destinée : la moitié du firmament éclaira son berceau; l'autre était réservée pour illuminer sa tombe. »

trop amer contre Napoléon. Ne disait-il pas : « Son but est au dehors d'endormir les puissances par des assurances de paix, comme au dedans de tromper la France par le mot de *liberté*. Il ne veut que gagner du temps, et rassembler ses légions¹. » Non ; mieux vaut admettre avec M. Thiers la sincérité d'une âme qui ne fit jamais petitement les grandes choses, et avait assez de gloire pour ne point marchander son repentir. Mais l'erreur de Chateaubriand était celle du pays tout entier qui ne crut point à une métamorphose si tardive. En se trompant sur les intentions de l'Empereur, il ne prévit que trop le dénouement prochain, quand il écrivait avec une joie mêlée de tristesse : « Les Français sont une seconde fois séparés du monde, comme des hommes atteints d'une maladie contagieuse. L'Europe se tait ; et, dans ce silence effrayant, on n'entend retentir que les pas d'un million d'ennemis qui s'avancent de toutes parts vers nos frontières.

1. Napoléon ouvrait-il son cœur, lorsqu'il disait : « Je viens de demeurer un an à l'île d'Elbe : et là, comme dans un tombeau, j'ai pu entendre la voix de la Postérité. Je sais ce qu'il faut éviter, je sais ce qu'il faut vouloir.

« Ce n'est pas seulement la paix que je veux donner à la France, c'est la *liberté*. Notre rôle est de faire résolument, et bien, ce que les Bourbons n'ont pas su faire. Il faut donner franchement la liberté, qu'ils offraient d'une main, essayant de la retirer de l'autre. Qu'on me laisse apaiser ou vaincre l'étranger, et je me contenterai ensuite de l'autorité d'un roi constitutionnel. Ce serait bien assez pour moi de l'autorité d'un roi d'Angleterre. Sans tarder, nous rendrons dès demain la liberté de la presse. Pourquoi la craindrais-je désormais ? Après ce qu'elle a écrit depuis un an, elle n'a plus rien à dire de moi, et il lui reste encore quelque chose à dire de mes adversaires. »

Chaque peuple a pris son poste dans cette armée de nations qui n'attend que le dernier signal. » Malgré ses préventions de parti, le publiciste se distingua surtout par l'intelligence des situations, et une sorte de don prophétique. Aussi l'opinion lui fit-elle fête comme à son fidèle interprète. Mais on peut dès lors pressentir qu'étant plus habile à démêler les instincts populaires qu'à les diriger, il aura beaucoup de prestige et peu d'autorité, parce qu'il se livre trop à la fougue de l'imagination, et aux premiers mouvements de la passion. Journaliste éminent, il manquera donc de ce sang-froid qui sied à l'homme d'État, et de cet équilibre qui est sa force.

Ce défaut de mesure se manifesta dans la brochure qu'il fit paraître en 1816, sous ce titre : *la Monarchie selon la Charte*. Destinée à faire l'éducation des émigrés, elle se divisait en deux parties dont il est malaisé d'accorder les tendances ; car, autant l'une expose correctement les doctrines constitutionnelles, autant l'autre s'obstine dans des rancunes impolitiques contre les principes et les hommes de la Révolution. Écoutons d'abord l'optimiste qui prétend ouvrir les yeux aux aveugles, et les convertir à un nouvel évangile. Avec quel bon sens ne leur conseille-t-il pas d'obéir à l'inévitable, et de ne point viser à l'impossible ! Prenant les nobles par l'intérêt et la vanité, il leur dit : « Autrefois, quelle était l'ambition d'un gentilhomme ? De devenir capitaine après quarante années de services, de se retirer sur ses vieux jours avec la croix

de Saint-Louis et une pension de six cents francs. Or, maintenant une immense carrière s'ouvre pour vous; car, élus membres de la Chambre, vous pouvez être redoutables à ces ministres qui vous repoussaient autrefois, et seront aujourd'hui les premiers à vous courtiser. » Puis, expliquant les rouages du mécanisme parlementaire, il en accepte toutes les conséquences, entre autres la liberté de la presse; car « le gouvernement représentatif s'éclaire par l'opinion, et est fondé sur elle. » Il va même jusqu'à supprimer la censure, et le ministère de la police, « ce monstre né dans la fange révolutionnaire de l'accouplement de l'anarchie et du despotisme. »

Un roi « qui règne et ne gouverne pas », l'initiative des lois dévolue à la Chambre, des ministres responsables dont le devoir est « de changer l'esprit de la majorité, ou de s'y soumettre », voilà l'idéal qu'il désira transformer en réalité. Pour démontrer les inconvénients qui résulteraient de la confusion des pouvoirs, il n'a pas moins d'esprit que de clarté, comme l'atteste cet ingénieux apologue : « Dans le Kiang-nan, province la plus polie de la Chine, existe un usage. Deux mandarins ont une affaire à traiter ensemble; le mandarin qui a reçu la première visite de l'autre mandarin ne manque pas, par politesse, de l'accompagner jusque chez lui. Celui-ci, par courtoisie, se croit également obligé de retourner à la maison de son hôte, lequel sait trop bien vivre pour laisser aller seul son honorable voisin, lequel connaît trop bien ses devoirs pour ne pas reconduire encore

un personnage si important, lequel... Quelquefois, les deux mandarins meurent dans ce combat de bien-séances, et l'affaire avec eux. » Bref, on ne saurait faire plus franchement la théorie d'un régime en dehors duquel Chateaubriand ne voit que des périls.

Et cependant, après ces prémisses dévouées à la Charte, ce manuel dégénère en fanatique intolérance. On en jugera par ces maximes : « Fût-il vrai qu'il n'y eût pas de royalistes en France, le devoir du ministère est d'en faire. Faites-en donc, ou je vous accuse de n'être pas royalistes vous-mêmes. » Est-ce à dire qu'il veut opérer la fusion des partis? Non, certes : car il déclare qu'il faut avant tout renoncer à gagner les ennemis de la veille : on n'en ferait que des ingrats ou des traîtres. « La vipère est faible et rampante : vous pouvez l'écraser d'un coup de pied ; mais elle vous tuera, si vous la mettez dans votre sein. » Croire qu'on enchaîne les passions par les intérêts, c'est envenimer une plaie mortelle. Aussi propose-t-il un système d'épuration radicale. Tout ménagement, tout compromis serait faiblesse ou sottise. Il prêche la guerre à outrance contre « une faction lâche et poltronne, qu'on peut faire rentrer sous terre d'un seul mot, mais qui, après avoir tout gangrené, lèvera subitement la tête, quand il n'y aura plus danger pour elle, et, prenant alors le bonnet rouge pour diadème, offrira cette pourpre à l'illégitimité. » En un mot, pour sauver la France, il lui suffit de six hommes par département : un évêque, un préfet, un procureur du roi,

un président de cour prévotale, un commissaire de police et un colonel de gendarmerie. « Que ces six hommes soient à Dieu et au Roi, s'écrie-t-il ; et je répons du reste. » Or, le *Censeur* lui fit cruellement remarquer qu'il en oubliait un septième, le *Bourreau*. Voilà les extrémités auxquelles se portait celui qui, plus tard, aigri par sa disgrâce, minera, sans le savoir, les derniers appuis du trône, et ouvrira la brèche à une révolution, sauf à se consoler par cette forfanterie naïve : « Qu'on détruise la monarchie ! et, en huit jours, avec la liberté de la presse, je l'aurai rétablie. »

Sans le suivre au-delà de l'époque où s'enferme notre livre, nous le voyons déjà tout entier dans ces préludes de sa vie publique. Partagé entre ses affections et ses haines, aventureux et romanesque, très clairvoyant sur les fautes de ses adversaires, mais fort exposé à en commettre lui-même par coup de tête, saillie d'amour-propre ou caprice d'humeur, susceptible, quinquex, peu capable de suite et de calcul, toujours prêt à sacrifier la raison d'État à la passion, plus ambitieux du grand que du possible, Chateaubriand n'aura pas le sens pratique, ou du moins la constance et le sang-froid nécessaires à la conduite des affaires. En les approchant, il croira que son génie déroge, et ne saura ni tenir la première place, ni souffrir qu'elle soit occupée par un autre. Malgré les travers et les inconséquences d'un caractère fantasque et chagrin, mais généreux et loyal même lorsqu'il se vengeait sans trahir, on re-

connaîtra pourtant qu'il fut toujours, dans les heures de crise, le premier au poste du patriotisme, de la fidélité, de l'indépendance et de l'honneur¹. Sous le Consulat comme sous la Restauration, n'a-t-il pas été un de ces éclaireurs qui montrent la route à leur siècle, et dont le nom s'associe aux intérêts de l'avenir, à la cause du progrès, à l'espoir d'une renaissance? A plus forte raison louerons-nous sans réserve l'éloquence d'un publiciste qui égale souvent Tacite, Montesquieu et Jean-Jacques, avec moins de gravité soutenue, mais avec des traits plus amers, des images plus vives et des sarcasmes plus hautains. Oublions donc des contradictions qui

1. Ne soyons pas aussi sévères pour Chateaubriand qu'il le fut, à son insu, pour lui-même, dans ses *Confidences d'outre-tombe*. Pourquoi n'a-t-il point alors justifié ce qu'il disait à Joubert dans cette lettre datée de Rome, décembre 1803 :

« Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mémoires* de ma vie.... Soyez tranquille; ce ne seront point des confessions pénibles pour mes amis.... Je n'entretiendrai pas la postérité du détail de mes faiblesses; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme, et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. *Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau*; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher; je n'ai ni fait chasser une servante pour un ruban volé, ni abandonné mon ami mourant dans une rue, ni déshonoré la femme qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux Enfants-Trouvés; mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur : un gémissément sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes, faites pour être laissées derrière le voile. Que gagnerait la société à la reproduction de ces plaies que l'on trouve partout? On ne manque pas d'exemples, quand on veut triompher de la pauvre nature humaine. »

furent la faute de son temps ; et ne soyons pas trop durs pour celui qui, après 1830, annonçant une République prochaine, écrivait d'un cœur sincère : « Que la France soit libre, glorieuse et florissante, n'importe par qui et comment ; j'en bénirai le ciel. »

CHAPITRE IV

I. NAPOLÉON I^{er}. — Ses origines. — Premiers essais de jeunesse. — Trente-huit cahiers de notes. — *Lettre à Matteo Buttafuoco*. — Accessit académique. — Influence de Rousseau. — La Révolution, les leçons de choses. — *Le Souper de Beaucaire*, 1793. — Pronostics. — L'ORATEUR MILITAIRE. — Proclamations d'Italie. — Allusions classiques. — Il connaît le cœur du soldat. — Bonaparte et César. — L'Expédition d'Égypte. — L'art de parler aux peuples. — Le 18 Brumaire. — Le Consulat. — L'ORATEUR D'AFFAIRES. — Le Conseil d'État. — Brusqueries familières d'une éloquence pratique. — Imagination et géométrie. — Napoléon et Pascal. — II. LE DIPLOMATE. — La Corse et l'Italie. — Séduction et intimidation, grâce féline et brutalité. — Stratégie et coups de foudre. — Le novateur qui déconcerte la tradition des Cours. — Menaces et violences calculées d'un Despote. — Lettres aux souverains. — Sa *Correspondance*. — Le génie du détail et de l'ensemble. — III. L'HISTORIEN. — *Précis des guerres de Jules César*. — Impassibilité scientifique. — Il est plus patriote que Césarien. — Jugement sur Caton. — *Turenne* et Napoléon; sentiment de l'honneur. — *Campagnes d'Égypte et de Syrie*. — Waterloo. Le *Mémorial*. — Apologie, aveux, regrets. — IV L'ÉCRIVAIN. — La parole et l'action. — L'imagination au service de l'idée. — Le peintre. — Le poète. — L'homme, — Rêves grandioses et aventureux. — Un génie sans équilibre. — Les lettres et la liberté. — Le goût littéraire chez Napoléon. — Un Mécène trop zélé. — V. Conclusion. — La prose dans la poésie. — Rechute. — Cette décadence date du xviii^e siècle. — Bonne volonté. Pressentiments d'avenir. — La poésie dans la prose. — Les grands noms. — *Chateaubriand*. — Affinités sympathiques de René et de son temps. *M^{me} de Staël* réhabilite la Révolution, inaugure l'École doctrinaire. — Napoléon et la France.

I

Si puissante qu'ait été la voix de M^{me} de Staël et de Chateaubriand, elle risque de nous sembler un

jeu de virtuoses, en comparaison de cette éloquence dont l'Empereur se servit aussi sûrement que de l'épée, pour conquérir et gouverner le monde. Avant de clore l'histoire d'une époque littéraire à laquelle préside son souvenir, il convient donc de consacrer un dernier chapitre à ce génie merveilleux qui, suffisant à toutes les affaires sans être jamais possédé tout entier par aucune d'elles, mena de front la pensée, la parole et les actes, dans une sorte d'improvisation incessante où le soin minutieux du détail s'associait à la conduite des plus vastes entreprises. Bien qu'il soit malaisé de séparer le politique de l'orateur et de l'écrivain, nous essayerons pourtant d'étudier surtout dans l'homme d'État un maître du bien dire, par conséquent une gloire supérieure aux controverses, et digne de rallier tous les suffrages d'un pays où les beaux discours sont aussi populaires que l'héroïsme. En circonscrivant ainsi notre examen, nous resterons encore au dessous de ses exigences : car les monuments qu'il embrasse sont aussi nombreux que divers ; et, dans quelques pages, on peut à peine effleurer un sujet qu'un volume ne saurait épuiser :

Originaire de l'Italie où sa famille avait déjà couru les chances de la guerre civile, né le 15 août 1769 dans une île vaincue sans être domptée, Bonaparte assista tout enfant aux dernières convulsions de l'indépendance nationale ; et, à l'âge de l'insouciance ou du plaisir, il ne connut que des passions sérieuses. A Brienne, nous le retrouvons

sombre et concentré, mais appliqué, docile, épris d'un goût très vif pour les mathématiques et l'Histoire, surtout celle de l'Antiquité, qu'il admire à travers Plutarque et César. A l'École militaire de Paris, où il entre en octobre 1784, se révèlent chez lui un caractère à la fois positif et romanesque, un esprit tranchant et frondeur, une activité inquiète, et des accès de misanthropie ombrageuse. Bien que le français ne fût pas sa langue maternelle, Domairon, son professeur de belles-lettres, disait de ses amplifications : « *C'est du granit chauffé au volcan.* » La première échappée de ses instincts pratiques est un mémoire où il signale, comme une fâcheuse initiation à la vie militaire, les habitudes de luxe que permettaient aux cadets de noblesse des règlements trop relâchés. Dans les années obscures qui suivirent, il s'affine et s'assouplit au contact du monde : d'ardentes lectures étendent le cercle de ses idées ; c'est toute une phase d'étude et de méditation, attestée par des essais qui composent trente-huit gros cahiers entièrement écrits de sa main. Tandis qu'un dialogue sur l'*Amour* le montre désintéressé des troubles ordinaires à la jeunesse, il se plonge dans les théories économiques de Mably, de Necker et d'Adam Smith, réfute l'hypothèse d'un contrat social primitif, rédige une géographie terminée par ces mots : *Sainte-Hélène, petite île*, fait un rapport sur la nécessité d'occuper la Sardaigne, et esquisse l'Histoire de la Corse en un récit qui trahit l'éveil d'un ambitieux ; car ce pays à demi sauvage lui semble

un théâtre où ses rêves se complaisent à la vision d'une fortune imaginaire.

Lorsque l'Assemblée législative décrète définitivement l'annexion de sa terre natale, le jeune lieutenant d'artillerie exprime par un pamphlet les rancunes de son patriotisme, et stigmatise *Matteo Buttafuoco* dont les intrigues ont préparé cette conquête. A cette heure d'exaltation passagère, il subit l'influence de Jean-Jacques, comme le prouve un *Discours sur les vérités et les sentiments qu'il importe d'inculquer aux hommes pour leur bonheur*. Dans cette dissertation qui n'obtint qu'un accessit devant l'Académie de Lyon¹, l'emphase de la *Nouvelle Héloïse* se combine avec une philanthropie sentimentale, des élans d'enthousiasme, de l'ironie, un spiritualisme hautain, le mépris des sociétés établies, et les saillies d'une humeur réformatrice.

Cependant, la Révolution poursuivait ses destinées orageuses. En elle il vit moins des principes qu'une puissance dont le mystère sollicitait sa curiosité. Mûri par cette expérience précoce, il apprend ainsi à manier les hommes, à se servir de leurs vertus ou de leurs faiblesses, à connaître leurs besoins ou leurs intérêts, à épier les événements, à en tirer parti, à manœuvrer parmi les factions, et à observer les courants de l'opinion. Spectateur qui ne demande qu'à devenir acteur au moment propice, il n'assiste

1. Ce fut Daunou qui remporta le prix. Retrouvé par Talleyrand, le manuscrit fut jeté au feu par Napoléon ; mais M. d'Hauverive en avait conservé une copie.

pas sans répulsion aux excès de la victoire populaire, car il aime la discipline et l'autorité; mais le succès l'attire, et il entre plus de calcul que de conviction dans les avances faites aux idées régnautes. Voilà ce qui ressort d'un opuscule qu'il réussit à faire publier aux frais du Trésor, en 1795, sous ce titre, *le Souper de Beaucaire*. Hardie, mais circonspecte, cette apologie de la Convention est d'un habile qui a du sang-froid, se pique de civisme et d'impartialité, se propose comme un médiateur, évite de se compromettre, accepte les faits accomplis, et plaide la cause du plus fort, pour se désigner à ses regards¹.

Le trait commun de ces préludes est la prédominance de l'imagination s'alliant à une raison qui, avide d'espace et de lumière, se porte d'un domaine à l'autre, plane sur les sommets, sonde l'horizon, mais revient de ces explorations morne et farouche, lançant comme des cris de détresse sous lesquels se cache l'orgueil d'une vague mélancolie. Dans ces monologues où Bonaparte s'interroge lui-même, on ne rencontre guère les mots de *droit* et de *devoir*; mais il croit à la force, à l'ordre, à la loi, à la vérité. Parmi ses tristesses, il éprouve un besoin irrité d'indépendance, de haute fortune, de pouvoir et de renommée. Bien qu'il s'isole dédaigneusement de la foule, il a des affinités sympathiques à toutes les

1. C'est un dialogue où il démontre aux fédérés du midi la folie de l'insurrection. Il légitime les journées du 31 Mai et du 2 Juin.

émotions qui l'agitent. Impatient de prendre enfin son essor, il semble se dire que la Destinée lui ménage un rôle souverain dans une crise sociale qui attend son ministre ou son dominateur.

Durant cette période encore indécise qui suivit une éducation littéraire fort négligée, ou du moins très inégale, l'écrivain ne pouvait manquer de payer tribut aux modes du jour. A l'exubérance d'un tempérament méridional s'ajouta donc la contagion d'un milieu où, toutes les voix forçant le ton, il fallait bien déclamer pour être entendu. Mais, si le candidat qui disputait une couronne académique fut un instant le disciple de l'abbé Raynal, le vainqueur d'Arcole et des Pyramides sera bientôt inimitable dans ces proclamations qui sentent la poudre et vont électriser la valeur française.

Ce ne seront plus, comme sur les lèvres d'Henri IV, des bouffées de verve gauloise dont l'entrain aiguillonne spirituellement la bravoure de quelques gentilshommes; mais ces harangues de tribun militaire sont faites pour des légions sorties du peuple et visent droit au cœur de ces volontaires accourus à la voix de la République,

Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à sa gloire allant du même pas.

Brèves, graves, familières, retentissantes au loin, elles ont je ne sais quoi de monumental qui sied à l'audace des desseins. Directement inspiré par le champ de bataille, leur à-propos grandiose devine

tout ce qu'il faut savoir, emprunte à l'histoire des motifs appropriés à la situation, anime les courages par des stimulants généreux, donne pour ainsi dire une voix à la Patrie, et, faisant passer son âme dans toute une armée, lui communique d'irrésistibles élans.

Écoutez les accents par lesquels s'ouvre cette série d'étapes triomphales : « Soldats, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la plus riche partie du Piémont : vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes ; vous étiez battus jusqu'ici pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie ; aujourd'hui, vous égalez par vos services l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les soldats de la Liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues ! La Patrie reconnaissante vous devra sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous avez présagé l'immortelle campagne de 1795, vos victoires présentes en présagent une plus belle encore. Les deux armées qui naguère nous attaquaient avec audace furent épouvantées devant vous ; les hommes pervers qui riaient de vos misères et se réjouissaient dans leur pensée

des triomphes de nos ennemis, sont confondus et tremblants.

« Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous. Les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville ! On dit qu'il en est parmi vous dont le courage mollit, qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes ; non, je ne puis le croire. Les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dégo, de Mondovi, brûlent de porter au loin la gloire du peuple Français. » — Si des philosophes humanitaires ne retrouvent point leur morale dans ces éclats de foudre, et s'ils reprochent à Bonaparte d'offrir l'Italie comme une proie aux convoitises d'une armée indigente, nous respecterons leurs scrupules. Mais il est juste pourtant d'ajouter que la faute en fut au Directoire qui, obéré de dettes et menacé de la banqueroute, pratiquait effrontément l'art de spolier les nations, sous couleur de les affranchir. Ces émancipateurs d'esclaves ne voyaient donc dans l'Italie qu'une ferme à exploiter ; et, en face de la pluie d'or qui venait des Alpes, la rigide probité de Carnot se montra tout aussi accommodante que la corruption d'un Barras.

Nous ne souscrivons pas davantage aux griefs d'un scepticisme qui raille la rhétorique de ces discours vibrants comme les strophes d'une Marseillaise. En juger ainsi serait oublier l'émotion de ces heures tragiques où fermente la fièvre des batailles.

Sans doute, Bonaparte fut rarement dupe des moyens oratoires par lesquels il voulut saisir les imaginations. En 1797, n'écrivait-il pas à un de ses officiers, le général Gentili : « Si les habitants du pays sont portés à l'indépendance, ayez soin de flatter cette manie, et parlez-leur de la Grèce, d'Athènes, ou de Rome. » Mais, tout en avouant ces artifices, peut-on contester l'enthousiasme sincère de tant de souvenirs antiques spontanément évoqués par le théâtre même où se jouaient de si mémorables aventures. Outre que ces allusions furent conformes au goût du temps, elles convenaient à la majesté du drame, et surtout au génie de l'acteur dont Beaumarchais avait dit : « Ce n'est pas pour l'Histoire, mais pour l'Épopée que travaille ce jeune homme. Il est hors du vraisemblable. » Si vous en doutez, relisez cette page où le prisonnier de Sainte-Hélène exprime, à distance, les premiers transports d'une ambition qui était encore innocente, et se confondait avec le patriotisme : « Quels souvenirs me rappelle cette belle Italie ! J'étais jeune, vif, ardent, j'avais conscience de mes forces ; je bouillais d'entrer en lice. J'avais donné des gages, on ne contestait pas mon aptitude ; mais mon âge déplaisait à ces vieilles moustaches qui avaient blanchi dans les combats. Je m'en aperçus et sentis la nécessité de racheter ce désavantage. Il me fallait des actions d'éclat pour me concilier l'affection et la confiance du soldat : j'en fis. Nous marchâmes : à notre approche, tout s'éclipsa. Mon nom était aussi

cher aux peuples qu'aux soldats. Ce concert d'hommages me toucha ; je devins insensible à tout ce qui n'était pas la Gloire. L'air retentissait d'acclamations sur mon passage : tout était à mes pieds ; mais *je ne voyais que mes braves, la France et la postérité.* » Voilà le rayon qui éclaire la grandeur idéale de cette entrée en scène. Au lieu de la dénigrer, disons donc avec un jacobin d'alors, M. J. Chénier : « Bonaparte ne créa pas seulement un nouvel art de la guerre, mais une éloquence dont il sera toujours le modèle. »

Pour en offrir un autre exemple, citons encore cette véhémence apostrophe adressée à un ministre de la République française qui demeurait à son poste, après des attentats commis contre nos compatriotes : « Quoi ! le sang français a coulé dans Venise, et vous y êtes encore ! Attendez-vous donc qu'on vous en chasse ? Les Français ne peuvent plus se promener dans les rues, ils sont accablés d'injures ou de mauvais traitements ; et vous en restez simple spectateur ! Depuis que l'armée est en Allemagne, on a, en terre ferme, assassiné plus de quatre cents Français ; on a assiégé la forteresse de Vérone, qui n'a été dégagée qu'après un combat sanglant ; et, malgré tout cela, vous demeurez à Venise ! Quant à moi, j'ai refusé d'entendre les députés du Sénat, parce qu'ils sont tout dégouttants du sang de Laugier, et je ne les verrai jamais qu'au préalable ils n'aient fait arrêter l'amiral et les inquisiteurs qui ont ordonné ce massacre et ne les

aient remis entre mes mains. » Ne croirait-on pas entendre ici la voix consulaire d'un Romain de Tite-Live?

Que serait-ce donc si nous avions le loisir d'analyser ces bulletins fermes, clairs, et rapides, qui égalent la précision et la simplicité de César, mais le surpassent par le relief de l'expression et l'éclat de la couleur? En les lisant, on comprend l'ardeur invincible de ces soldats si sûrement conduits et si cordialement célébrés par un chef qui est moins leur maître que le premier de leurs compagnons d'armes; car il les traite en égaux, et parfois les associe à ses pensées, leur expose d'avance ses plans comme à un conseil de guerre, semble presque partager avec eux son Pouvoir. « Quand, au fort de la bataille, disait l'Empereur, parcourant la ligne, je m'écriais : « Soldats, déployez vos drapoux, le moment est venu, » ils trépignaient de joie, je les voyais se centupler : rien alors ne me semblait impossible. » De simples traits, lancés à la volée, méritent de durer autant que ses plus belles harangues. C'est ainsi que, deux jours avant Iéna, passant en revue le second régiment de chasseurs à cheval, il demande au colonel : « Combien d'hommes présents ? » — « Cinq cents, répond l'officier, mais la plupart des recrues. » — « Qu'importe? dit Napoléon; ne sont-ils pas tous Français? » Puis, se tournant vers eux, il ajoute : « Jeunes gens, il ne faut pas craindre la Mort : quand on ne la craint pas, on la fait rentrer dans les rangs ennemis. » A

ces mots, s'éleva comme un frémissement d'armes, et une soudaine explosion d'allégresse martiale, pronostic de la victoire qui allait bientôt après renverser la colonne de Rosbach.

En Égypte comme en Italie, chaque pas du général est marqué par un de ces coups de clairon qui sonnent la charge, et font autant de bruit dans l'histoire que dans la légende. Le chef-d'œuvre du genre est cette proclamation où, sans révéler le secret de l'entreprise, il en donna le signal par des appels et des promesses qui eurent l'attrait d'un mystère. Tel est le prestige de cette figure : « Vous êtes *une des ailes de l'armée* d'Angleterre ! » Quelle perspective d'espérances infinies dans cette péroration, qui ne fut point une hyperbole : « Soldats, le monde a les yeux sur vous... Le génie de la Liberté qui a rendu, dès sa naissance, la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines ! » En dépit de ceux que scandalise une apparente apostasie, nous ne louerons pas moins le politique avisé qui, sans être ni sectaire ni impie, empruntait au Prophète des accents capables de rassurer les alarmes des croyants, et sut plaire aux muphtis ou aux imans comme aux rabbins et aux cardinaux. Nous aimerions à suivre encore l'aigle impériale de capitale en capitale, et parmi tant d'autres batailles dont les bulletins, ne s'adressant plus seulement à l'armée française, devenaient des manifestes écoutés avec transes par tous les souverains et tous les peuples. Mais, en

feuilleter ce *conciones* dont la gloire a coûté tant de larmes, nous ne retrouverions plus le charme si pur d'une Iliade dont les premiers chants ont pour conclusion cette lettre écrite au Directoire : « J'ai mérité par mes services l'approbation de la nation ; j'ai reçu des marques réitérées de son estime. Il ne me reste plus qu'à rentrer dans la foule... et à donner un exemple de respect pour les magistrats et d'aversion pour le régime militaire qui a détruit tant de Républiques et perdu plusieurs États. » Pourquoi faut-il qu'en fêtant ces jours mémorables, l'Histoire répète tristement avec M. Thiers : « Ce ne fut là qu'un moment, mais il n'y a que des moments dans la vie des peuples comme dans celle des individus? »

Le 18 Brumaire ouvrit un champ libre à celui qui dès lors eut seul le droit de tout dire. Il en abusa souvent pour déguiser les choses par les mots. Chaque usurpation sera mise sous le patronage d'une phraséologie qui avait encore sa vertu magique. Des euphémismes voileront les actes les plus contraires aux principes de la Révolution, et aux hommages dérisoires qu'on affectait de lui rendre. Une démocratie indifférente à la Liberté sera du reste complice de ces impostures : car, toujours prête à se payer de vaines apparences, elle acceptera volontiers les prétextes qui donnaient à sa soumission une ombre de dignité. La France se livra donc corps et âme à l'homme qui, s'annonçant comme un libérateur, fit ainsi l'apologie de son coup d'État :

« Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versabilité sans fin se manifestent dans les conseils du Pouvoir; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires, et vivant au jour le jour sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné; lorsque enfin à sa nullité au dedans, l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors. une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de sa conservation l'agite; et, promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver. Ce génie tutélaire, une nation le renferme toujours dans son sein; mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe : il faut qu'il soit connu; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque là, toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées sont impuissantes; l'inertie du grand nombre protège le gouvernement nominal; et, malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent pas contre lui. Mais que ce sauveur impatientement attendu donne tout à coup signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle; les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple volant sur son passage semble dire : « *Le voilà!* » »

1. « Une sorte de *consommation sénile* rongait le Directoire. La France, si redoutable par ses armées, semblait à l'intérieur affaissée sur elle-même. S'il est un document utile à consulter

Cette illusion que partageait la France, le Premier Consul faillit en faire une réalité; car, s'il eut le tort de n'imposer aucune limite à son pouvoir, il est du moins certain qu'il excella dans ces œuvres civiles dont la plupart sont encore debout. Habitué à vivre au milieu des camps, il répugnait au régime des assemblées populaires et à leurs débats tumultueux; mais il fit du Conseil d'État son Parlement privé, où, « se permettant tout à lui-même, il permettait tout aux autres¹, » pour que la lumière pût

sur cette fin de la Révolution, c'est le *Bulletin des Lois*. Jamais on n'avait tant légiféré, et jamais les lois n'avaient autant parlé dans le vide. On en était arrivé par exemple, le 17 Thermidor an VI, à interdire le travail et l'ouverture des boutiques le jour des Décades ou de certaines fêtes civiques, comme celles de la Jeunesse ou des Vieillards, ou de la Souveraineté du peuple. On obéissait, mais le mépris gagnait, en même temps que les ressorts s'usaient.

« Pendant qu'elle se détachait de sa forme de gouvernement, la nation restait au contraire plus passionnément attachée à la Révolution elle-même, et aux résultats qu'elle avait produits. La haine de l'ancien régime s'était tellement enracinée dans les cœurs qu'elle tenait lieu de toute autre conviction. Pourvu qu'on pût garantir d'un retour en arrière la masse des acquéreurs de biens nationaux et les officiers qui avaient conquis leurs grades, ou se souciait peu des libertés publiques....

« *Ni jacobin ni émigré*, tel était le cri public; *on était mûr pour un chef militaire : on l'appelait*. Depuis la triomphante campagne d'Italie, un nom passait de bouche en bouche. Fié-vée, retiré en province, à Buzancy, chez M. de Puységur, raconte que, pendant l'expédition d'Égypte, une seule observation le rappelait à la politique. *Tout paysan* qu'il rencontrait, dans les vignes, dans les champs, *l'abordait pour lui demander des nouvelles du général Bonaparte, et pourquoi il ne revenait pas en France*. Le 18 Brumaire était fait. La nation, loin de s'effaroucher de l'autorité que Bonaparte s'arrogeait, semblait s'irriter de ce qu'il ne s'en arrogeât pas davantage ». M. BARDOUX (*Revue des Deux Mondes*), 15 septembre 1883.

1. Le mot est de M. Thiers.

jaillir du choc des discussions contradictoires. C'est là qu'il aimait à se délasser de la représentation, et à s'épancher en confidences familières. Un jour qu'un ministre venait de l'interrompre, il répartit avec bonhomie : « Mais, laissez-moi donc continuer ; après tout, il me semble qu'ici chacun a bien le droit de dire son opinion. »

Nous le voyons en effet tantôt écouter, consulter et provoquer les avis, tantôt dicter ses résolutions avec une verve impétueuse qui alliait la finesse à la force, et une logique enflammée à la brusquerie tranchante du commandement. Dans ces séances qui duraient quelquefois dix heures de suite, son attention intense comme le sentiment de la responsabilité se portait sur les objets les plus divers, sans éprouver la moindre défaillance. Voilà bien l'homme qui, dans ses avertissements à son fils, disait : « Les grands orateurs qui dominent les assemblées par l'éclat de la parole sont souvent des politiques médiocres. A leur faconde, il faut opposer un raisonnement serré, pressant. Leur force est dans le vague. Il faut les ramener à la réalité des faits : *la pratique les tue*. Au Conseil d'État, il y avait des hommes beaucoup plus éloquents que moi ; mais je les battais toujours par ce simple argument : *deux et deux font quatre*. »

« Soucieux de l'Utile, et du Juste¹, » son bon

1. Le mot est dans une lettre de Rœderer ; nous ne l'acceptons qu'avec réserves.

sens tenait tête aux plus compétents. « Quand il pense et agit, écrit Rœderer, on le trouve toujours plus grand que soi. Avec lui, la médiocrité se sent du talent, et le talent se croit tombé dans la médiocrité, tant il éclaire l'une et surprend l'autre. Jamais le Conseil ne s'est séparé sans être plus instruit, sinon de ce qu'il a enseigné, au moins de ce qu'il a forcé d'approfondir¹. » Ailleurs, je lis encore ce témoignage : « Pour Napoléon, tout devient Conseil d'État, même un simple entretien. » Par des clartés subites et une rigueur géométrique, ces improvisations rappelaient le style de Pascal. Leur fougue défia tout compte-rendu ; mais la vivacité du relief les gravait d'emblée dans la mémoire, et des fragments saisis au vol brillent encore d'un éclat qui garantit leur authenticité².

II

Elle fut originale aussi la physionomie du diplomate qui s'entendait si bien à user des caresses ou des menaces, à parler en tentateur ou en maître. Ses semblants d'abandon et d'ouverture sincère dérobaient souvent les arrière-pensées d'un Machiavel

1. En 1808, à Erfurth, l'Empereur Alexandre disait au roi de Saxe « qu'une heure d'entretien avec Napoléon l'enrichissait plus que dix années d'expérience. »

2. Qui ne le reconnaîtrait, quand il dit à son frère Joseph, roi de Naples : « Les amours des rois ne sont pas des tendresses de nourrices. Ils doivent se faire craindre et respecter : L'affection des peuples n'est que de l'estime. » Ou bien encore : « J'aime le pouvoir, mais en artiste, comme un musicien aime son violon pour en tirer des accords, et de l'harmonie. »

dont la tête froide et le cœur violent associaient l'àpreté du Corse à la souplesse de l'Italien. « faut, disait-il, qu'une chose soit faite pour qu'on avoue y avoir songé. » Il le prouva plus qu'il ne fallait, lorsque, revenu d'Égypte, il descendit dans son petit hôtel de la rue Chantereine, nommée depuis rue de la Victoire. Quelle réserve! Quelle prudence! Comme il sut ne satisfaire qu'à demi la curiosité populaire, échapper aux ovations, répondre à ces empressements par une modestie circonspecte, ménager les partis, éluder les questions scabreuses, fréquenter de préférence les artistes et les savants, ne paraître en public que sous le costume de l'Institut, exalter comme « seules vraies et durables les conquêtes faites sur l'ignorance! » Plus tard, dans ses rapports avec les souverains, il ne sera pas moins adroit à endormir les uns, à captiver les autres, à faire valoir des considérations d'humanité, de gloire, de paix universelle, à engager les contractants sans leur laisser le loisir de la réflexion, ou bien à gagner du temps, puis, au moment de conclure les négociations, à démasquer l'imprévu formidable qui imposait aux rois l'alternative ou de se résigner, ou d'affronter un grand péril. Que de ruses déployées dans ces entrevues par lesquelles il fascine et paralyse l'adversaire de la veille et du lendemain! A Tilsitt, où il s'agissait, comme il dit, « de passer instantanément d'une guerre ouverte à d'intimes relations », ne fut-il pas le plus persuasif des séducteurs? Dans ces rencontres décisives, il

pratiquait ce conseil donné au prince Eugène, viceroy d'Italie : « Quand vous aurez parlé d'après votre cœur, et sans nécessité, dites-vous intérieurement que vous avez fait une faute, pour n'y plus retomber. Montrez pour la nation que vous gouvernez une estime qu'il convient de manifester d'autant plus que vous découvrez des motifs de l'estimer moins. » En un mot, calculant jusqu'à ses témérités, il resta, quand il le fallait, toujours aussi maître de lui qu'il le fut encore, en 1814, lorsqu'il répondit aux alarmistes de son entourage : « Pourquoi donc voulez-vous m'ôter mon calme? »

Grave, discret et sentencieux sous le Consulat, il finit pourtant par contracter dans l'exercice du pouvoir absolu des façons de langage où il y eut parfois trop de laisser-aller quand il visait à plaire, trop de raideur quand il s'étudiait à paraître imposant. Tantôt sa grâce féline avait des familiarités triviales, si j'en crois son ancien secrétaire, Méneval, qui le dépeint « tirant l'oreille de ses interlocuteurs, leur administrant des tapes sur la joue, parfois même s'asseyant sur leurs genoux. » Tantôt une intempérance brutale donnait raison à ce mot de Talleyrand : « Quel dommage qu'un si grand homme ait été si mal élevé! » Mais c'étaient encore des effets prémédités par un artiste qui employait à propos les câlineries ou la colère, « les arlequinades ou les tirades à la Talma. »

C'est ainsi qu'après Austerlitz, conférant avec l'ambassadeur de Prusse, il simula d'abord l'indi-

gnation et l'emportement : puis, quand il vit l'effroi produit par cet orage, changeant tout à coup de ton, il offrit d'un air magnanime son pardon, ou son alliance¹.

Ces feintes étaient du reste commandées par l'attitude équivoque des cours étrangères. Aussi serait-il ingénu de lui en faire un crime. Au lieu d'accuser la stratégie perfide de ses manèges, disons plutôt qu'il jouait en général cartes sur table, avec l'aplomb ou l'insolence de la force. On ne contestera pas du moins la franchise qui, plus d'une fois, dut étonner les cabinets tentés de l'amuser par des finesses, des protocoles, des lenteurs, des précédents ou des incidents. Ces formes habituelles aux chancelleries, il les bouleversa du premier coup, lorsqu'il notifia directement sa promotion au Consulat, dans un message personnel où il invitait à la paix les deux plus importants souverains de la coalition. En supprimant les intermédiaires imposés par l'étiquette traditionnelle, il se mettait hors de pair, et obligeait les vieilles dynasties à reconnaître en lui, bon gré mal gré, un égal, ou un maître.

« C'est sur le champ de bataille de Marengo, écrivait-il à l'Empereur d'Autriche, au milieu des souffrances, et environné de quinze mille cadavres,

1. Il avait de pittoresques hyperboles. Avant Austerlitz, il disait à Dolgorouki, envoyé de la Russie « qu'il ne céderait pas un pouce de terre, lors même que les Russes camperaient sur les hauteurs de Montmartre ».

que je conjure Votre Majesté d'écouter le cri de l'humanité, et de ne pas permettre que la génération de deux braves et puissantes nations s'entre-égorge pour des intérêts qui leur sont étrangers. » En envoyant à Talleyrand copie de cette noble lettre qu'il faudrait citer tout entière, il avait le droit de dire : « Elle sort du style et de l'usage consacrés : mais c'est que tout ce qui se passe autour de nous me paraît avoir un caractère nouveau. »

Pour apprécier cette révolution opérée dans les procédés de la diplomatie, écoutez-le parler encore aux plénipotentiaires de l'Angleterre qu'il voulait isoler du reste de l'Europe, pour conclure enfin la paix d'Amiens : « Messieurs, voici mes propositions : nous sommes maîtres de la Hollande et de la Suisse ; je les abandonne contre les restitutions que vous aurez à faire à nous, ou à nos alliés. Nous sommes maîtres aussi de l'Italie : j'en abandonne une partie, et conserve l'autre, afin de pouvoir diriger et garantir l'existence et la durée du tout. Voilà mes bases. A présent, édifiez autour ce qu'il vous plaira ; peu m'importe ; mais le but et le résultat doivent demeurer tels : *je n'y changerai rien*. Je ne prétends point acheter de vous des concessions, mais faire des arrangements raisonnables et durables. Voilà mon cercle. Vous ne vous doutez, à ce que je vois, ni de vos situations, ni de vos moyens respectifs. Je ne crains ni vos refus, ni vos efforts, ni tous les embarras que vous

pourrez me créer. *J'ai les bras forts; je ne demande qu'à porter.* »

Il n'est pas moins hardi avec les têtes couronnées qu'avec leurs ministres. On en jugera par cet ultimatum infligé à la Reine de Naples, Marie-Caroline, qui ourdissait contre nous de nouvelles trames : « Que votre Majesté écoute cette prophétie, qu'elle l'écoute sans impatience ! A la première guerre dont elle serait cause, *elle et sa postérité auront cessé de régner.* Ses enfants errants mendieront, dans les différentes contrées de l'Europe, des secours de leurs parents. Par une conduite inexplicable, elle aurait causé la ruine de sa famille, tandis que la Providence et ma modération la lui auraient conservée. Je ne crains la guerre avec personne ; je suis en état de la faire avec quiconque m'aura provoqué, sans redouter le ressentiment de qui que ce soit. Cette lettre sera désagréable à Votre Majesté. Cependant, qu'elle y voie une preuve de mon estime : ce n'est qu'à une personne fort au-dessus du commun que je me donnerais la peine d'écrire avec cette vérité. » Six semaines après, l'ambassadeur de Naples recevait ce dernier avertissement : « Est-il donc si difficile de rester tranquille, de ne pas ruiner son peuple, pour soulever avec effort un grain de sable à jeter dans la balance du monde?... Dites à votre Reine que ses brigues me sont connues, et que ses enfants maudiront sa mémoire ; car *je ne lui laisserai pas dans son royaume assez de terre pour y bâtir un tombeau.* » Il le fit comme il le dit ; le 27 dé-

cembre 1805, il lançait le décret de déchéance, et, en janvier 1806, Joseph-Napoléon régnait sur le trône de Naples¹.

Cette simultanéité de la parole et de l'action assure un intérêt dramatique à tout ce que pense et écrit l'Empereur. Tel est le caractère de sa Correspondance véritablement unique, tant par la valeur de l'écrivain et sa situation prodigieuse que par le privilège exceptionnel de dire tout ce qu'il veut. Elle nous découvre les plis et replis d'un génie qui eut le monde à ses pieds. Il est là, devant nous, dans la plénitude de son omnipotence, appliquant au tourbillon des affaires l'ubiquité d'un regard perçant qui fit miracle dans ce qui pouvait se prévoir, et plus encore dans l'imprévu. A la science du détail s'unit en lui la conception de l'ensemble. En donnant l'ordre, il prescrit tous les moyens de l'accomplir, devine les obstacles, et indique d'avance les ressources qui doivent y parer. Cette série vertigineuse de dépêches et d'instructions, nous la parcourons avec une ardeur égale à sa dévorante activité, pour laquelle le temps et l'espace n'existent plus. En face de ce monument, personne du moins ne contestera que le meilleur historien de l'Empire soit encore l'Empereur.

1. Napoléon ignore trop l'art de ménager les hommes. César s'y entendait mieux que lui.

II

C'est ce que confirment les admirables récits où il prononce en dernier ressort sur les plus fameux capitaines, et critique leurs campagnes comme un lettré procéderait à l'analyse d'une tragédie. En interprétant les *Commentaires* de César, il retrouve ses souvenirs de Gaule, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et d'Égypte. Aussi quelle autorité possède son suffrage, lorsqu'il relève les fautes commises et explique les échecs subis, notamment dans l'expédition d'Angleterre, « où il aurait fallu quatre légions au lieu de deux, » et à Dyrrachium où « les manœuvres furent si téméraires ! Comment en effet un général pouvait-il se maintenir le long d'une ligne de circonvallations de six lieues, entourant une armée qui avait l'avantage d'être maîtresse de la mer, et d'occuper une position centrale ? » — Ce qui est plus grave, il accuse César d'avoir été aussi gratuitement cruel contre les Gaulois que les Anglais contre les prisonniers Français. Il raconte l'épisode de Vercingétorix avec une sympathie fraternelle pour un vaincu dont l'héroïsme réveille ses émotions de 1814. A ce propos, son patriotisme attristé formule cet axiome : « Toute nation qui perdrait de vue l'importance d'une armée de ligne perpétuellement sur pied, et se confierait à des levées nationales, éprouverait le sort des Gaules, sans avoir la gloire d'opposer la même résistance. »

La guerre civile et la campagne d'Italie nous le montrent Césarien, mais sans parti-pris de se chercher un ancêtre. La mort de Pompée inspire même au captif de Longwood la pitié d'une plainte furtive. En Égypte, il se guide, les yeux fermés, sur une terre dont la carte est imprimée toute vive en sa mémoire. Aussi lui arrive-t-il de substituer aux noms antiques ceux d'aujourd'hui. Il dit par exemple : « César atteignit la tour des Arabes ; de là il débarqua et, tournant le lac Maréotis, il se porta droit sur l'armée de Mithridate, qu'il joignit le long du canal, à peu près aux environs d'A'lquâm. » Dans ce récit règne l'aisance impassible d'un esprit qui ne s'étonne de rien : car il en a vu bien d'autres.

S'il approuve la clémence politique du dictateur, il condamne « l'odieuse nouveauté » d'un triomphe remporté sur des citoyens Romains. Quant à Caton, il estime en lui l'homme de bien, dont la mort fut un malheur pour le Sénat et la République ; mais il lui reproche son suicide comme une maladresse funeste à sa cause. Mieux eût valu se réfugier en Espagne, où son nom, sa présence et ses conseils auraient donné du cœur aux dix légions qui, l'année suivante, tinrent César en échec dans les plaines de Munda. Après cette défaite même, qui donc l'eût empêché de continuer la lutte, comme fit le jeune Pompée ? Trahi par la Fortune, Marius fut plus grand qu'elle. Exclu du milieu des mers, il se cacha dans les marais de Minturnes : or, pour prix de sa

constance, il rentra dans Rome et devint une septième fois consul. Si le livre du Destin avait été présenté à Caton, et lui eût annoncé que, dans quatre ans, César, percé de vingt-trois coups de poignard, tomberait dans le sénat aux pieds de la statue de Pompée ; que Cicéron occuperait encore la tribune et y ferait retentir ses Philippiques contre Antoine, Caton se serait-il percé le sein ? Non : il se tua par dépit ; ce fut l'erreur d'un stoïcien et la faiblesse d'une grande âme. » Sous cette censure, n'entrevoit-on pas une allusion confuse au retour de l'île d'Elbe, et à la revanche des Cent Jours ? Voilà bien le fataliste qui, croyant à son étoile, n'avait jamais désespéré de l'avenir. Les arrêts d'un tel juge empruntent une portée singulière à l'expérience qui lui a fait connaître toutes les extrémités des vicissitudes humaines.

Ces pages préludent aux dialogues dont il se promettait la joie, lorsque, dans le voisinage de l'heure suprême, il s'écriait : « Je retrouverai mes braves aux Champs-Élysées : Kléber, Desaix, Bessières, Duroc, Ney, Murat, Masséna, Berthier, tous viendront à ma rencontre.... Nous causerons de nos guerres avec les Scipion, les Annibal, les César, les Frédéric. » C'est ainsi que la vie militaire de Turenne lui devient l'objet d'une étude où la précision technique s'associe à un vif sentiment de l'honneur ; car, impitoyable contre toute capitulation, Napoléon I^{er} déclare ces défaillances « *infâmes et passibles de la peine de mort.* » En retour, l'artiste applaudit aux

belles manœuvres du tacticien qui arbora le premier les couleurs nationales sur le bord des fleuves franchis plus tard par la Grande-Armée. Il est telle combinaison où il se reconnaît, et qu'il envie. Parfois, on dirait qu'il regrette de n'avoir pas eu pour lieutenant ce capitaine dont il loue le courage et les ruses savantes, comme dans ces ordres du jour où il saluait de l'épée la bravoure de ses maréchaux. Il est vrai qu'ailleurs les marches et contre-marches d'un temporisateur l'impatientent un peu, surtout après la victoire des Dunes et la prise de Dunkerque. « Maître de la mer, Turenne pouvait plus qu'il n'a fait. Il fallait prendre Bruxelles! un événement de cette importance lui eût livré toutes les petites places. Il a violé cette règle qui dit : Profitez des faveurs de la Fortune, et craignez ses caprices, car elle est femme. » Mais, la prudence d'un Turenne ne pouvait déplaire à celui qui écrit : « Achille était fils d'une déesse et d'un mortel. C'est l'image du génie de la guerre. La partie divine, c'est tout ce qui dérive des considérations morales, du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat qui est fort et victorieux, faible et battu, selon qu'il croit l'être : La partie terrestre, ce sont les armes, les retranchements, les positions, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles. »

La sérénité d'une voix qui part d'outre-tombe recommande surtout les œuvres où il déroule le spec-

tacle de ses premières campagnes¹. Logique comme une géométrie dont chaque théorème est une victoire, ce tableau s'achève à Marengo. Mais, une fois parvenu à ce sommet, le narrateur ne descend pas la pente qui le conduisit à Sainte-Hélène. Laissant donc vide l'espace qui s'étend de 1800 à 1815, il ne reprend la plume que pour absoudre le désastre de Waterloo, et proclamer son infailibilité jusqu'au fond de l'abîme². Ce plaidoyer sobre et sévère ne relève point d'un tribunal aussi incompetent que le nôtre. Mais les plus hostiles seront touchés par les pathétiques douleurs d'un drame plein d'angoisses. Pris au piège, plus d'un sera même tenté de trop oublier les blessures de la Patrie, et de n'imputer la catastrophe qu'à l'aveugle cruauté du Destin.

Cette impression, M. Edgar Quinet convient qu'il l'éprouve à la lecture du *Mémorial*, ce livre où l'Empereur déchu semble réfléchir en philosophe aux chimères grandioses qui l'entraînèrent à sa perte. On ne demandera pas à cet examen de conscience le dernier mot de l'histoire : mais, quel cœur

1. Toulon, l'Italie, l'Egypte.

2. Je lis dans Lacretelle : « L'effet général de ses mémoires est la monotonie d'un panégyrique fait par le Héros lui-même. On lui demanderait l'aveu de quelques fautes, et ce genre de franchise qui pare les écrits militaires du grand Frédéric.... Ses jugements sur quelques-uns de ses compétiteurs de gloire, et particulièrement sur le général Moreau, sont sévères, et paraissent décéler une partialité jalouse ou vindicative. Le Destin, dans ses écrits, semble chargé des désastres que lui-même est allé chercher au loin, et que ses plus judicieux compagnons lui prédisaient. »

ne se sentirait troublé par l'éloquence et la sincérité d'une noble victime qui, pour pallier ses fautes, invoque ces hautaines excuses : « J'ai pris moins d'autorité que l'on ne m'invitait à en prendre. Je n'ai point usurpé la Couronne; je l'ai trouvée dans le ruisseau, et relevée. Le Peuple me l'a mise sur la tête. *Je voulais que le titre de Français fût le plus beau, le plus désirable de la terre...* J'ai lavé la Révolution de ses crimes, je l'ai montrée au monde resplendissante de gloire... j'ai implanté ses idées en France et en Europe. Sorties de la tribune française, cimentées du sang des batailles, décorées des lauriers de la victoire, saluées des acclamations populaires, sanctionnées par des traités et des alliances, devenues familières aux oreilles comme à la bouche des souverains, elles ne sauraient plus rétrograder... Elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples; et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on dise, à ma personne, parce qu'après tout j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes, et qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en rendre le Messie. Amis et ennemis, tous m'en diront le premier soldat, le grand représentant. Aussi, même quand je ne serai plus, je demeurerai encore l'étoile polaire de leurs droits; mon nom sera le cri de guerre de leurs efforts et la devise de leurs espérances¹. »

1. En 1815, le 30 novembre, il écrivait : « L'Univers nous contemple : nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle. Des millions d'hommes nous pleurent. La Patrie soupire, la

A ces illusions d'une apothéose démocratique nous préférons pourtant l'accent de fierté dédaigneuse qui lui fit dire un jour à Hudson Lowe¹ : « Dans peu d'années, lord Castlereagh, votre lord Bathurst, et tous les autres, et vous qui me parlez, vous serez ensevelis dans la poussière de l'oubli ; ou, si on connaît vos noms, ce sera par les indignités que vous aurez exercées contre moi, tandis que l'Empereur Napoléon demeurera toujours le sujet et l'ornement de l'histoire. Vos libelles ne peuvent rien contre moi. La vérité perce les nuages ; elle brille comme le soleil ; comme lui, elle sera impérissable. »

On lui refusera d'autant moins cette consolation qu'il réprouva hautement quelques-unes de ses plus irréparables erreurs. Tout en contemplant avec orgueil le réseau administratif dont l'élasticité transmettait un mouvement « aussi rapide aux extrémités qu'au cœur même de l'Empire », ne confesse-t-il pas que « cette effrayante centralisation » eut ses excès, et qu'un homme ne saurait impunément se substituer à une nation, ni usurper le rôle de la Providence. Que ce repentir ait caché des espérances dynastiques, nous ne le nierons point ; mais on ne saurait soupçonner la bonne foi de cet hommage rendu à la vérité, puisqu'il est un des articles du testament politique où il dit : « Mon fils sera obligé

Gloire est en deuil. Nous luttons contre l'oppression des Dieux, et les vœux des nations sont pour nous. »

1. Son geôlier lui refusait le titre d'Empereur.

de régner avec la liberté de la presse : c'est aujourd'hui une nécessité. Il ne s'agit pas de suivre une théorie plus ou moins bonne, mais de bâtir avec les matériaux qu'on a sous la main. Il faut subir la force des choses, et en profiter. » Parlant si bien, pourquoi n'avait-il pas mis en pratique ces maximes de son exil, entre autres celle-ci : « *Il est plus facile de gouverner avec des Chambres que seul?* Les assemblées partagent votre responsabilité, et rien n'est plus aisé que d'avoir toujours la majorité pour soi. En France, l'influence du pouvoir est immense ; s'il sait s'y prendre, il n'a pas besoin de corrompre pour trouver partout des appuis. Le Souverain doit répandre l'instruction, la morale et le bien-être. *Tout ce qui est faux est de mauvais secours.* » Devant ces aveux trop tardifs, on se rappelle tristement cette pensée de M^{me} de Staël : « Il fut plus coupable pour le bien qu'il n'a pas fait que pour les maux dont on l'accuse. » Et cependant, malgré des torts expiés par ses malheurs et les nôtres, le héros-martyr gagna sa cause auprès de l'imagination populaire. Il la tint longtemps sous le charme et les jugements qu'il a portés sur lui-même entrèrent dans le merveilleux de sa légende. Il ne faudra rien moins que la folie d'un autre César pour affranchir les foules de cette tyrannie posthume exercée par le souvenir de sa grandeur et de ses infortunes.

IV

Cet homme qui a fourni prétexte à tant de déclamations est, quand il écrit, la simplicité même ; car il ne songe qu'à connaître les choses, et à s'en servir. De là ce style si franc qui analyse tout, mesure tout, et va droit à l'application immédiate¹. Tandis que Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, compare l'Égypte « à une génisse féconde qui vient de se baigner dans les eaux du Nil », Napoléon l'envisage en géographe, en ingénieur, en stratéliste et en politique. Mais ces calculs n'excluent point l'idéal du guerrier qui veut organiser sa conquête et s'écrie avec enthousiasme : « Que serait ce beau pays, après cinquante ans de prospérité et de bon gouvernement ? L'imagination s'enchant de ce tableau. Mille écluses maîtriseraient et distribueraient l'inondation sur toutes les parties du territoire : les *huit ou dix milliards de toises cubes* d'eau qui se perdent chaque année dans la mer seraient répartis dans les régions basses du désert.... » Puis, prolongeant cette vision, il la couronne par la perspec-

1. M. Thiers juge ainsi son style : « Pas un mot vague, inutile, et insuffisant. Chaque parole est un motif, un motif vrai, profond. Il explique, il raconte en même temps. Quand tel esprit donnera dix raisons d'une chose, lui il n'en donne qu'une, et elle est décisive. Quand il raconte une bataille, il le fait en une page : il ne cite pas plusieurs circonstances pour expliquer le succès ou le revers ; il en détache une, une seule ; mais c'est celle qui a tout décidé. Napoléon est le plus grand écrivain de son siècle. »

tive d'un Empire qui propagerait notre civilisation au fond de l'Indoustan et au cœur de l'Afrique.

Loin de se tourner en ornements, les images qu'il rencontre deviennent alors des arguments nouveaux et figurent des résultats utiles. « Les Arabes Bédouins, dira-t-il, sont la plaie de l'Égypte; mais, sans eux, plus de communications avec la Syrie et les oasis. Les détruire, ce serait donc, pour une île, anéantir tous les vaisseaux, parce qu'un grand nombre sert à la course des pirates. » Ailleurs, il assimile les colonnes françaises harcelées par ces assaillants « à des escadres suivies par des requins. » Ses vives peintures nous donnent toujours la sensation de la réalité. Lorsque l'armée débarque près d'Alexandrie, cette scène n'est-elle pas évoquée par ce coup de pinceau : « La lune brillait de tout son éclat : on voyait comme en plein jour le sol blanchâtre de l'aride Afrique ? » Ici donc, au lieu d'être un luxe, les métaphores concourent à rendre la pensée plus expressive et plus rapide. C'est ainsi que, pour justifier l'assaut qu'il donne aux murs d'Alexandrie, sans attendre son artillerie, l'historien dit ingénieusement qu'à la guerre, « si l'on peut se servir de la foudre, il faut la préférer au canon. »

A chaque page de ses œuvres, que de mots caractéristiques brillent comme des éclairs ! En voici quelques-uns, parmi beaucoup d'autres : « La calomnie a épuisé tous ses venins sur ma personne ; elle n'est plus pour moi que *le poison de Mithridate*. » — « J'ai eu plusieurs centaines de millions

dans mes caves. Que sont-ils devenus? *Ils se sont fondus* dans les besoins de la patrie, et je demeure *nu sur mon roc.* » — « La noblesse m'a servi; elle s'est pressée en foule dans mes antichambres. *Le cheval faisait des courbettes*; il était bien dressé, mais *je le sentais frémir.* » — « L'homme né pour les affaires ne voit pas les personnes, mais les choses, leur poids et leurs conséquences : il ne hait point; sa colère ne va jamais au delà d'une minute, *le coup électrique!* » — « Ne me butant pas à plier les circonstances à mes idées, je me laissais en général conduire par elles.... L'intérêt commun, et le bien du grand nombre, *voilà les ancres auxquelles je demeurais amarré, mais autour desquelles je flottais*, souvent au hasard. » — « Je crois que la Nature m'avait créé pour les grands revers. Ils m'ont trouvé *une âme de marbre : la foudre n'a pu mordre dessus; elle a glissé.* »

Il semble parfois que le loisir seul ait fait défaut à ses facultés pittoresques pour qu'elles pussent s'épanouir, et se déployer librement. Quelle vigueur de touche dans cette esquisse de la Russie, « *assise sous le pôle, adossée à des glaces éternelles, ayant ses douze mois d'hiver contre nous, et n'offrant à l'ennemi que les rigueurs d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie!* » Quelle mélancolie grandiose trahit cette lettre écrite de Boulogne à l'impératrice Joséphine, durant l'automne de 1805 : « Le vent ayant beaucoup fraîchi, cette nuit, une de nos canonnières, qui était en rade, a chassé et

s'est engagée dans les roches. J'ai cru tout perdu, corps et biens. Mais nous sommes parvenus à tout sauver. Ce spectacle était grand, des coups de canon d'alarme, le rivage couvert de feux, la mer en fureur et mugissante, toute la nuit dans l'anxiété de sauver ces malheureux ou de les voir périr ! L'âme était entre l'éternité, l'océan et la nuit. A cinq heures du matin, tout s'est éclairé, tout a été sauvé, et je me suis couché avec la sensation d'un songe romanesque et épique. »

N'est-ce pas là une de ces échappées où apparaît le poète dont l'imagination se complaît dans ce rêve d'un autre Pyrrhus : « Qu'il se trouve un Empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot un Czar qui ait de la barbe au menton, et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses opérations sur le sol allemand même, à cent lieues des deux capitales, Berlin et Vienne, dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de l'un par la force ; et, avec son concours, il *abat l'autre d'un revers* : dès cet instant, il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes de second ordre, dont la plupart sont ses parents, ou attendent tout de lui. Au besoin, si le cas le requiert, *il jette, en passant, par-dessus les Alpes, quelques tisons enflammés sur le sol italien, tout prêt pour l'explosion*, et marche triomphant vers la France, dont il se proclame de nouveau le libérateur. Assurément, moi, dans une telle situation, j'arriverais à Calais, à temps fixe, par journées d'étapes ; et

je m'y trouverais le maître, l'arbitre de l'Europe. »

Ce roman gigantesque nous démontre une fois de plus l'idée fixe du téméraire dont les combinaisons colossales obéissaient à une fantaisie effrénée. « Renouveler l'Empire de Rome », telle fut l'utopie de l'aventureux qui s'écriait, en se frappant le front : « *Je sens en moi l'infini.* » Tout en donnant à ses audaces la rigueur d'une formule mathématique, il oublia trop ce mot qu'il prononçait un jour : « Plus on est grand, moins on doit avoir de volonté ; car on dépend des événements et des circonstances. Moi, je me déclare le plus esclave des hommes : mon maître n'a pas d'entrailles ; c'est la nature des choses. »

Non, ce n'était point la règle de sa politique, car elle voulait embrasser le monde, tenter l'in vraisemblable, et reculer sans cesse les limites de cette France européenne qui lui parut trop étroite encore, lorsqu'elle était bornée au nord par Hambourg et Dantzig, au midi par Rome et Cadix. Moins désireux de consolider un tel édifice que de satisfaire à tout prix cette soif du merveilleux qui avait remplacé les passions révolutionnaires¹, il fut donc tourmenté sans relâche par une sorte de frénésie qui livrait sa fortune au caprice des vents et des flots. Parce qu'il était incomparable dans le commandement des armées, il crut que ce privilège assurerait son triomphe partout et toujours. Aussi fit-il de la France

1. « A Paris, disait-il, on ne conserve le souvenir de rien. Si je reste longtemps sans rien faire, je suis perdu ; on ne m'aura pas vu trois fois au spectacle qu'on ne me regardera plus. »

un camp, et de la victoire le seul lien entre elle et lui, sa seule défense contre l'hostilité des partis, la seule garantie de ses espérances dynastiques. C'était se condamner à vivre au jour le jour, comme un joueur qui, à chaque coup, force l'enjeu, pour couvrir sa perte ou doubler son gain. Il en vint à ne pouvoir plus se passer de ces émotions tragiques; et, improvisées par une violence affolée, ses créations éphémères finirent par n'être qu'un défi porté à la raison, qu'un démenti donné à toutes les lois de l'histoire. On dirait presque le délire de Rienzi désignant de son épée les quatre points cardinaux. et s'écriant du haut du Capitole : « Ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi ! »

Et cependant, il ne tenait qu'à Napoléon d'être encore plus grand par la paix qu'il ne l'avait été par la guerre; car il eut à un degré supérieur l'intelligence des conditions qui s'imposent à toute société. Dans une séance du Conseil d'État, ne disait-il pas : « De tout temps, la force a cédé aux qualités civiles. J'ai prédit que jamais le pouvoir militaire ne prendrait en France, à moins qu'elle ne fût abruti par cinquante ans d'ignorance. A la longue, *le sabre est toujours battu par l'esprit.* » Ces paroles n'étaient que trop prophétiques; car le résultat de ces douze années de combats, que les chantres de l'Inde et de la Grèce eussent regardés comme fabuleux, fut la ruine d'un pays qui, malgré deux millions d'hommes sacrifiés à une ambition insatiable, ne conserva pas même les frontières léguées par la République. C'est

que le génie peut devenir un fléau, quand il méconnaît les droits de la conscience, et ne respecte pas les intérêts moraux de la nature humaine.

Si tout se transforme en venin sans la Liberté, si l'ordre lui-même n'est plus alors qu'un mensonge, quelle sera donc la condition des talents dans une nation qui abdique au profit d'un seul? A cette question Napoléon répond par ces mots adressés à Fontanes : « *J'ai pour moi la petite littérature, et contre moi la grande.* » S'il ne réussit point à féconder un sol aride, ce ne fut pourtant pas faute de bonne volonté ; car nul souverain ne s'empessa plus activement de protéger les lettres, et cela non par le seul mobile de l'intérêt personnel, mais parce que, jaloux d'une gloire dont il comprenait la valeur, il désirait l'assurer à la France et à son règne. Ayant l'œil et la main partout, il avait mille moyens de découvrir les aptitudes, et de les distinguer par des générosités qui, dépassant de beaucoup celles de Louis XIV, surent établir une proportion entre le mérite et sa récompense. Dans les choix faits par ce patronage, les instincts de son goût pouvaient suffire à l'éclairer ; car, allant naturellement au grand, il n'était point dupe des misères qu'autorisait la poétique ou la rhétorique de son temps. Bien qu'il fût, comme la plupart des princes, trop partisan de la tradition classique, ses préférences pour les *genres tranchés*¹, et en particulier pour la tragédie, ne l'em-

1. A Erfurth, causant du drame avec Goëthe, il lui dit : « Je

pêchèrent pas d'appeler de ses vœux tout un ordre d'inspirations originales. Ossian qu'il favorisa de ses prédilections momentanées ne fut même pour lui qu'une sorte de thème vague et musical sous lequel il présentait ce mode nouveau. Admirateur d'Homère, comment n'eût-il pas été rebuté par la médiocrité des rhapsodies qui singeaient alors les formes de l'épopée? Ambitieux de rivaliser avec Auguste, il déplora donc une indigence qui l'irritait ; mais il eut beau décréter des concours, et fonder des prix décennaux, les Muses firent la sourde oreille aux appels d'un si redoutable Mécène.

C'est qu'elles suspectaient des pièges sous cette tutelle impérieuse dont le tort fut un excès de zèle. Aussi ne réussit-elle qu'à mettre en fuite les vrais élus, et à recruter des rimeurs mercenaires qui avaient l'air d'être les tambours d'une vieille garde. Il y a jusque dans les bienfaits du despotisme un principe délétère qui les neutralise. Ce fut en effet l'auteur du Concordat qui jeta en prison un Pape fidèle à sa conscience. Ce fut le législateur du Code civil qui rêva l'Empire féodal de Charlemagne. Ce fut le pacificateur d'Amiens qui attira sur sa capitale les représailles d'une coalition. Quand ses pensées d'avenir n'étaient pas ainsi compromises par le vice inhérent au pouvoir absolu, elles tournaient alors contre le dessein de celui qui les avait conçues.

suis étonné qu'un grand esprit comme le vôtre n'aime pas les genres tranchés. »

Tel fut le sort de l'Université. Instituée comme une caste pour représenter par sa discipline presque monastique la résistance à toute réforme, la soumission à un mot d'ordre politique, l'immobilité d'une littérature et d'une science d'État, elle ne tarda pas à déjouer ces calculs de son fondateur; car elle devint un séminaire d'esprits indépendants qui bientôt sortirent des écoles, tout armés pour les luttes de la Restauration.

Sous un régime où un événement n'existait pas s'il n'avait été légalisé par le *Moniteur*, et où la presse décimée en était réduite à ne parler que de la pluie et du beau temps, un Corneille n'eût pas été plus possible qu'un Molière. Car, en dépit de ce mot connu : « S'il avait vécu sous mon règne, je l'aurais fait Prince, » la censure eût proscrit dans *Le Cid* un Espagnol, dans *Polyeucte* un ultramontain, et dans *Cinna* un conspirateur. Le préfet de police n'avait-il pas interdit le *Bélisaire* de M. de Jouy, parce qu'il rappelait le général Moreau exilé depuis cinq ans?

V

Pourtant, malgré l'erreur d'un conquérant qui traita les âmes comme les peuples, et prétendit gouverner les esprits comme les affaires, il serait injuste d'imputer seulement à des causes politiques une stérilité qu'on exagère, et de calomnier, sans examen, par ouï-dire, une époque litté-

raire qui vaut mieux que sa réputation. Pour ce qui est du « Parnasse impérial », nous croyons avoir démontré, dans notre premier volume, que sa décadence ne date point du jour où une compagnie de grenadiers chassa de l'orangerie de Versailles cinq cents législateurs dont la plupart se laissèrent bientôt nommer tribuns, députés, sénateurs, comtes, ou chambellans. Lors même que le Directoire eût prolongé par les coups d'État dont il était coutumier l'impopularité de son impuissance, il n'aurait certes pas remédié par ses exemples à l'abaissement des caractères, et à l'appauvrissement d'une sève tarie depuis longtemps.

Si les poètes de l'Empire ne furent que des revenants, et leurs œuvres une rechute, c'est que la plupart dataient du dix-huitième siècle, et s'épuisaient à ranimer de leur souffle anémique des cendres refroidies. L'abus de l'analyse n'avait-il pas étouffé toute vertu créatrice, et le scepticisme desséché toutes les sources dans une société frondeuse et frivole qui préférait les salons à la nature, et ne croyait guère ni à l'âme, ni à Dieu?

En venant tout à coup interrompre ces fêtes du bel esprit, et les tourner en tragédie, la Révolution ne fit qu'aggraver le mal. Car, dans les convulsions sociales, la barbarie des mœurs engendre celle du langage et du goût. D'ailleurs, comme l'a dit un philosophe éloquent, « il en est de ces événements grandioses et pathétiques qui sont les perturbations de l'histoire comme des passions qui sont les per-

turbations de l'âme individuelle. Les passions fécondent l'esprit, mais à distance, après que la fièvre est tombée, quand il ne reste que l'émotion du souvenir, et que l'imagination en ressent le contre-coup, sans être anéantie par la force de son amour ou de sa douleur. C'est une condition, pour que le poète soit inspiré, qu'il ait aimé avec passion, qu'il ait souffert. Mais, pour qu'il puisse exprimer son amour avec des accents dignes de lui, il faut qu'il se souvienne de sa souffrance sans en être accablé. Il en est de même de l'âme des nations¹. »

Or, après l'anarchie morale qui succéda au drame odieux de la Terreur², l'Empire ne permit point le recueillement à une génération déjà surmenée, énervée, ou désorientée. Outre que cette épopée vivante découragea par sa concurrence toute invention poétique, de tels spectacles détournaient l'attention de ces rêves dont la conscience est le témoin. Ce ne fut pas seulement le loisir, mais la sécurité qui fit défaut à ces quinze années où la jeunesse fut mise en coupe réglée par la conscription, et où les peuples échangèrent plus de coups de canons que d'idées. Tandis que les secousses de la guerre étrangère ébranlaient un sol encore fumant des feux de la guerre civile, on peut même s'étonner que nos pères se soient intéressés à d'autres poèmes que des bulletins de victoire. Au lieu de railler les touchantes

1. M. Caro, de l'Académie Française. *Journal des savants*, février 1878.

2. Elle envoyait les talents en exil ou à l'échafaud.

maladresses de leur émulation littéraire, nous devrions donc plutôt louer en elle le symptôme d'un courage qui promettait une renaissance.

Ils firent du moins leur possible pour rallumer des flambeaux éteints; et l'on doit quelque estime à ces ouvriers de l'heure ingrate où il fallait défricher péniblement des landes hérissées de ronces. Ils eurent en cela d'autant plus de mérite que la plume n'était pas alors, ainsi qu'au temps de Voltaire, l'instrument de la fortune, de la renommée, de l'influence, ou même du pouvoir. On ne refusera donc pas l'amour platonique de l'art à tant d'essais dont quelques-uns furent des préludes dignes de notre curiosité, comme ces formes transitoires qui, dans la science de la nature, comblent les lacunes des séries vivantes, et préparent l'évolution des espèces ou des genres¹. C'est que l'immobilité ne saurait être de ce monde; et, au lendemain de 1815, on s'aperçut bientôt que le navire avait cheminé parmi les glaces vers une mer libre. Il s'avancait même sous le tropique. La halte de l'Empire n'était donc qu'apparente. Comment l'ébranlement d'une pareille crise n'aurait-il pas éveillé les imaginations, et provoqué tôt ou tard une soudaine explosion de l'esprit français? L'Empereur lui-même qui,

1. Les uns, comme Creuzé de Lesser, découvrent le moyen âge. Les autres, comme Lemercier, soupçonnent le drame. L'un Alexandre Duval, pressent la comédie historique. L'autre, Picard, est le devancier de Scribe. Plusieurs comme Chênedollé, ou Lebrun, semblent les précurseurs de Lamartine. (Voir notre premier volume : *La poésie sous l'Empire*).

tout puissant, n'avait obtenu que l'encens vénal de rimeurs à gages, ne vit-il pas venir à lui, sous le prestige de ses malheurs, la vraie poésie, celle qui naît spontanément de l'émotion populaire? Aussi, avant d'entrer dans l'histoire, sera-t-il d'abord le héros d'une légende; et le jour approche où bien des pères, oubliant leurs haines de la veille, seront fiers de lui avoir donné leurs fils.

Ne disons donc plus qu'au moment où elle s'appelait « la grande nation », la France fut « asphyxiée sous ses lauriers¹, » et produisit seulement des œuvres mortes. En admettant, non sans réserves, qu'une poésie prosaïque justifie ces rigueurs, nous espérons du moins avoir prouvé qu'elles sont démenties par la vitalité d'une prose, parfois trop poétique, mais où notre siècle admire encore soit ses plus hardis adversaires, soit les guides, les interprètes et les initiateurs de sa jeunesse. Joseph de Maistre, Bonald, Joubert, Benjamin Constant, Royer-Collard, mais surtout Chateaubriand et M^{me} de Staël ne sont-ils pas, à des titres inégaux, des noms définitivement consacrés? Ne serait-il pas souhaitable que la période récente de nos quinze dernières années pût en présenter de semblables au jugement de l'avenir?

Dans la diversité même de leurs principes se reflète la physionomie inquiète d'une société qui, après tant d'épreuves, cherchait ses voies en tâtonnant, avec un malaise dont les suites troubleront jusqu'à

1. L'expression est de Proudhon.

ses arrière-petits-fils. Nos devanciers offrent en effet un duel d'intérêts, d'habitudes, de préjugés, d'opinions, de souvenirs, de regrets et d'espérances qui qui se combattent encore, aujourd'hui même, sous nos yeux. Au seuil de notre âge, ces conflits furent si flagrants qu'ils ne se manifestèrent pas seulement d'un camp à l'autre, mais éclataient sous le même drapeau, dans la conscience de ceux qui l'avaient arboré ; car il y eut des chefs qui, doutant de la cause à laquelle ils se dévouaient, semblèrent lutter par honneur plus que par conviction.

N'est-ce pas un des traits qui caractérisent Chateaubriand ? Né au milieu des ruines de l'ancien monde, il commença par le maudire, puis tenta de le reconstruire ; et, après avoir contribué à l'exil de ses rois, il mourut réconcilié avec la République dont les respects s'inclinèrent devant son cercueil. Tandis que le passé emportait sa dépouille comme une relique, l'avenir saluait en lui un précurseur. Apôtre pour les croyants, chevalier pour les royalistes. tribun pour les libéraux. philosophe peut-être sous ses professions de foi évangélique, il appartenait, sans le savoir, au dix-huitième siècle, même en restaurant le sentiment religieux ; car il continuait alors *Le catéchisme du vicaire savoyard* et les *Harmonies de la nature*. La politique de Jean-Jacques ne fut pas non plus étrangère au gentilhomme dont la retraite devait un jour être un pèlerinage pour les fils des preux, les néo-catholiques et les démocrates de 1850 ou de 1848.

Ces contradictions, on les a fait expier cruellement à sa mémoire. Mais nous n'avons pas plus souscrit à ces rancunes qu'aux censures de ceux qui ont été ingrats pour le père du romantisme. Mieux vaut leur imposer silence par cette apologie que nous empruntons à *René* : « On renie souvent les maîtres suprêmes, on se révolte contre eux, on compte leurs défauts, on les accuse de bizarrerie, de mauvais goût, tout en les volant et se parant de leurs dépouilles. Mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs, partout s'impriment leurs traces ; ils inventent des mots qui vont grossir le vocabulaire général des peuples ; leurs expressions deviennent proverbes ; leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière ; ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets de style à tous les arts. Leurs œuvres sont des mines inépuisables, et les entrailles mêmes de l'esprit humain. De tels génies occupent le premier rang ; leur nouveauté, leur variété, leur originalité les font reconnaître dès l'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes dont les autres ne sont que des nuances et des rameaux. » Quand bien même cet éloge ne s'appliquerait pas sans restrictions à cet impérissable René qui compta une si nombreuse descendance, il n'en faudrait pas moins dire avec lui : « N'imitons pas

Cham le maudit. Ne rions pas, si nous rencontrons nu et endormi, à l'ombre de l'arche échouée sur les montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonnier de l'abîme. Mais honorons de notre piété filiale ce navigateur diluvien qui recommença la création. »

Si nos poètes les plus chers relèvent pour la plupart de Chateaubriand et de sa mélancolie pittoresque, la prose militante de M^{me} de Staël a propagé l'esprit de tolérance et de liberté, le sentiment du droit et de la justice, la foi dans la raison et le progrès, en un mot ce spiritualisme social dont l'avènement allait régénérer, avec la critique, l'histoire et l'éloquence, nos lois, nos institutions et nos mœurs. Formée à l'école de la philosophie, mais disciple, elle aussi, de Jean-Jacques Rousseau qui est décidément notre véritable ancêtre, elle a sauvé, dans le patrimoine que nous léguait le xviii^e siècle, tout ce qui fut digne d'échapper à un naufrage. Réhabilitant la Révolution par une morale généreuse, elle contribua plus que tout autre publiciste à vulgariser ses principes parmi les classes qui lui gardaient rancune, et à constituer cette élite de citoyens éclairés sans lesquels des réformes désirables risquent de n'être que les utopies de la violence, ou les mensonges d'une démagogie jalouse et oppressive.

Bien que sa vie soit un modèle de constance, elle fit pourtant à l'expérience des concessions sincères ; car le déisme voltairien de ses débuts finit par devenir plus intimement religieux que le *Génie du*

christianisme, et son brillant avocat. Elle n'a pas enchanté les imaginations comme Chateaubriand, et n'eut point le même souci de l'art; mais plus d'idées et de germes féconds furent semés par cette parole bienfaisante qui justifia si bien sa devise : *modo vir, modo femina*¹. Tous les problèmes d'une restauration morale, littéraire et sociale, ne les a-t-elle pas entrevus, ou résolus, par l'intuition d'un cœur sympathique aux souffrances, ou aux vœux de son temps? Quel désintéressement dans ces œuvres écrites au milieu d'une tourmente, et dont la sérénité rappelle pourtant ces vallées silencieuses d'où l'on entend gronder une mer voisine, sans voir l'agitation de ses flots! On demandait à Schiller mourant comment il se trouvait : « Toujours plus tranquille, » répondit-il. Ce mot pourrait aussi résumer l'impression que nous laisse ce génie pacifique jusque dans la lutte, et dont l'inspiration, malgré ses haines vigoureuses, fut toujours la bonté.

Chateaubriand et M^{me} de Staël, voilà deux témoins qui déposent contre l'Empire devant la postérité. Ils nous mettent en garde contre les courtisans ou les adorateurs que l'Empereur eut encore après sa chute. Ils nous conseillent de ne jamais sacrifier la dignité du citoyen aux mirages trompeurs des champs de bataille. Ils nous disent très haut que le despotisme n'a point de compensations, et qu'un peuple n'est pas fait seulement pour acclamer des Césars

1. Tantôt homme, tantôt femme.

sur des voies triomphales. Ils proclament que le droit a toujours sa revanche contre la force. Cette leçon que notre siècle n'avait point assez comprise a été confirmée douloureusement par un autre désastre dont la responsabilité pèse encore sur le nom de Bonaparte. Et pourtant, malgré tant de fautes et de malheurs publics, un génie de cet ordre ne doit pas être diffamé par l'Histoire. Aussi terminerons-nous ce livre en répétant ces paroles du *Mémorial* : « Je me suis tellement identifié avec nos prodiges, nos monuments, nos institutions, tous nos actes nationaux, qu'on ne saurait plus m'en séparer, sans faire injure à la France ; *sa gloire est de m'avouer* ; et, quelque subtilité, quelque détour, quelque mensonge qu'on emploie pour prouver le contraire, je n'en demeurerai pas moins encore tout cela, aux yeux de la Nation. » C'est dire que renverser outrageusement le piédestal de l'Empereur serait un attentat contre la Patrie. Mais, si l'on doit du respect aux grands hommes, nous estimons qu'ils en doivent plus encore aux peuples et à leurs droits. Ce sera la conclusion de notre Étude.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME

LA CRITIQUE SOUS L'EMPIRE

CHAPITRE I^{er}

- I. Réveil de la curiosité littéraire. — Vogue des athénées et des lycées. — Leurs causes. — Les programmes des cours. — Les grands écoliers. — Le lycée Marbœuf et La Harpe. — Ses palinodies. — L'homme. — Le critique. — Ses ignorances, ses lacunes. — Sa poétique et sa rhétorique. — Il restaure la tradition. — Son courage, son importance. — II. L'ÉCOLE DE VOLTAIRE. — L'abbé MORELLET et *Atala*. — GARAT; le sophiste et le rhéteur. — Le renégat. — SUARD; l'ami de tout le monde, l'homme des salons; l'art des accommodements. — Le directeur du *Publiciste*. — Le secrétaire perpétuel de l'Académie. — MARIE-JOSEPH CHÉNIER. — *Tableau de la Littérature française* depuis 1789. — Modération méritoire. — Le classique orthodoxe. — Son réquisitoire contre Chateaubriand. — Le passé jugeant l'avenir. 1

CHAPITRE II

- I. L'ÉCOLE CONSERVATRICE. — Son à-propos. — La critique et l'opinion. — La Presse. — L'arrêté du 27 nivôse, an VIII. — La censure, la servitude civile de l'Empire. — Réaction politique et religieuse contre le dix-huitième siècle, encouragée, puis contenue par le pouvoir. — Déclin du *Journal de Paris*, du *Publiciste*, de la *Décade*, du *Mercury*. — Le *Journal des*

Débats devient une puissance. — Ses vicissitudes. — Les frères Bertin. Fiévée, 1805. — Il s'appelle *le Journal de l'Empire*. — Dictature de M. Étienne; confiscation, 1811. — La critique gagne le terrain perdu par la politique. — La génération qui n'a rien appris et a tout oublié. — Disette littéraire. — Les éditions classiques, les traductions. — Le silence et l'ennui. — Le groupe des *Débats*. — II. GEOFFROY. Il crée le feuilleton des théâtres. — Le polémiste hostile aux philosophes. — L'humaniste. — L'Aristarque. — L'ennemi de Voltaire, de La Harpe, de Chénier, de Morellet. — III. HOFFMAN. L'auteur dramatique. — L'homme; Alceste ombrageux. — Savoir encyclopédique. — L'humoriste; le polygraphe. — Indépendance et pessimisme. — Le procès des *Martyrs*. — Guerre au romantisme. — IV. DUSSAULT (1800-1817). — Le rhéteur. — Le fanatique. — Article évasif sur le *Génie du christianisme*, violent contre M^{me} de Staël. — Le style faux. — Le régent. — M. BOISSONADE; l'Attique. — V. M. DE FELETZ. — L'homme de l'ancien régime. — Le royaliste. — Le causeur. — Ironie courtoise. — Opposition discrète. — Conclusion : services rendus. — Rivalités des lettres et des sciences. — Insuffisance de la critique verbale et négative. 24

CHAPITRE III

M^{me} DE STAEL. — L'initiative dans la critique. — *Essai sur les fictions*, 1795. — Le livre de la *Littérature*, 1800. — Sa nouveauté. — Erreurs et lacunes. — Esprit d'opposition. — Vérités dites aux Jacobins. — Manifeste philosophique et républicain. — Doctrine du progrès indéfini. — Les lettres et les institutions. — Psychologie sociale. — Quelques objections. — M^{me} de Staël préfère les beautés oratoires à la poésie et aux arts. — Désaccord de l'auteur et de l'opinion. — Malveillance de la critique officielle. — Signal de renaissance. 80

CHAPITRE IV

I. Le livre de l'*Allemagne*, 1810. — Influences qui l'ont préparé. — Voyage en Allemagne, 1803. — La cour de Weimar. — Accueil fait par Schiller et Goëthe. — Mort de M. Necker. — Corinne en Italie; Schlegel. — Recrudescence de persécution. — L'ouvrage est mis au pilon, 1810. — M^{me} de Staël prisonnière à Coppet; évasion. — Édition de Londres, 1813. — *Dix années d'exil*. — Réaction spiritualiste contre le sensualisme

du dix-huitième siècle. — Incompétence du critique jugeant la philosophie allemande. — Retour au sentiment religieux. — Déisme chrétien. — II. L'esprit français et les littératures étrangères. — Panégyrique d'une nation ennemie. — Légitimes ombrages du Pouvoir. — Préventions trop sympathiques de M^{me} de Staël. — Ses dettes d'hospitalité. — Arrière-pensée politique. — Sa *Germanie* réfutée par Henri Heine. — Circonstances atténuantes de cette teutomanie. — Le patriotisme et l'esprit de partie. — Conclusion. 98

CHAPITRE V

M^{me} de Staël et Chateaubriand. — Supériorité des poètes. — Le critique et ses origines. — Circonstances qui concourent à sauvegarder son indépendance. — Voyage en Amérique; émigration; Londres. — *Essai historique*, 1797. — Le royaliste républicain. — Le classique novateur. — FONTANES; esquisse de sa physionomie; son influence modératrice. — *Le Génie du Christianisme*. — Sentiment de la beauté antique. — La littérature comparée. — L'intelligence de l'art chrétien. — Justice rendue au moyen âge. — Les maîtres jugés par leur pair. — Un romantique malgré lui; contradictions des exemples et de la doctrine. — Défiance des littératures étrangères. — Un vulgarisateur de la poésie anglaise. — Shakespeare l'étonne et le révolte; amende honorable. — Enthousiasme pour Milton. — Byron traité en rival, d'un ton protecteur. — Les arrêts d'outre-tombe. — Arrière-pensées personnelles. — Pessimisme d'un désabusé. — René désavoue sa postérité. — Conclusion. 125

CHAPITRE VI

JOUBERT. — I. L'homme. — Le valétudinaire souriant; un sage. — Influence de Diderot; un esprit inaccessible à la contagion du siècle mais affranchi des préjugés d'École. — Ses amitiés. — Fontanes. — Le conseiller de l'Université. — Le bon génie de Chateaubriand, le directeur de conscience littéraire. — Le frein et l'aiguillon. — M^{me} de Beaumont; une muse. — II. Le penseur qui platonise et séraphise. — Le mysticisme du contemplateur. — Un juge clairvoyant du siècle et de ses maladies morales. — L'admirateur désintéressé du Premier Consul. — La politique de restauration sociale. — III. Le critique. — Vues d'avenir. — Le psychologue et le moraliste. — Le prophète de Saint-Beuve. — Une poétique conservatrice et libérale. — L'esprit hospitalier,

le classique dissident. — Jugements sur Racine et Fénelon, sur les anciens et les modernes. — L'écrivain. — Tourment de la perfection. — Les raffinements; l'alambic. — Conclusion. 161

LIVRE QUATRIÈME

L'ÉLOQUENCE SOUS L'EMPIRE

CHAPITRE I^{er}

Discrédit de l'éloquence au lendemain de la Révolution. Témoignages de M^{me} de Staël. Anarchie du Directoire. État des esprits. Scepticisme, lassitude, indifférence qui suit les mécomptes. BONAPARTE. — La Constitution de l'an VIII. Son mécanisme. Le Consulat contient l'Empire en germe. Théâtre ingrat pour l'éloquence. — LE TRIBUNAT. Vellétés d'indépendance vite étouffées. Rôle sacrifié. Le groupe des libéraux : Daunou, Benjamin Constant. Éliminations. Le SÉNAT conservateur. Il enregistre des décrets. L'Empire : régime du silence. — LE CORPS LÉGISLATIF. Titre menteur. Le nihilisme parlementaire. Ses conséquences. Plus de contrepoids. Les revers. Isolement de l'Empereur. Les *Cent-Jours* : L'article additionnel. Expédient tardif. Impuissance. 197

CHAPITRE II

I. L'ÉLOQUENCE OFFICIELLE. — M. DE FONTANES. Lettre au général Bonaparte, 15 août 1797. — Le proscrit de Fructidor. — Brumaire : éloge de Washington. — Le fin courtisan. — Sa faveur. — Le président du Corps législatif (1804-1810). — L'optimisme complaisant. — L'honnête homme. — L'art de tout dire avec respect. — Disgrâce. — Le grand maître de l'Université. — II. L'ÉLOQUENCE PRATIQUE. — Le Conseil d'État. — Les orateurs d'affaires. — PORTALIS. — Ses origines. — L'avocat novateur. — L'adversaire de Mirabeau. — Courage de ses débuts politiques. — Sa captivité. Le défenseur du Droit en 1795. — Le Député, le Président du Conseil des Anciens. — Le Chef des Modérés. — Autorité de son caractère. — Influence bienfaisante. — Exil après Fructidor. — Sa corres-

pondance. — *Usage et Abus de l'Esprit philosophique*. — Son rôle, après Brumaire. — Le Conseiller d'État. — Le *Code civil*. Discours préliminaires. — Esprit de gouvernement et de transaction. — Le négociateur du *Concordat*. — L'orateur. — III. L'ÉLOQUENCE DU BARREAU. — Les Avocats et la Révolution. — Leurs privilèges supprimés. — Déchéance. — Napoléon restaure les études juridiques, rétablit le tableau de l'Ordre. — Antipathies mutuelles. — Procès de Moreau. M^e BONNET. — Mercuriale. — Le Jury menacé. — Revanche des Avocats en 1813. ROMIGUIÈRE et les Cent-Jours. — IV. L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE. — Sa décadence. — La Persécution. — Réaction religieuse. — Le *Concordat*, acte social et politique. — Sa rançon. — L'Église assujétie. — Symptômes de Renaissance. — M. DE BOULOGNE. — M. DE FRAYSSINOUS, aux Carmes et à Saint-Sulpice. — Sa vogue. — Silence imposé. — La philosophie du christianisme. Une prédication appropriée au temps. — Le Clergé nouveau. 222

CHAPITRE III

- I. L'ÉLOQUENCE D'OPPOSITION. — Les intransigeants. — M^{me} DE STAEL. — Un Mirabeau de salon. — Son génie expansif et sympathique à toutes les causes généreuses. — Son influence sous la Révolution et le Directoire. — Après Brumaire, duel de deux principes. Persécutions, angoisses. — *Dix années d'exil*. — La haine est mauvaise conseillère. Excuses de certains écarts. — Son patriotisme pendant les Cent-Jours. — Sa lettre à M. Craufurd. — Elle plaide en faveur de la paix et de l'Empereur. — Conversion à la monarchie parlementaire. Ses *Considérations sur la Révolution française*. — Elle inaugure ce sujet de controverse passionnée. — Indécision du plan. — Logique émue, raison impartiale, conciliation. — Elle suscite l'École doctrinaire. — Son style ; sa conversation. — La tribune de l'Empire. — II. M. DE CHATEAUBRIAND. — L'article injurieux du *Mercury* (4 juillet 1807). — Clémence de l'Empereur. — Il ne craint pas son ennemi. — Un solitaire. — Ses contradictions. — Guerre à outrance, en 1814. — *Buonaparte et les Bourbons*. — Un pilori. — *Réflexions politiques*. — *Rapports sur l'état de la France*, 1814. — Instinct des situations. — *La monarchie selon la Charte*, 1816. — Manque d'équilibre. — L'imagination et la passion. — Les effets de style. — Un poète dans un homme d'état. 260

CHAPITRE IV

I. NAPOLÉON I^{er}. — Ses origines. — Premiers essais de jeunesse. — Trente-huit cahiers de notes. — *Lettre à Matteo Buttafuoco*. — Accessit académique. — Influence de Rousseau. — La Révolution, les leçons de choses. — *Le Souper de Beaucaire*, 1793. — Pronostics. — L'ORATEUR MILITAIRE. — Proclamations d'Italie. — Allusions classiques. — Il connaît le cœur du soldat. — Bonaparte et César. — L'Expédition d'Égypte. — L'art de parler aux peuples. — Le 18 Brumaire. — Le Consulat. — L'ORATEUR D'AFFAIRES. — Le Conseil d'État. — Brusqueries familières d'une éloquence pratique. — Imagination et géométrie. — Napoléon et Pascal. — II. LE DIPLOMATE. — La Corse et l'Italie. — Séduction et intimidation, grâce féline et brutalité. — Stratégie et coups de foudre. — Le novateur qui déconcerte la tradition des Cours. — Menaces et violences calculées d'un Despote. — Lettres aux souverains. — Sa *Correspondance*. — Le génie du détail et de l'ensemble. — III. L'HISTORIEN. — *Précis des guerres de Jules César*. — Impossibilité scientifique. — Il est plus patriote que Césarien. — Jugement sur Caton. — *Turenne* et Napoléon; sentiment de l'honneur. — *Campagnes d'Égypte et de Syrie*. — Waterloo. Le *Mémorial*. — Apologie, aveux, regrets. — IV. L'ÉCRIVAIN. — La parole et l'action. — L'imagination au service de l'idée. — Le peintre. — Le poète. — L'homme. — Rêves grandioses et aventureux. — Un génie sans équilibre. — Les lettres et la liberté. — Le goût littéraire chez Napoléon. — Un Mécène trop zélé. — V. Conclusion. — La prose dans la poésie. — Rechute. — Cette décadence date du xviii^e siècle. — Bonne volonté. — Pressentiments d'avenir. — La poésie dans la prose. — Les grands noms. — *Chateaubriand*. — Affinités sympathiques de René et de son temps. *M^{me} de Staël* réhabilite la Révolution, inaugure l'École doctrinaire. — Napoléon et la France 288

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

3

249

5862

4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003



002180825b

CE PQ 0276

.M4 1878 V003

COO MERLET, GUST TABLEAU DE L

ACC# 1214605

